

69e année, No 3

Montréal, 25 mai 1957

Le Magazine National des Canadiens

DANS CE NUMERO :

- JEAN-PIERRE MASSON,
par LUCETTE ROBERT
- JAYNE MANSFIELD,
par LOUISE GILBERT-SAUVAGE
- ELIZABETH A PARIS

10
CENTS

Le Samedi

J
A
Y
N
E

M
A
N
S
F
I
E
L
D

Photo
GABY



Un PNEU NOUVEAU... **SENSATIONNEL!**

Les postes de service le recommandent **PLUS** que tout autre!

Il est significatif que les vendeurs de 38,000 importants postes de service au Canada et aux Etats-Unis recommandent le pneu "Cushionaire" Plycron Atlas plus que tout autre. Ces hommes étant des experts en ce qui concerne toutes les marques de pneus, vous pouvez donc être sûr de la supériorité de la marque Atlas.



Le pneu sans rival!
**"CUSHIONAIRE" PLYCRON
 ATLAS**



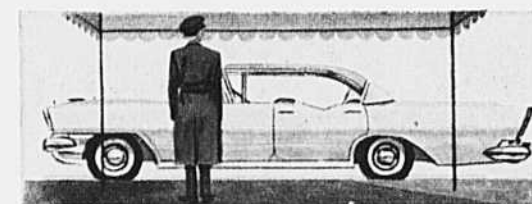
Millage accru! Le pneu "Cushionaire" Plycron Atlas semble presque inusable.



Sécurité accrue! Le "Cushionaire" porte des centaines d'arêtes anti-dérapantes qui augmentent au maximum traction et freinage.



Roulement plus doux! Conduite aisée et sans cahots. Moins de crissements dans les virages.



Aspect élégant! Leur étroite paroi blanche fait paraître la voiture plus longue, plus basse.



Garantie écrite acceptée par 38,000 importants postes de service au Canada et aux Etats-Unis.

*MARQUE DÉPOSÉE. COPYRIGHT 1957, ATLAS SUPPLY COMPANY OF CANADA, LIMITED.

TOUJOURS À VOTRE SERVICE



PARTOUT AU CANADA

PNEUS ATLAS
 BATTERIES
 ACCESSOIRES



Jean-Pierre Masson en compagnie de Madeleine Marois, réalisatrice de l'émission "Place aux Dames" et Micheline Moisan, commentatrice.

Portrait de vedette

JEAN-PIERRE MASSON

par LUCETTE ROBERT

Son apparence physique est tout à l'opposé du type «Séraphin Poudrier»: blond, sain, souriant, comme le sportif qu'il est. C'est un fervent skieur, un bon golfeur et un ardent joueur de tennis, que Jean-Pierre Masson; il fait aussi de la natation avec ses enfants (Jacques, 12 ans, et José, 9 ans) et pratique avec eux le ping-pong dans sa maison de Ahuntsic. Cette année, il a repris ce métier de journaliste de l'interview (qu'il avait pratiqué longtemps à CKAC) pour le programme féminin «Place aux Dames» (réalisation Madeleine Marois) et discute aussi bien de recettes (avec Jean-Louis De Lorimier) que de droit (avec Me Thérèse Crompt), de céramique (avec Mme Claude Vermette) et de collection d'autographes d'hommes célèbres (avec Madame Joseph-Edouard Perreault).

Il participe, d'une façon intermittente, à «Clé des

Champs» et garde la vedette de «L'Ami Pierre» (CKVC, 10 h. 15 à 10 h. 40 a.m.) mais «Les Belles Histoires des Pays d'en Haut» demandent vingt heures de répétitions en studio sans compter le tournage des scènes extérieures et le travail personnel de mémorisation. Ses deux derniers rôles étaient dans un Télé-Théâtre du 3 mars (avec Thérèse Cadorette): «Elle n'aimait pas les enfants» et un Théâtre populaire du 31 mars: «Aujourd'hui comme Hier», où il remplaçait (en bon troupier) un défilant de la dernière heure. La plus belle réalisation de Jean-Pierre Masson — à mon avis — est d'avoir su se libérer du «type» et de pouvoir être convaincant en Séraphin Poudrier sans rester imprégné de son rôle au point de nous le rappeler sans cesse. Il possède une diversité d'expression qui rend son jeu attachant et intéressant à suivre.

QUAND vous entendrez le nouvel interprète des «Belles Histoires des Pays d'en Haut» décréter que «la loi, c'est la loi», vous vous direz que c'est un avocat qui parle par la bouche de Jean-Pierre Masson. En effet, celui-ci est docteur en droit comme l'était son prédécesseur dans le rôle de Séraphin Poudrier. Paradoxalement, il a travaillé comme comédien pour payer ses études universitaires et y a attrapé le virus du théâtre; l'étude légale Wainwright, Elder & Leidley y a perdu un jeune clerc et la scène y a gagné un chanteur et un comédien de talent.

Jean-Pierre Masson a fait ses études primaires à Montréal, ses études secondaires à Saint-Hyacinthe et son cours de droit à l'Université de Montréal. C'est en suivant celui-ci qu'il commença à faire du théâtre avec Les Compagnons, chez les Pères du Saint-Sacrement, rue Mont-Royal, et en tournée pendant ses vacances. Il joua Chrysale dans «Les femmes savantes» avec Marie Lambert, Margot Groulx (sœur de Georges Groulx), Paul Dupuis, et débuta à la radio avec François Bertrand et Vincent Paquette. Il participa aux premières émissions du théâtre classique de Radio-Collège avec Jacques Auger, ce qui l'amena à jouer le rôle d'Abner dans «Athalie», au Monument National. Toutes les aventures de théâtre le tentèrent: celles de Ludmilla Pitoëff («L'Annonce faite à Marie», «L'échange», «L'otage») et de Pierre Dagenais avec l'Equipe («Altitude 3200», «Tessa», «L'homme qui se donnait la comédie», «L'Ecole des Femmes»), et prit l'accent de Marseille pour jouer Escartefigue dans «Marius».

A la même époque, Jean-Pierre Masson (qui avait étudié le chant avec Salvator Issaurel) débutait aux Variétés Lyriques dans le répertoire d'opérettes: «L'auberge du cheval blanc», «Le chant du désert», «Le Roi Vagabond» (rôle de Louis XI), «Les Cloches de Corneville» (celui de Gaspard) et les rôles de basse-chantante pendant cinq saisons. Il tint la vedette des «Chansons chanceuses» à CKVL avec Muriel Millard et du «Casino de la Chanson» à Radio-Canada, de 1950 à 1955, et créa de nombreuses chansons canadiennes dans l'émission de Guy Mauffette, «Baptiste et Marianne», avec la charmante Estelle Caron (1954-56) avant de participer (avec Thérèse Cadorette, Louise et Micheline Bédard) à «Perrette et ses fredons».

Il ajouta un autre métier à ceux de comédien et de chanteur lorsqu'on lui confia celui d'annonceur et d'interviewer à CKAC. Il évoque volontiers les noms de Lys Gauty, de Tino Rossi et de Jacques Pills, mais se reproche encore aujourd'hui de n'avoir pas deviné dans l'accompagnateur de ce dernier une future célébrité: Gilbert Bécaud. «Quel scoop j'ai manqué là!», dit-il en parlant de ce «Formidable! Sensationnel!» qui en aurait été un, du tonnerre! Il tourna des films (pour la série «Passe-Partout» de l'Office National du Film) sur les conditions ouvrières et la réhabilitation des prisonniers.

Celui qui remporta un trophée Laflèche comme «meilleur comédien de l'année» se consacre aujourd'hui à la télévision et à la scène. Il pourrait accepter des rôles bilingues, car il fut un des interprètes de «St. Lazare's Pharmacy» (à Montréal et à Chicago) mais préfère jouer en français. On l'applaudit récemment dans la revue de Gratien Gélinas et, cette année, dans «La Corde» (avec Jean Coutu) au Monument National. Quand Jean-Pierre Masson est bon, il est meilleur, et je pense à sa composition si intelligente, si humaine, dans «Le printemps ne fleurit pas le tramway» et «Cinq hommes, un pain».



Jean-Pierre Masson cause "un brin" avec Roger Lemelin.

Candidates au mariage

Sur cent jeunes filles qui se marient très jeunes, c'est-à-dire avant d'avoir atteint leur vingtième année, il y en a une bonne moitié vouée au divorce, ou tout au moins à la mésentente. Presque toutes, cependant, pourraient éviter de bouleverser leur vie si elles savaient exactement ce qu'un mari désire trouver chez sa femme et si elles étaient à même de combler ce désir.

Bien sûr, l'homme (si du moins il n'a pas déjà été marié) ne fait pas passer en priorité les talents culinaires et les capacités domestiques de son éventuelle fiancée. Mais attention: il aura le temps de changer d'optique.

En fait, une jeune fille candidate au mariage devrait s'examiner avec les yeux d'un mari, yeux ouverts par au moins cinq années de vie conjugale. Il faudrait qu'elle puisse répondre d'une manière satisfaisante aux quatorze questions suivantes.

Les quatre premières portent sur le chapitre du ménage:

1—Etes-vous une bonne cuisinière, et surtout une cuisinière douée d'imagination?

2—Vous sentez-vous des dons pour créer un intérieur attirant et reposant?

3—Savez-vous mener à bien vos besognes domestiques, sans avoir à appeler au secours votre voisine ou votre mère?

4—Etes-vous disposée à examiner «à deux», c'est-à-dire avec votre mari, tous les projets concernant l'embellissement de votre maison?

Les cinq questions suivantes ont trait à la vie commune, c'est-à-dire:

5—Pouvez-vous équilibrer un budget fixé sans escompter la moindre «faiblesse complaisante» de votre futur?

6—Vous intéressez-vous, en général, au travail des autres?

7—Etes-vous loyale et fidèle vis-à-vis de votre entourage et pensez-vous mériter sa loyauté et sa fidélité?

8—Vous montrez-vous généralement de bonne humeur et savez-vous cacher votre nervosité?

9—Avez-vous assez de tact pour reconnaître le moment opportun où votre compagnie est souhaitée?

Les cinq dernières questions concernent les relations que vous aurez avec votre époux:

10—Etes-vous non seulement heureuse, mais fière de devenir sa femme?

11—Chercherez-vous à comprendre quand il a besoin de votre tendresse?

12—Sauriez-vous vaincre votre timidité et lui démontrer spontanément votre affection?

13—Même dans vos moments de contrariété, soignez-vous votre apparence et votre comportement en public?

14—Etes-vous pleine de bonne volonté pour prouver votre amour... malgré et contre tout?

Si la majorité de vos réponses est affirmative, vous passerez votre examen avec succès et vous pouvez, dès aujourd'hui, envisager sans inquiétudes la carrière du mariage.

ODETTE VALERI.



HITCHCOCK, le roi du film policier,

EXPLIQUE POURQUOI LE CRIME A, EN GRANDE-BRETAGNE, UNE SAVEUR INIMITABLE

POURQUOI le crime anglais est-il souvent entouré d'une atmosphère exceptionnellement fascinante ? Pourquoi une infraction à la Loi — et en particulier au sixième Commandement — est-elle plus énigmatique quand elle a lieu dans le Bedfordshire plus qu'au Canada ?

Comment se fait-il que l'Angleterre, dont la population n'est pas le tiers de celle des États-Unis et ne produit qu'une poignée de criminels par an — environ 300 contre 7,000 aux U.S.A. — contribue si largement à la littérature criminelle qui encombre une bonne demi-douzaine des étagères de ma bibliothèque ?

Il semble qu'il y a à cela deux raisons fondamentales :

1° Les crimes anglais ont tendance à être infiniment plus dramatiques ;
2° Quand ils ont lieu, étant plus rares, on en « exprime toute la substance », en quelque sorte ; cette substance est l'un des produits d'exportation de l'Angleterre.

Il y a aussi, il faut le reconnaître, un certain nombre de différences importantes entre la Grande-Bretagne et l'Amérique qui influent sur la manière de commettre ces actes lamentables que constituent les assassinats.

Un criminel, à Hollywood, par exemple, a à sa disposition, à moins de deux heures de voiture, un désert plus grand que tout espace vide existant en Grande-Bretagne. Il peut se débarrasser des restes avec art.

Un criminel, en Angleterre, n'a plus que deux solutions : la cave ou la malle. S'il choisit la seconde, il met la malle à la consigne. Vous avez aussitôt une atmosphère dramatique du type « La malle sanglante de la gare de Waterloo ».

Le manque d'espace vital en Angleterre oblige les gens à vivre les uns sur les autres. À travers les siècles, cette particularité a développé dans la population un respect intransigeant pour la vie privée de chacun.

Ce n'est qu'au bout de quelques mois qu'un voisin dira à M. Jones : « Errr, je ne veux pas être indiscret, mon ami, mais il me semble que nous n'avons eu le plaisir de voir Mrs. Jones voilà fort longtemps... »

Dans l'affaire du Dr. Adams, il fallut attendre des années avant que quelqu'un ait le courage de suggérer que peut-être la thérapie du docteur n'était pas tout à fait à la hauteur.

Ce respect inné pour la vie privée d'autrui est un élément primordial, à mon avis, pour expliquer les différences criminologiques des deux pays.

Tout le monde sait que la population anglaise est composée de gens réservés. Les émotions et les besoins auxquels les autres peuples donnent libre cours, sont chez les Anglais mis en conserve.

Je pense, en particulier, au cas d'Adelaïde Bartlett. Un boutiquier d'un âge très respectable épousa une jeune fille, qui trouva bien vite les attentions du pasteur local plus attrayantes que celles de son mari. Ce dernier était d'accord, à une condition : celle de regarder le couple s'embrasser. Comme le vieux monsieur devenait de plus en plus exigeant, il fut finalement expédié dans l'autre monde avec du chloroforme qui « lui brûla l'estomac alors qu'il était en position allongée ». Mrs. Bartlett et son ami furent acquittés, car le jury, bien que soupçonneux, ne réussit pas à découvrir comment du chloroforme pouvait arriver dans l'estomac d'un homme sans qu'il y coopère.

Bien que les États-Unis produisent vingt crimes contre un en Angleterre, il est curieux que l'Angleterre batte les U.S.A. en crimes énigmatiques.

Je pense que cela est dû à l'habileté des Anglais à tirer parti de toute situation ainsi qu'au sens inné du drame qui se cache derrière leur impassibilité.

Un drame bien conçu demande du contraste. Dans mes films, j'aime prendre une situation macabre et la faire ressortir en mettant en relief un détail secondaire. Un homme porte une bombe dans un sac à la consigne. L'employé refuse le sac, non parce qu'il contient une bombe mais parce qu'il est trop graisseux.

Cette façon de traiter sur le mode mineur les situations dramatiques est traditionnelle dans la police britannique. Quand un policier arrête le plus atroce des criminels, il ne lui saute pas dessus en lui disant : « Ça va, tu es cuit », mais : « Je m'excuse, monsieur, il me semble que quelqu'un a été jeté dans une cuve d'eau bouillante. Verriez-vous un inconvénient à nous suivre pour répondre à quelques questions ? »

Le cas Crippen est typique de la retenue qui fait la saveur du crime anglais :

Le Dr. Crippen était dentiste à Londres. Il tomba amoureux de sa petite secrétaire, Ethel Le Neve, et envoya sa femme faire un tour sous le plancher de la cave. L'apparition des bijoux de feu Mrs. Crippen sur le joli cou de la petite secrétaire firent naître les soupçons.

Déguisés en « Mr. Robinson père et fils », le couple s'embarqua sur un paquebot en direction de Montréal. Le capitaine fut averti de leur présence à bord par radio. Il démasqua très vite le déguisement du « jeune homme ». Au lieu d'enfermer le couple jusqu'à l'arrivée, il s'arrangea pendant les jeux du bord à faire rire « Mr. Robinson » afin de bien distinguer les caractéristiques de sa dentition. Quand l'inspecteur de Scotland Yard se présenta sur le bateau, il déclara simplement à l'assassin : « Bonjour, Dr. Crippen... »

D'autre part, indique Hitchcock, en Angleterre, il n'y a qu'une seule Cour d'Appel. Le cas doit être débattu en quinze jours. Les jugements doivent être exécutés « dans les trois dimanches qui suivent » la décision.

Ainsi la perspective d'un châtimement rapide donne encore plus de tension aux cas criminels.



Jayne Mansfield, que l'on verra bientôt dans l'amusante comédie *The Girl Can't Help It*, aux côtés de Tom Ewell et d'Edmond O'Brien, a toujours rêvé d'être actrice. Cela a commencé quand elle était une toute petite fille à Bryn Manor, en Pennsylvanie, cela a continué alors qu'elle était adolescente à Dallas, au Texas, et cela s'est réalisé d'abord sur le Broadway et enfin à Hollywood.

Les trois premiers films qu'elle a tournés pour Warner Bros. étaient d'importance secondaire et les rôles qu'elle y tenait semblaient la destiner à demeurer inconnue. Quelle ne fut pas alors sa surprise d'être demandée pour jouer sur la scène : *Will Success Spoil Rock Hunter* ? Cette pièce eut une si longue carrière que Jayne Mansfield craignait de ne jamais revoir Hollywood.

Elle y revint, cependant, accompagnée d'une véritable ménagerie, et après une apparition sensationnelle à la télévision, la future étoile se mit à tourner *The Girl Can't Help It*. Elle y joue le rôle d'une attrayante et peu farouche jeune personne que deux amis décident de transformer en chanteuse, du jour au lendemain. C'est un thème qui a souvent été traité mais qui a le don de plaire, surtout aux adolescents parce qu'il confirme leur assurance qu'on peut arriver au sommet sans beaucoup d'effort. Combien de temps peut-on s'y maintenir ? C'est une question qu'il est permis de se poser au sujet de JAYNE MANSFIELD.

(La photo en couverture est de Gaby de Montréal)



La vraie personnalité de Jayne Mansfield

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Correspondante du "Samedi" à Hollywood

JAYNE MANSFIELD, qui m'avoue sans détours que la publicité à outrance de «sex appeal» qui lui est faite n'est pas pour lui déplaire, puisqu'elle fait partie d'une préparation au succès inhérent au métier d'actrice, ajoute se trouver actuellement au septième ciel, en dépit d'un ennui physique assez sérieux (s'étant roulée, par inadvertance bien entendu, sur de l'herbe à puces, au cours d'une scène de filmage). «Mon rêve a toujours été de faire du théâtre, et éventuellement, du cinéma. J'ai l'ambition de réussir. Le travail à moitié ne me dit rien. Je serais même fort malheureuse si je ne devenais pas, dans un assez bref délai, l'une des vedettes les plus intéressantes de l'industrie du septième art.»

«Je sais, il y a le travail dur, les déceptions, et le reste, avant d'atteindre le but. Mais j'ai déjà consenti à trop de sacrifices pour reculer maintenant que j'entrevois la lumière du sommet où ma bonne étoile semble vouloir me guider.»

Jayne est née de parents qui pouvaient lui procurer une préparation scolaire supérieure, lui permettant de faire face à n'importe quelle situation satisfaisante pour son avenir. Son père, Herbert Palmer, était un avocat de promesses lorsqu'il mourut d'une syncope, jeune encore, au cours d'un voyage avec sa femme et sa fille.

Demeurée seule, sa mère retourna à l'enseignement et confia sa fille aux soins d'une gardienne. Cette dernière ne manquait jamais, lorsque l'enfant devenait trop turbulente ou difficile, de lui dire : «Imaginons que tu es Shirley Temple et que tu es une fillette aussi gentille qu'elle. Je me souviens parfaitement, affirme Jayne, qu'alors je prenais la ferme résolution de devenir une autre Shirley. Chaque jour nous recommençons ce «make believe» qui m'enchantait et anéantissait de plus en plus dans ma jeune tête l'idée que, de jour en jour, je devenais plus près d'être semblable à la jeune actrice dont tout le monde raffolait. J'appelais mon «baby sitter» Grammy. Elle possédait le don de se faire aimer. J'avais pour

elle une grande affection. Je ne pouvais consentir à ce qu'elle pût apprécier une autre petite fille plus que moi.»

Jayne me rappelle que ce fut vers cette période qu'une diseuse de bonne aventure lui prédit qu'elle allait un jour se marier et avoir une petite fille, que le jeune homme serait grand et blond et qu'ils iraient vivre dans le sud, puis qu'un jour elle deviendrait aussi fameuse que Shirley. Peut-être la prophétesse ne lui a-t-elle pas ajouté ce détail, mais Jayne est divorcée depuis quelques jours.

«A Dallas, où nous vivions, j'apercevais la marquise d'un théâtre de cinéma. En y lisant le nom des étoiles, je me disais que le mien aussi, mon nom, serait un jour au premier rang.» Elle est déjà en très bonne voie, puisque dans son premier film à 20th Fox, le nom de Jayne Mansfield précède le titre «The Girl Can't Help It». Dans le monde théâtral ce détail est d'une réelle importance.

Maman d'une fillette de cinq ans, Jayne Marie, qu'elle entoure d'une adulation propre à toutes les mères, ses premiers soucis sont pour le bien-être et les amusements de son enfant. Une autre caractéristique de Jayne c'est son amour des animaux, surtout les chiens. On ne peut en douter en l'entendant nous raconter que lorsqu'un de ses chiens favoris mourut, elle se rendit à la campagne et l'enterra, sans oublier une prière car, vous explique-t-elle, «les animaux sont des créatures de Dieu, aussi bien que nous».

Quant à son tempérament, elle en témoigne simplement en disant : «On ne peut aimer tout le monde également et en être estimé à un même degré. Ce qu'elle exprime de cette façon : «I am big with this person, and not so big with that one».

Lorsque le magazine américain, «LIFE» fit une histoire sur Jayne, il y a environ un an, ils l'intitulèrent : «Broadway's Smartest Dumb Blonde». L'avenir nous dira si cette jeune créature de vaste glamour possède surtout

l'instinct du succès commercial, ou si elle a en plus l'intelligence qui lui assurera en même temps que le droit au premier rang au firmament des étoiles d'Hollywood, la considération véritable que seul le talent joint à un bon scénario peut lui assurer. Qui vivra verra...

En attendant, ses directeurs vous disent que, sous son physique éblouissant, elle maintient une volonté tenace, qu'elle possède une mémoire remarquable, et que son succès à Broadway «Will Success Spoil Rock Hunter», qui l'a fait remarquer, pourrait fort bien se répéter à Hollywood.



Une jeune criminelle émeut l'Italie

Alfa a tué douze ans après l'homme qui exécuta sa mère

UNE jeune femme italienne a tué l'homme qui, il y a douze ans, avait assassiné sa mère. Son procès a passionné les Italiens, qui réclament d'une seule voix son acquittement.

L'histoire a commencé en 1944, au moment de la Libération. La petite ville de Crevacuore, près de Turin, était devenue le théâtre d'un certain nombre d'exécutions sommaires, perpétrées sous la direction d'un partisan communiste : Aurelio Bussi.

Un matin de juillet 1944, Bussi apparut chez Margherita Riccieti, jolie jeune femme de 32 ans, qui avait déjà plus d'une fois repoussé ses avances et dont le mari était au service militaire. Ce matin-là, de nouveau il fut éconduit.

Il partit sans rien dire. Mais, un peu plus tard, alors que Margherita quittait sa maison en compagnie de sa fille Alfa, âgée de dix ans, elle trouva, l'attendant dans la rue, trois partisans en armes.

Ils arrêterent la femme et l'enfant et les conduisirent près du cimetière où Aurelio Bussi les attendait. «Maintenant, ma chère, déclara Aurelio, la fin est venue pour vous». Il gifla la jeune femme, la saisit par les cheveux et l'entraîna à l'écart. Pendant ce temps, un de ses compagnons empoignait la petite fille qui s'accrochait en pleurant aux jupes de sa mère. «J'entendais ma mère pleurer et m'appeler, raconta plus tard la petite Alfa, puis j'entendis un coup de feu, suivi de plusieurs autres, et puis plus rien».

L'après-midi de ce même jour, Bussi tua le frère de la jeune femme et sa fiancée, tout en avertissant ses camarades : «Si vous racontez cela à qui que ce soit, ce sera votre tour».

Pendant des semaines, Alfa resta comme hébétée sous le choc. Puis elle sembla se calmer, non sans revenir souvent au cimetière, où elle gémissait et s'écriait : «Un jour je tuerai ce boucher».

Une médaille pour Bussi

Alfa fut alors recueillie par une de ses tantes, qui l'emmena vivre avec elle à Venise. Les nuits de l'enfant continuaient à être agitées par des cauchemars où elle hurlait : «Ils la tuent. Ils la tuent». A seize ans, elle se maria, mais sans pouvoir oublier.

Bussi, cependant, coulait des jours heureux et prospères. Il fut élu maire de Crevacuore, et exhibait glorieusement une médaille d'or qui lui avait été remise par le gouvernement pour ses actions d'éclat pendant la guerre.

Il y a un an, alors qu'il était à table, quelqu'un l'appela soudain devant sa porte. Lorsqu'il apparut, Alfa, sans un mot, tira six coups de feu. Puis elle se rendit au commissariat le plus proche et déclara : «Je viens de tuer le maire».

Le procès a eu lieu il y a quelques semaines. Des milliers d'Italiens envoyèrent à Alfa des lettres d'encouragement et réclamèrent son acquittement. Le jury déclara Alfa coupable d'homicide volontaire. Si elle se conduisait bien, elle sera relâchée en octobre 1958. Mais, quand la foule qui attendait sous les fenêtres du Tribunal apprit le verdict, elle envahit la salle en hurlant : «Libérez-la ! Libérez-la !»

Coeur à Tout



♥ Depuis longtemps, mon rêve est de devenir cow-girl. J'ai seulement treize ans. Voulez-vous me dire en quoi consiste la vie d'une cow-girl et quelle instruction il faut avoir. Est-ce qu'il faut un âge exact? Quelle place pourrais-je m'adresser? J'habite la campagne et je suis habituée aux durs travaux.

JEUNE CAMPAGNARDE

Je ne sais si c'est l'influence des films "westerns", mais vous êtes la deuxième adolescente qui me pose une telle question depuis un mois. Ce n'est pas de l'instruction, mais de l'entraînement physique qu'il vous faut développer; apprendre à monter à cheval, à prendre soin de l'animal et à jouer du lasso sont les premières choses que vous devez apprendre. Mais où? Au cirque, si vos parents vous y autorisent, car vous êtes mineure et ne pouvez vous engager sans leur consentement. En attendant, pratiquez la discipline dont vous aurez tant besoin pour ce métier, en terminant vos études, aidant vos parents et développant vos muscles. Qui sait? vos rêves ne seront peut-être plus les mêmes dans cinq ans d'ici.

♥ J'ai un petit sujet qui m'embarrasse. J'ai la figure pleine de boutons et j'y applique de l'alcool et de l'acide borique pour les faire disparaître. Est-ce que cela peut faire sécher la peau? Si oui, y aurait-il un autre médicament?

UNE QUI VOUDRAIT SAVOIR

Les boutons viennent, en général, d'une cause interne: troubles intestinaux ou stomacaux, maladie du foie, etc. Mangez-vous beaucoup de fruits en compote ou en jus, de fruits verts cuits à l'eau, plutôt que des crèmes et des gâteaux. Surveillez votre régime et consultez un médecin. Tout vient, peut-être, de votre âge.

♥ Voilà! Je viens d'avoir mes quatorze ans. J'aime un jeune homme de mon âge. Mes sœurs en parlent; souvent, elles disent son nom, mais ma mère n'y fait aucune attention. Si jamais je perdais mon ami, il me semble que j'aurais toujours zéro dans les concours. A la classe, pendant les leçons, je pense à lui et de même toute la journée. Lui aussi, il m'aime. Nous avons échangé quelques lettres, mais je n'en parle pas, et ma mère l'ignore. Je suis très gênée avec lui et je n'ose jamais le rencontrer dans la rue. Dites-moi ce que je devrais faire pour le rencontrer et lui parler. Souvent je voudrais bien brailler mais je ne le puis pas. Répondez-moi vite.

UNE QUI AIME EN SECRET

Vous aurez sûrement zéro dans vos concours si vous prenez votre premier amour comme un drame au lieu d'un sentiment très doux — et tout à fait normal. Pourquoi toutes ces cachotteries? Vous seriez bien mieux de le rencontrer dans la rue et de lui parler ouvertement que de lui écrire sans la permission de votre maman. Comment peut-on s'aimer sans se connaître? Votre amour devrait vous rendre heureuse plutôt que de vous porter à pleurer. Les chagrins de votre âge passent très vite, et vous en rirez ensemble plus tard... si vous l'aimez toujours.

♥ Pourriez-vous m'indiquer une communauté religieuse non cloîtrée, connue dans Montréal? Une communauté où l'on soigne les malades, où on va au secours des autres, c.-à-d. des pauvres. Croyez-vous qu'à 17 ans je pourrais être admise? J'aimerais tellement cela. M'encouragez-vous dans cette voie?

YANNE L'ANGLAIS

Je vous y encourage fermement si votre caractère est assez formé, à dix-sept ans, pour engager votre vie entière. J'ai téléphoné aux Petites Soeurs Franciscaines de Marie — Ecole du Sacré-Coeur — 5425, rue Charlemagne — Rosemont, à Montréal, pour les informations demandées. Elles sont aussi peu exigeantes que possible, s'offrant à vous faire terminer vos études, s'il en est besoin, et n'acceptant comme dot que ce que vous pourrez donner — et même rien du tout. Elles prennent les novices à tout âge et leur font suivre l'apprentissage nécessaire à leurs charges futures. Ecrivez-leur à l'adresse ci-haut mentionnée ou à leur Maison-Mère, à la Baie Saint-Paul, comté de Charlevoix, Qué.

♥ J'ai 15 ans et j'aime un garçon de 17 ans. Il ne reste pas dans le même village que moi, mais il a travaillé ici et je l'ai connu, il y a de cela deux mois. Je sortais avec un autre garçon et je l'aimais ou croyais l'aimer jusqu'à ce que je le connaisse l'autre. Mes parents ne veulent pas que je lui parle mais je l'ai vu quelquefois en cachette et il m'a dit qu'il m'écrit. Que dois-je faire? Mes parents ne veulent plus que je sorte seule. Dois-je lui répondre en cachette et le dire tranquillement à ma mère? Aidez-moi, Jacqueline.

LYNE AUX YEUX BLEUS

Une correspondance "en cachette" ne fera qu'attiser une flamme qui n'est peut-être pas plus vive pour ce garçon qu'elle ne l'était pour son prédécesseur. Vos parents ont sans doute leurs raisons de vous surveiller, et je vous trouve trop jeune pour vous engager dans une aventure clandestine. A quinze ans, on sort en groupe, en camarades, sachant que le cœur s'engage pour l'Amour en général, sans que l'esprit participe à cet accord. Si votre amour est sérieux, il saura résister au temps et à la contrainte qu'on lui impose.



Naissances du 21 mai au 21 juin

GEMEAUX — Vous êtes exposé à surestimer vos possibilités de réalisations et à vous lancer dans des entreprises comportant des risques et des dangers pour l'équilibre de votre position générale. A vouloir aller trop vite, et trop loin, vous gâchez d'importantes chances de réalisations: il convient donc de vous maîtriser, de vous discipliner et de ne pas attendre d'avoir essuyé des échecs pour procéder à une réorganisation de votre manière de voir et de travailler, dans tous les secteurs. Vos chances de succès ne dépendent que de vous cette année, n'attendez pas de secours de l'extérieur. Organisez-vous de façon à être prêt dès le mois d'août à faire face à d'extraordinaires possibilités de réalisations et de développement, probablement à la suite de changements ou de propositions inattendues. Les décisions et les engagements que vous pourrez prendre en septembre contribueront vraisemblablement à une amélioration notable de votre standard d'existence. Ne craignez pas alors d'assumer des responsabilités plus étendues et des charges plus considérables: vous êtes de taille à y faire face. Ne vous laissez pas rebuter par des obstacles ou des oppositions apparents, vous avez en mains tous les éléments nécessaires pour améliorer notablement votre position.

Derniers échos

— ELISABETH à PARIS —

Pas de révérence pour la nièce de Mistinguett

Quelque temps avant l'arrivée d'Elisabeth II à Paris, les services du Protocole de l'Elysée avaient choisi une jeune fille «typiquement parisienne», qui devait être chargée de remettre à la reine un album de photographies prises durant les trois journées de son séjour.

Le choix de l'Elysée s'était porté sur une charmante vendeuse de la maison de haute couture de Jean Dessès: Michèle Bourgeois.

C'est alors que l'un des officiels eut l'inspiration, néfaste pour la jeune fille, de s'enquérir des origines de celle-ci. Ce qu'il découvrit le fit frémir: Michèle Bourgeois n'était autre que la nièce de Mistinguett.

En aucun cas elle ne pouvait être présentée à la reine. Non parce qu'Elisabeth II ne saurait fréquenter des personnes apparentées aux milieux du music-hall — on sait quelle sincère amitié elle éprouve pour Danny Kaye — mais parce que Mistinguett avait fréquenté un peu trop intimement l'aïeul d'Elisabeth, le joyeux Edouard VII.

De peur que des échetiers ne découvrirent la chose, ces messieurs du Protocole ont eu la délicate mission de faire comprendre à une jeune fille déjà émue et affairée à préparer la toilette qu'elle porterait devant la reine, que les frasques d'Edouard VII l'empêcheraient de faire sa belle révérence.

Fausse notes

La presse anglaise a écrit que le voyage de la reine et de Philip d'Edimbourg à Paris s'est déroulé sans une fausse note. C'est presque exact. On devrait plutôt parler d'une fausse note évitée.

Car un certain nombre de personnalités ont commenté l'absence de Paris, la semaine dernière, du duc et de la duchesse de Windsor. On sait qu'en dépit de certains bruits faisant état d'une invitation officielle à la Cour d'Angleterre, la duchesse n'a en fait jamais été reçue à Buckingham Palace, ni même reconnue comme membre de la famille royale. Un membre du Protocole de l'Elysée expliquait ces jours derniers:

— Nous avons l'habitude de donner à la duchesse le titre d'Altesse Royale, et de lui donner à la table du président la place qui lui revient en tant que membre d'une famille royale. Mais le Protocole anglais ne lui accordant pas ce titre, il valait certainement mieux que le duc et la duchesse fissent un petit voyage...

Cette épineuse question ainsi réglée, l'Ambassade d'Angleterre n'eut à émettre qu'une seule protestation, concernant la mise en vente d'une poupée figurant la reine. La protestation ne visait pas la poupée elle-même, mais la publicité qui l'accompagne, assurant que «la poupée royale peut être entièrement déshabillée».

Les ennuis du métier

Quand le "God save the Queen", suivi de "La Marseillaise" retentit pour la cinquième fois dans la journée, on vit l'ombre d'un sourire effleurer les lèvres de la reine et du président, avant que l'un et l'autre ne se donnent une contenance.

Wladimir d'Ormesson raconte dans "Les Enfances diplomatiques" combien, en certaines circonstances, il est difficile pour un chef d'Etat, mûr de tous les regards, de conserver tout le sérieux exigé par l'étiquette, et il ajoutait que l'un des petits "trucs" employés en ce cas-là consiste à compter mentalement.

C'est pourquoi un commentateur de la radio, citant ce passage, disait qu'il imaginait fort bien le président, pendant que l'on jouait pour la cinquième fois les hymnes nationaux, se répétant: «Un, deux, trois, quatre...» et la reine, en même temps: «cinq, six, sept, huit...»

Un chroniqueur écrivait, au lendemain de la soirée de gala à l'Opéra: «Le président gardait son front appuyé sur sa main, semblant se demander qui avait bien pu choisir un programme aussi ennuyeux...»

Durant toute sa visite à Paris, la reine s'était montrée d'une grâce charmante, mais toujours d'une réserve qui laissait à penser que sa timidité naturelle la rendait sans cesse craintive d'un geste déplacé. Aussi tous les téléspectateurs de France éprouvèrent-ils une joie mêlée d'espionnerie, quand, dans le parc du château de Versailles, Elisabeth, ne se croyant observée de personne alors qu'elle effectuait une lente promenade avec son époux en voiture découverte eut enfin un geste impulsif. Elle se retourna vivement vers Philip, lui saisit le bras, lui montra quelque chose, éclata de rire, et eut une exclamation... que, grâce aux téléobjectifs, tous les téléspectateurs de France purent voir comme Philip, sans toutefois en comprendre le sens...

Noblesse oblige

On redoutait un peu la visite de la reine aux usines Renault. Mais tout se passa fort bien. Si les ouvriers, dont la plupart sont à l'opposé des sentiments pro-royalistes, se gardèrent d'acclamer, ils entourèrent le couple royal d'une chaude sympathie.

Il y eut toutefois deux petits incidents, mais pour des motifs bien différents de ceux que redoutait le Protocole et la direction des usines. Le premier vint d'une voiture qui plut trop à Elisabeth. On avait d'abord songé à lui faire don d'une automobile lors de sa visite. Mais, avertis de ce désir, les constructeurs britanniques protestèrent vigoureusement. De même que la reine ne saurait s'habiller chez un couturier parisien, elle ne peut rouler dans une voiture étrangère. On se contenta donc d'offrir deux voitures miniature bleu pâle aux enfants royaux.

Mais quand la reine vit le dernier modèle de la Dauphine, elle ne put résister au désir de l'essayer. Elle s'apprêtait à ouvrir la portière et à s'asseoir au volant, quand le duc d'Edimbourg aperçut un photographe qui, de son côté, s'apprêtait à photographier la reine d'Angleterre conduisant une voiture française. Il eut un léger toussotement. Elisabeth le regarda, comprit son regard, et, à regret, s'éloigna de la voiture.

Le directeur des usines Renault s'approcha, et fit à Elisabeth la plus charmante des surprises: l'industrie britannique ne verrait aucune objection au don de cette Dauphine, car celle-ci avait été montée en Angleterre, comme pouvaient en témoigner sur-le-champ les dix ouvriers anglais qui avaient fait ce travail et étaient pendant ces trois jours les invités de Renault.

d'un beau voyage

Les problèmes du Protocole

L'un des problèmes les plus délicats posés au chef du Protocole était celui des rapports entre les officiels et la reine. Comment lui rendre ses compliments et ses discours, de quel titre fallait-il l'honorer.

On opta finalement pour «Sa Majesté la Reine» au moment de son arrivée, mais par la suite ce titre ne fut plus utilisé. On décida de l'appeler, comme n'importe quelle citoyenne de France: Madame, en appelant toutefois le duc d'Edimbourg: «Monseigneur». Il est vrai que Madame était le titre donné autrefois aux femmes de la Maison Royale de France...

Puis le président Coty se trouva soudain face à un autre petit problème auquel nul n'avait songé: il était sur le point de décorer Philip de la Grande Croix de la Légion d'Honneur. On sait que la cérémonie comporte normalement l'accolade. Et le président Coty, avec son sens habituel de la mesure, songea brusquement qu'il serait d'un effet peu gracieux, devant les caméras de la télévision, d'embrasser un homme de cinquante centimètres de plus que soi.

Aussi, son tact et sa simplicité lui dictèrent-ils cette petite ruse: se tournant vers la reine avec un sourire millicieux, il lui dit:

— Me permettez-vous, Madame, de vous laisser le soin de donner l'accolade à votre époux?

La reine eut une brève hésitation, et rougit très fort, puis elle posa ses mains sur les épaules de Philip, qui s'inclina, et l'embrassa sur les deux joues. C'était une faute contre le protocole de la Cour d'Angleterre, qui interdit aux époux royaux de s'embrasser en public, mais toute la presse anglaise se montra ravie de cette petite entorse.

Les escapades de Philip

Pendant tout ce voyage triomphal, Philip d'Edimbourg s'est laissé de fort bonne grâce éclipsé par la gloire de son épouse. On l'a vu partout détendu et de joyeuse humeur. Particulièrement lors de ce dîner au Louvre, qui se termina, comme le dit un attaché de l'ambassade d'Angleterre, en «confiture de voitures dans la Cour du Louvre».

A un moment donné, dans la foule pressée des élégantes et des messieurs en habit, il perdit de vue sa royale épouse:

— Il faut que je rattrape ma femme! s'écria-t-il. Dans tout ce monde, je n'y arriverai jamais.

Il prit malgré tout le temps de lancer au passage à un groupe qui se trouvait sous une gigantesque tête d'Antinoüs:

— Vous n'avez pas peur, là-dessous?

Le duc parle un français impeccable, mais à un certain moment, il hésita:

— Comment dit-on «radio-activity», en français? demanda-t-il.

— C'est presque le même mot qu'en anglais, lui répondit un savant. La radio-activité est la même pour tous.

LES FLEURS DANS LA MAISON

Lorsque l'on cueille soi-même des fleurs au jardin, ne pas prendre les plus avancées, mais au contraire celles qui sont en bouton. La vue de leur épanouissement sera un plaisir de plus. Plus fraîches, elles dureront plus longtemps.

-- Tailler la base de la queue en biseau afin d'avoir une plus grande surface

d'absorption. Faire cette coupe avec un couteau et non avec des ciseaux qui écrasent les molécules de la tige. Les plonger pendant douze heures jusque sous la corolle dans un récipient plein d'eau. Ce traitement n'est pas utile si les fleurs ont été choisies chez le fleuriste qui le leur a déjà fait subir.

Avant de mettre les fleurs en vase, il faut débarrasser les tiges des feuilles susceptibles de tremper dans l'eau.

On conseille même de faire sauter les épines des roses.

Ne pas placer les fleurs en courant d'air, ni près d'une source de chaleur. Ne pas les retirer d'une pièce tempérée pour les exposer à l'air frais sous prétexte de leur faire prendre l'air.

— Si les fleurs trem-



Les aventures d'un faux marquis

PENDANT L'ÉTÉ 1853, il arriva à Montréal, un professeur italien nommé «Paschetti». Il réussit à avoir quelques élèves, mais ses leçons ne lui permirent pas de mener la vie à grandes guides. Il se promenait tous les jours sur les rues Notre-Dame et Saint-Jacques, drapé dans les plis d'un manteau richement doublé avec une étoffe d'une couleur très visible. Sa mine élégante et son front noble attirait tous les regards. Notre homme étudiait et observait nos moeurs, nous raconte l'historien E. Z. Massicotte, dans son édition, de la librairie Beauchemin Ltée.

On dit qu'il ne tarda pas à s'apercevoir de l'endroit faible de notre société, de la bonté d'âme de quelques-uns et de l'extrême crédulité des autres, des prétentions aristocratiques d'un grand nombre. Il vit aussi qu'à Montréal comme partout ailleurs, il y avait des parasites. Il mûrit un plan ingénieux pour faire des dupes de toutes ses connaissances. Il y réussit à merveille comme vous allez voir.

Paschetti enseignait l'italien dans une de nos plus respectables familles. La dame de la maison s'était sentie vivement intriguée par l'air mystérieux du professeur. Elle avait cru remarquer chez lui des distractions fréquentes et deux ou trois fois elle avait surpris de gros soupirs qui étaient promptement étouffés. Elle dut croire qu'une grande infortune pesait sur cet homme et qu'il cachait quelque chose. Or, un jour, le mari de cette dame reçut une lettre adressée à ses soins à Senor Enrique Olivarez de la Mendoza, marquis de Las Carolinas, Comte de Castille, etc., etc.

M. Paschetti devait être ce marquis. Le mystère dont il s'entourait, ses soupirs étouffés, ses manières distinguées ne permettaient pas d'en douter.

Le lendemain de la réception de la lettre notre professeur arriva comme d'habitude pour donner à Madame sa leçon. Celle-ci prend alors la lettre et la lui montrant: «Connaissez-vous la personne à qui cette lettre est adressée?» lui dit-elle. Paschetti rougit, balbutie quelques paroles et finit par avouer qu'il était réellement le marquis de Las Carolinas, etc. Il expliqua que sa fortune qui avait été confisquée par la dernière révolution en Italie, lui allait être rendue dans quelques mois et qu'il était sûr de rentrer en possession de plusieurs millions.

La nouvelle se répandit en ville et tout le monde parla du marquis. On se l'arrachait, quoi!

Une vingtaine d'âmes crédules se laissèrent amadouer par le noble italien à qui ils avaient avancé des sommes considérables.

Le marquis laissa sa modeste pension chez Madame Giroux, pour prendre des appartements somptueux dans l'hôtel Donegana, l'hôtel le plus fashionable de Montréal à cette époque.

M. de Las Carolinas, quelques semaines plus tard, reçut une lettre du gouvernement italien l'informant que les dernières formalités ayant été remplies, il rentrerait dans la possession immédiate de sa fortune. Il menait un train de vie princier et on le fêtait dans plus de vingt salons.

Il s'aperçut un jour que des soupçons étaient entrés dans l'esprit d'un de ses dupes, il prépara son départ de Montréal.

Il avait dit à ses amis: «La semaine prochaine, je vous causerai une surprise».

La surprise arriva telle qu'il avait promis.

Tous les amis et les admirateurs du Senor Enrique Olivarez de la Mendoza, marquis de Las Carolinas, comte de Castille, etc., furent invités à un grand dîner à l'hôtel Donegana (situé près de l'emplacement actuel du Viger).

Tous se rendirent à l'invitation du marquis; Madame Saint-Julien et M. Daley, la propriétaire et le gérant de l'hôtel avaient préparé un banquet de premier choix.

Le champagne et les vins les plus généreux de la cave du Donegana coulèrent à flots.

Au beau milieu du repas, le Comte reçut une dépêche. Il s'excusa devant ses convives disant qu'il s'absentait pour vingt minutes tout au plus. Il leur recommanda de ne pas se gêner pendant son absence et de sabler le champagne à tire lorigot.

Le marquis sortit et ne reparut jamais au Canada.

Il avait pris la route de New-York où il devait s'embarquer sur un vapeur océanique.

Lorsque M. Daley ouvrit les malles du noble italien, il n'y trouva que des cailloux enveloppés dans des journaux. C'était tout ce que nous laissait le marquis pour payer sa pension.

Une semaine après le banquet les convives reçurent chacun la note du Donegana et durent payer chacun \$10 pour leur part du festin.

pent dans l'eau pure, changer celle-ci chaque matin et chaque soir par débordement et non par vidage complet.

— Pour prolonger leur durée, il est bien aussi de mettre un peu de charbon de bois pilé au fond du vase. Chaque jour on change l'eau, on conserve le charbon.

— Certaines fleurs s'accommodent d'eau sucrée: 10% pour les roses, 15% pour les oeillets, 17% pour les chrysanthèmes.

— Pour faciliter l'absorption de l'eau, couper tous les jours les queues en larges biseaux. Il est même recommandé de les couper dans une bassine d'eau, ce qui évite l'obturation par bulle d'air des canaux conducteurs d'eau.

— Quand les fleurs arrivent à leur déclin et penchent la tête, il est possible de leur redonner un coup de fouet en perçant la tige avec une aiguille un peu grosse sur toute la hauteur trempant dans l'eau. Ajouter à celle-ci un ou deux cachets d'aspirine.



SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT

Petites nouvelles et commentaires

Edmond Beauchamp de la compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault, a commencé à Montréal une série de cours destinés aux jeunes comédiens et comédiennes désireux de perfectionner le métier qu'ils ont choisi.

Il a quitté Montréal pour y revenir le 18 juin, laissant derrière lui un groupe d'élèves enthousiastes et décidés à reprendre dès son retour.

Beauchamp a adopté la méthode de Dullin et compte s'associer avec Madame Lucie de Vienne Blanc dans la formation d'une école nouvelle. Jusqu'à maintenant, les recrues sont nombreuses, et les demandes d'inscription affluent. Beauchamp s'établira donc définitivement dans la Métropole, du moins on l'espère. L'influence de cet homme de théâtre pourrait être plus que bienfaisante sur les milieux artistiques montréalais.

Parlant de Beauchamp, Marc Gélinais lui a soumis quelques-unes de ses chansons et a fortement impressionné cet artiste.

Richard Pérusse, jeune professeur de vingt-cinq ans, publiera un recueil de poèmes en collaboration avec Jacques Brault et Jean Mathieu. L'œuvre paraîtra prochainement.

Marcel Dubé est rentré à L'Office National du Film comme scripteur. On a prononcé également le nom de Jacques Létourneau comme collaborateur aux textes de certains documentaires et films dramatiques.

Claude Lacombe, régisseur, quittera définitivement Radio-Canada. Une série pour enfants signée de son nom a été acceptée pour l'automne prochain. Son plus grand rêve est réalisé.

Marie Raymond, script-assistante de Gérard Robert, épousera bientôt Guy Roberge, commissaire à l'Office National du Film. Homme intelligent et cultivé, il a remplacé Trueman à ce poste.

Si Edwige Feuillère a conquis la Province avec son entrevue à «Carrefour» avec René Lévesque, elle a fortement déçu ceux qui l'ont vue à la première de la «Dame aux Camélias». La réception a été froide, et on a déploré le fait qu'elle se soit entourée de tant de

mauvais comédiens. Heureusement, les spectacles suivants ont remonté le tout.

Qu'il est agréable et réconfortant de voir enfin sortir de l'ombre cette grande dame de théâtre qu'est Madame Lucie de Vienne Blanc. Dévouée depuis plusieurs années à la cause de l'enseignement, et avec quelle ferveur, elle n'avait pu se manifester comme comédienne qu'à de très rares occasions. Grâce au «Rideau Vert» et à sa courageuse directrice, Madame de Vienne Blanc a su prouver dans «Dona Rosita» sa connaissance approfondie de la scène et son très grand talent.

Depuis lors, la télévision s'en est emparée. On rechercherait vainement qui, à part elle, aurait pu prendre la dangereuse succession de la regrettée Madame Maubourg dans le rôle de Madame Velder.

Bref, la preuve est faite: Madame Blanc s'installe au rang de nos meilleures comédiennes de caractère. Après tant d'années de silence, voilà une revanche bien légitime.

Ce qu'on sait moins cependant, mais qui n'étonnera pas ceux qui connaissent son inaltérable jeunesse, son goût du risque, c'est que cette femme infatigable organise pour la saison d'été une tournée au Maroc. Y prendront part ceux de ses élèves qui pourront s'éloigner à cette époque et parmi eux: Michèle Rossignol, Marthe Mercure, Jocelyne Joly, Georges Darès et plusieurs autres.

Une initiative courageuse qui témoigne de l'enthousiasme de cette organisatrice-née qu'est Madame Blanc.

Diane Giguère, prometteuse jeune première, partira sous peu pour un voyage d'études en France. Elle espère être reçue au Conservatoire, et complètera sa formation théâtrale à l'école très réputée de Madame Tania Balachova. Au revoir Diane et bon voyage!

Très remarquée, la dernière apparition de Vonny, à «Chansons Vedettes». Animée d'un entrain endiablé, elle attaqua sa chanson tambour battant, (je dis bien), et prouva une fois de plus, son talent de chanteuse.

Paul Blouin, qui se classe d'emblée parmi les quatre grands réalisateurs de la télévision, a fait de son émission du trente avril dernier une réussite totale tant au point de vue technique que dramatique. Avec des moyens limités, car chacun sait que la télévision impose une discipline restreinte, il a rejoint le cinéma. Il faudrait également parler de tous les comédiens, sans exception.

Confidences... Conseils... et Dent Longue... (pour une fois)...

Madame Marc Gélinais attend une fois de plus la visite de la cigogne... Conseil: s'acheter une grande cage pour garder l'oiseau à domicile.

Françoise Faucher était particulièrement jolie à «Quatuor» de Robert Choquette. Conseil: s'entourer toujours de jeunes premiers aussi séduisants...

Norbert était désolé de ne pouvoir apporter sa nouvelle voiture américaine à Paris... Conseil: faire de l'auto-stop.

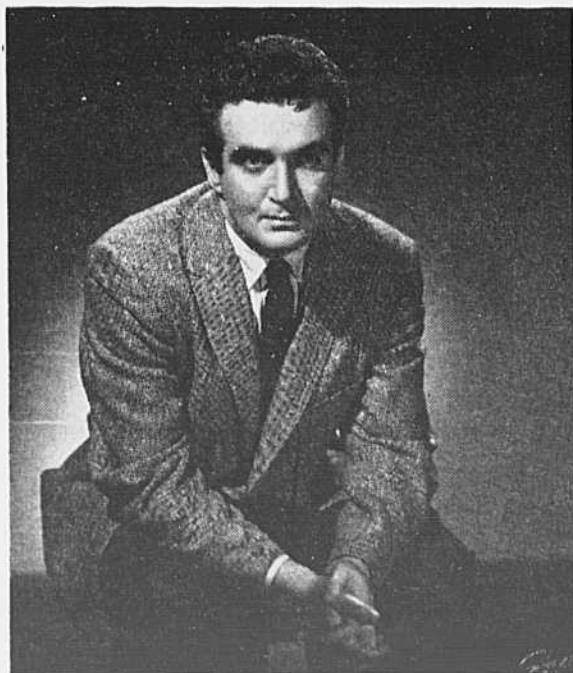


CAMILLE DUCHARME (Photo Gaby)

Jacques Languirand se balade depuis quelques semaines dans une Porsche rutilante. Conseil: poursuivre sa politique du Théâtre de Dix Heures. Il se promènera bientôt en Rolls Royce.

[Lire la suite page 34]

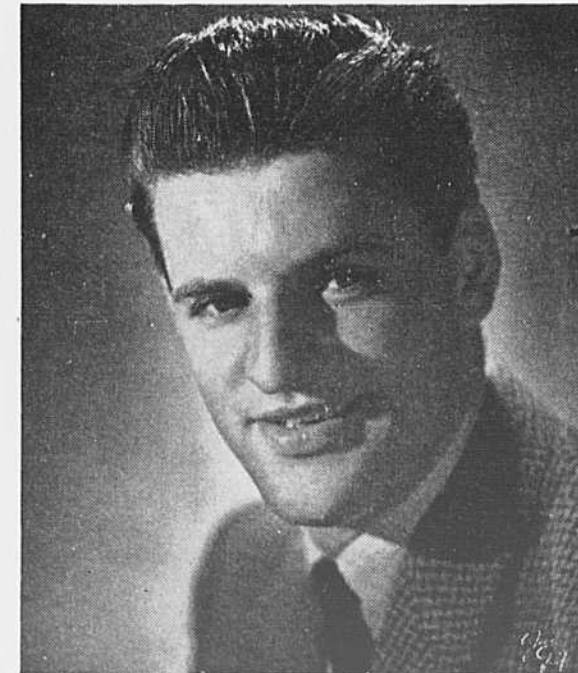
MARCEL DUBÉ (Photo Gaby)



DOLORES DROLET (Photo Gaby)



BENOIT DUFOUR (Photo Jac-Guy)



Tina Onassis, femme du milliardaire grec, ne craint pas le diamant Hope, maléfique depuis trois siècles

Elle espère que la pierre perdra son pouvoir d'envoûtement si elle la porte à la main gauche

DANS UN SALON ROUGE, deux millions de dollars (en bijoux) étincellent derrière des vitrines que surveillent avec discrétion dix-neuf détectives en smoking. C'était il y a un an, au Palace-Hotel de Saint-Moritz, en Suisse, la présentation de la fameuse cour des joyaux de l'Américain Harry Winston.

Entre le collier d'émeraudes des princes du Népal et la briolette d'Eleonor d'Aquitaine, une pierre brille d'un éclat insolite: le diamant Hope.

Deux jolies femmes se sont arrêtées devant lui. Ce sont deux sœurs rivalisant en grâce, et dont les époux sont rivaux (en affaires). L'une Athene, (que l'on appelle Tina) est la femme du riche Aritoteles Socrates Onassis, dont les pétroliers sillonnent toutes les mers du monde. L'autre, Eugénie, a épousé l'armateur Niarchos.

— Quelle merveille, Tina! Comme je voudrais en voir l'effet sur moi!

— Qu'à cela ne tienne, madame! Vous le porterez ce soir, répond Harry Winston. Je me propose de distribuer 208 de mes plus précieux joyaux aux plus jolies femmes ici présentes. Enfin, de les leur prêter pendant trois heures, pour le bal des Diamants. Laissez-moi vous dire que le diamant Hope est réputé porter malheur.

— Je ne suis pas superstitieuse! rétorqua Tina en riant.

Le soir même, elle est proclamée Reine de Saint-Moritz. Le diamant a rendu plus éclatante encore sa beauté. Il brille d'un feu mystérieux sur sa poitrine.

— Vous voyez! dit Tina. Il me porte bonheur.

Le lendemain, elle téléphonait à son mari qui se trouvait à Lisbonne:

— Crois-tu aux malédictions? Je voudrais acheter le diamant Hope.

Les pourparlers ont duré un an. Le diamant (qui est de plus de 44 carats) est l'un des plus chers du monde. La crise de Suez a donné du travail à la flotte d'Aristotele Onassis. Il se sent dans une période bénéfique et n'hésite pas à conclure une affaire: il achète le diamant Hope.

Pourtant Onassis est superstitieux, si nous en croyons notre confrère *New-Post* à qui nous empruntons ces détails.

Quand on lui demande s'il ne craint pas les caprices meurtriers du diamant, il sourit. Il a confié qu'il avait trouvé l'antidote et que Tina et lui n'ont pas peur du diamant...

Egorgé dans une ruelle obscure

Il n'est pas sans connaître l'aura de fatalité qui s'attache à cette pierre, qui raconte-t-on, est le troisième oeil du dieu Raman septième incarnation de Vishnou. C'est un aventurier lyonnais,

Jean-Baptiste Tavernier, travesti en pénitent, qui a volé le diamant dans un temple birman près de Badang, en profanant la statue du dieu qui portait la pierre précieuse au milieu du front entre les deux yeux.

Quelques années plus tard, des éléphants piétinaient Tavernier à mort. Vendu en Europe, le diamant brilla sur la poitrine de Mme de Montespan. Pas plus que quelques mois, car la maîtresse du roi-soleil fut compromise dans l'histoire des poisons de la Voisin, puis exilée dans un couvent. Louis XIV confia la pierre à Nicolas Fouquet.

Marie-Antoinette passa le diamant monté en collier autour du cou de la Princesse de Lamballe qui en perdit la tête. La légende veut que la reine portait le diamant en montant à l'échafaud, et qu'au dernier moment, elle l'arracha et le jeta dans la foule. Il aurait été alors ramassé par un spectateur qui le vendit à Pit van Brink, un joaillier d'Amsterdam. Le fils de Pit, Jacob, ayant des dettes de jeu, cambriola une nuit le coffre de son père qui, réveillé, frappa de trois coups de poignard le malfaiteur qu'il ne reconnaissait pas dans l'obscurité.

Le joaillier en mourut fou. Son exécuteur testamentaire, l'avocat Jan Wells, émerveillé par l'éclat de la pierre, voulut la montrer un soir à sa femme. Des bandits l'égorgerent dans une ruelle obscure, et après l'avoir dépouillé, jetèrent le corps dans la Heerengracht, où il fut retrouvé, le diamant au fond d'une poche.

Trois balles

C'est ensuite, que le diamant (dit à l'époque diamant bleu) entra dans la famille Hope, qui lui donna son nom définitif. Lord Francis Hope, son nouveau possesseur, l'offrit à sa femme, la danseuse May Johe. Peu de temps après, May Johe abandonnait son mari pour suivre en Hongrie le baron Tibor von Fertak. Elle emmena le diamant Hope. Quatre mois plus tard, visitant les écuries du château Esterhazy, May est piétinée par les chevaux rendus fous par un commencement d'incendie. Dans la main crispée de l'ex-danseuse, on retrouva le diamant qu'elle avait arraché de son cou.

Huit mois plus tard, le baron se suicidait. May n'étant pas divorcée, le diamant retourna en Angleterre où Lord Hope, ayant l'intuition de son désastreux pouvoir en écrivit l'histoire. Le manuscrit fut perdu par un secrétaire négligent.

Le nouvel acquéreur, le prince Fedor Kanitowsky, offrit le diamant à une danseuse du Moulin-Rouge, Jeannette Laduc. Elle ne le porta qu'un seul soir et le prit pour un morceau de verre.

Le lendemain, le prince étant reparti en Russie, elle remit le joyau au neveu de celui-ci, Ivan Kanitowsky.

— Je n'aime pas qu'on se moque de moi en me donnant des bijoux en toc, dit-elle.

Une nuit, fou d'amour pour elle, un baron italien abat la danseuse de trois balles de pistolet. Le prince Fedor sauta à Odessa sur une bombe posée par les anarchistes, son cocher et les chevaux échappant à l'attentat.

Du naufrage du "Titanic"... à la chute de Farouk

Ivan, qui n'avait pas eu l'occasion de rendre le diamant au prince, le revendit à Salonique à Mrs Dora Guggenheim, l'épouse d'un milliardaire américain, qui laissa le joyau à un bijoutier grec chargé de dessiner une nouvelle monture. Elle-même trouva la mort dans le naufrage du «Titanic». Le diamant resté dans le coffre d'une banque, un employé voulut le voler, fut découvert et se pendit.

Le diamant fut revendu au milliardaire new-yorkais John Elliot McLean. Un an plus tard, ruiné, ce dernier meurt dans une maison de santé. Son

fils aîné John-Frederik se tue en voiture. Sa fille Jane, pianiste de talent, absorbe une dose trop forte de somnifère et ne se réveille pas. Sous un nom d'emprunt, Evelyn McLean, la veuve de John Elliot vend le diamant à Harry Winston, le bijoutier de la 5ème Avenue.

Le lendemain, le roi Farouk, avec lequel Winston a passé un contrat de 1,350,000 dollars, est détrôné. Aussitôt, le bijoutier prend des précautions: sa femme et ses enfants ne voyageront jamais avec lui. Ils prendront des avions séparés pour rallier les mêmes objectifs.

Mais Tina Onassis ne craint pas le mauvais sort. Son mari, en lisant un vieux livre de sir John Maundeville, a découvert comment vaincre la malédiction:

«Il faut toujours porter un diamant à la main gauche, recommande Maundeville. Car la force de vie est dirigée vers le Nord, qui est le côté gauche du monde, et le flanc gauche de l'homme dont le visage est tourné vers l'Est. Si vous observez cette règle, le diamant maudit devient bénéfique».

Jusqu'à présent, personne n'avait encore songé à porter le diamant Hope en cheville à la main gauche...



Maternité toujours tendre. Quand bébé rhinocéros va se promener, maman rhino veille sur lui. La photo a été prise au zoo de Londres.



Une jeune vedette de la chanson ressemblant le plus à la fameuse Joconde de Leonardo de Vinci, par sa grâce, sa beauté et sa distinction, a été élue "Joconde 1956" par un jury composé de peintres célèbres, au cours d'un cocktail offert récemment dans un restaurant parisien. C'est Mlle Maria Lea, jeune chanteuse de 23 ans qui a été élue. Sur notre photo, dans un cadre... d'époque, le modèle féminin apparaît comme une fidèle reproduction de l'original...

• Pour prévoir toutes les éventualités, l'armée américaine met ses locomotives « en conserve » dans un entrepôt géant de l'Utah. Rapatriées de Corée, d'Europe ou des diverses régions des Etats-Unis où elles avaient été mises en service, ces locomotives militaires subissent d'abord une revision complète. Lorsqu'elles sont entièrement remises à neuf, les machines sont recouvertes d'une housse en grosse toile de jute. Ainsi vêtue, la locomotive est arrosée de matière plastique fondue. A la matière plastique viennent encore s'ajouter une couche de goudron et une couche de peinture à l'aluminium. Une fermeture-éclair géante, aménagée dans un coin de cet emballage, permet aux techniciens d'effectuer tous les deux mois une tournée d'inspection à l'intérieur de cette « boîte de conserve ». Une centaine de locomotives de tailles et de puissances diverses ont déjà subi ce traitement.

• Une couronne d'or ornée d'environ 1,600 perles a été portée par la reine du Festival national annuel « Cherry Blossom » de 1957 tenu à Washington, D. C., au début d'avril. Cette couronne façonnée sous la forme de fleurs de cerisier était un don de la Mikimoto Pearl Company, firme de renommée universelle, et était évaluée à environ \$100,000. Cette couronne, portée par la reine du Festival de 1957, est d'environ huit pouces de haut; elle a un diamètre de 6 3/4 pouces à la base et de 12 pouces au faite. Il a fallu 50 jours à 15 artisans spécialisés pour façonner cette couronne plaquée d'or de 14 carats et pesant 2,6 livres; elle porte 1,589 perles de dimensions diverses. Ce don suit la tradition de feu Kokichi Mikimoto, le roi de la perle et pionnier de l'industrie de la perle cultivée. Dans le passé, ses dons du genre furent une réplique en perles de la pagode de cinq étages du temple Horyuji qui fut présentée à la foire universelle de Philadelphie; une réplique en perles de Mount Vernon, lieu de naissance de George Washington, à la foire de Chicago; et une réplique en perles de la « Liberty Bell » à la foire universelle de 1939 à New-York.

• Il y a six ans, une certaine Madame Tosji Okamoto, de Tokyo, présentait sa petite-fille à la directrice de l'école. Elle lui avouait aussi qu'elle-même ne savait pas lire et qu'il lui serait agréable d'apprendre. Mme Tosji Okamoto, par faveur spéciale, fut autorisée à s'asseoir sur les bancs de la classe aux côtés de sa petite-fille. L'une et l'autre se sont montrées excellentes élèves. L'une et l'autre vont passer en juin leur Certificat d'études primaires.

• Peut-être avez-vous vu projeter le film: « Le salaire de la peur »? Pour éteindre un puits de pétrole en feu, on doit transporter sur une mauvaise route de la nitro-glycérine, un liquide qui saute au moindre choc; les chauffeurs des camions chargés du dangereux explosif ont peur; la population des villages traversés a peur... Une situation quelque peu semblable existe depuis quelque temps dans le Palatinat (Allemagne): la route qui conduit de Landstuhl à Kaiserslautern a été surnommée par les riverains: « La route de la peur ». A Miesau, près de Landstuhl, se trouve un dépôt de guerre américain; dans ce dépôt se trouvent 1,200 mines anti-chars qui ont été réformées parce que de fabrication trop ancienne. On détruit, en les faisant sauter, ces engins réformés; l'opération se déroule sur un terrain de manoeuvres proche de Kaiserslautern. Le transport a lieu par la « route de la peur ». Les mines sont chargées à raison de quatre par véhicule dans deux camions blindés roulant au milieu d'un convoi automobile. Dans chaque camion, les mines désamorcées sont entourées et recouvertes de sacs de sable. Malgré les précautions prises, les populations des villages traversés ont été prises d'une peur panique. Dès que le convoi est annoncé, les habitants abandonnent leurs maisons et s'enfuient dans la campagne. L'opération doit durer cinq semaines.

• Corsaires, pirates, sabres et haches d'abordage... tout cela est maintenant du domaine du passé, croit-on généralement. Eh bien, tout récemment, on signalait en Extrême-Orient, dans les eaux de la Birmanie, un acte de piraterie, et particulièrement barbare. Des bandits montés sur une barque ont pris d'assaut un chaland transportant du riz et qui traversait le golfe de Martaban. Ils ont jeté à la mer les sept marins qui formaient l'équipage du chaland après leur avoir attaché les mains dans le dos. Un seul des malheureux, nageant avec les jambes, a réussi à éviter les requins et à gagner la côte où il a été recueilli. Police et marine de guerre se sont lancés à la poursuite des pirates et le bruit court que ceux-ci ont été arrêtés.

PÊLE-MÊLE

• Près du village d'Erba, en Italie du Nord, on avait construit au-dessus du torrent Bova un pont de bois que les habitants de la région appréciaient fort, car il était le seul, dans un rayon de plusieurs milles, qui permit de passer d'une rive à l'autre du cours d'eau. Or, un récent matin, les paysans du village se frottèrent les yeux, se croyant victimes d'une défaillance du sens de la vue. Le pont avait disparu! De l'enquête immédiatement entreprise par la gendarmerie, il résulte que des inconnus ont réussi, en une seule nuit, à démonter pièce par pièce cet ouvrage d'art et à l'emporter, grâce à deux camions automobiles. On pense que les vandales ont transformé charpente et tablier du

• M. Grassi, qui vit à Turin, eut son heure de célébrité, il y a une trentaine d'années, alors que, boxeur amateur, il remportait dans ce sport des succès flatteurs. M. Grassi, depuis, a pris du poids: de 150 livres, il est passé, au fil des ans, à plus de 250. Mais M. Grassi a également pris femme; Mme Grassi est prénommée Maria et ne pèse que 100 livres — un vrai poids-mouche. Or, les époux eurent, pour un motif futile, une violente discussion, si violente qu'on en vint aux mains, ou plus exactement, que le « poids-mouche » se précipita sur son « poids-lourd de mari », nullement impressionnée par le passé scabreux de ce dernier. Et l'in vraisemblable se produisit: ce fut le colosse qui, cueilli par un coup de pied au menton, fut envoyé au tapis pour le compte.

• San Antonio Abad est le patron du village de Sal de Duere, situé dans la province montagneuse de Soria, en Espagne. La fête de San Antonio Abad se célèbre en plein hiver par une grand-messe en musique. Un orchestre avait été amené à grands frais de la ville pour interpréter, en l'église, la musique sacrée de circonstance. Mais au signal du chef d'orchestre, le trombone poussa un barrissement, le bugle un beuglement et la clarinette un « couac » déchirant. On eut vite l'explication de cette cacophonie: la vapeur d'eau qui sort de la poitrine des musiciens s'était condensée à l'intérieur des instruments et sous l'effet du froid, avait gelé! Les violons, eux-mêmes, dont les cordes s'étaient contractées sous l'effet de la température, miaulaient comme des chats. La messe a dû être chantée sans accompagnement.

• En Terre Adélie, partie française de l'Antarctique, c'est le plein été — un été qui n'a rien de comparable au nôtre: la température y est encore de moins 20 degrés et le vent balaie la neige à 60 milles à l'heure. Mais, par comparaison aux moins 60 degrés et aux ouragans de 120 milles à l'heure de l'hiver, c'est bien la « bonne saison ». Les missions françaises qui sont sur place profitent des conditions climatiques moins dures pour accélérer leurs travaux. Au prix de durs efforts, les éléments préfabriqués d'une station météorologique ont été transportés et montés à 200 milles de la côte, sous les ordres de M. Guillard. Le personnel de la station, baptisée « Station Charcot », en l'honneur du grand explorateur disparu, se composera de deux, peut-être trois hommes qui seront relevés et qui seront chargés d'une série d'observations scientifiques. Pour la première fois, les missions françaises en Antarctique disposent d'un hélicoptère qui a déjà effectué plus de 80 heures de vol sans le moindre incident et qui se révèle précieux, tant pour les missions photographiques que pour les liaisons entre les différents groupes.

• Pitié pour les balayeurs de rues...! La municipalité de North Walsham, dans le Norfolk, en Grande-Bretagne, vient de lancer cet appel à la population: « Veuillez cesser vos bavardages interminables avec nos balayeurs de rues, cela les retarde dans leur travail »... Charles Ploumbly, le conseiller chargé des travaux publics de la petite ville, a déclaré: « Je ne fais aucun reproche à nos balayeurs, — si le public leur adresse la parole, ils doivent répondre, c'est le règlement » — Mais le conseil entend mettre fin à ces milliers de conversations sans fin...

• Le nombre des citoyens anglais souffrant d'insomnie augmente constamment, — ont constaté récemment des experts médicaux... Les fabricants de lits, de matelas, de couvertures et de draps de lit ont, de leur côté, organisé une enquête dont l'une des révélations est celle-ci: l'âge moyen des matelas anglais est de 17 ans... Est-ce trop...?

• Le « self-service » et le « do-it-yourself » (faites-le vous-même) s'introduisent de plus en plus en Europe; un salon de coiffure pour dames vient de s'ouvrir à Londres, où pour moins de 5 shillings les clientes reçoivent d'abord un champouing, — elles trouvent ensuite devant elle une table et un miroir, des peignes, épingles, brosses, rouleaux, filet, laque, brillantine, — ainsi que les conseils d'une coiffeuse qui va d'une cliente à l'autre. Elles peuvent enfin utiliser l'un des sècheurs électriques, leur mise en pli achevée. Si elle est ratée, la cliente peut la faire refaire immédiatement, — contre paiement de 5 nouveaux shillings... Les employées et ouvrières de Londres peuvent ainsi se faire coiffer très rapidement et à très peu de frais...

• A l'Exposition des Inventeurs allemands qui s'est tenue à Recklinghausen (Rhénanie) on a présenté des chaussures pour femmes à talons réglables; sur les mêmes souliers, la hauteur des talons peut être variée à volonté: plats, moyens ou très hauts...

• Un appareil pour le conditionnement de l'air à l'intérieur des appartements a été présenté à Londres; branché sur le courant électrique, il diffusera de l'air froid en été et de l'air chaud en hiver, — ou de l'air parfumé à volonté, à condition d'y placer un tampon d'ouate imbibé d'eau de cologne ou de parfum...

• Excentrique... ou précurseur...? Un peintre et décorateur de Londres, Herman Schrijver, se fait remarquer par un talent réel mais aussi par ses innovations curieuses; dans son nouvel appartement que les journalistes ont visité, — il a supprimé les portes, sauf celles des deux entrées, — trouvant qu'elles sont des obstacles à nos mouvements, — il a recouvert les châssis des fenêtres de miroirs à l'intérieur, ce qui augmente, paraît-il, l'éclairage des pièces, — en plein milieu du salon, il a placé un « porte-manteau » réservé uniquement à y accrocher les journaux, revues et même des livres ainsi que plusieurs objets

MAGAZINE

« qui ne doivent pas traîner partout »... Dans chaque pièce, il a installé 1 ou plusieurs lampes... par terre, la lumière est diffusée par en haut, — les tableaux sont, en partie, cloués sur le plafond, — on les remplace de temps en temps... — et le plafond de la salle de bain est entièrement recouvert de tableaux et dessins qui sont à renouveler... à chaque bain...

• La fin de chaque année, un certain nombre d'oies et canards des étangs publics de Berlin sont tués; l'administration en a remis 10 sous forme de rôtis à un pensionnat de jeunes filles à Mariendorf, parce que, durant toute l'année, elles « avaient si bien pris soin des canards et autres oiseaux du parc »...

• Les saucissons « atomisés » restent frais très longtemps... dans un laboratoire de l'Université anglaise de Cambridge, des saucissons de porc avaient été... bombardés au moyen de rayons atomiques... 7 semaines après l'expérience, ils sont encore absolument frais, car les radiations ont tué tous les ferments et tous les germes qui causent l'avarie rapide des viandes... Les saucissons ont conservé leur goût original, mais de la viande de mouton ainsi traitée a changé de goût. Cet inconvénient pourra être écarté en employant certains produits chimiques...

• 283,000 écoliers belges ont reçu chaque jour un verre de lait gratuit à l'école, — et tous ont dû récemment faire une rédaction sur les vertus de ce merveilleux breuvage naturel...

• A Dortmund (Allemagne), un jeune marié demande le divorce; la femme au juge: « Au cours de notre lune de miel, Johann avait décidé ceci: pendant le weekend, on ne s'embrassera pas, je veux me reposer... » — Mais le mari: « Et le lendemain, je trouvais dans la cuisine une affiche ainsi conçue: pendant le weekend, pas de cuisine... Et le juge s'est bien gardé de les séparer... »

• Expert pour les autres, peu expert pour lui...: Beryl Wingate, 35 ans, qui abandonna une belle carrière théâtrale en 1948 pour épouser May Cingate, psychothérapeute et directeur d'une grande agence matrimoniale de Londres, la Marriage Society... L'ancienne actrice a obtenu le divorce pour « cruauté mentale »...

• Les autobus partant de Londres dans toutes les directions de la province seront équipés d'un salon de coiffure pour dames, — les hommes n'y seront servis qu'après que toutes les voyageuses auront été servies... Mais le service n'est pas gratuit...!

• Mario Mascardi, mari de 42 ans, était jaloux de son frère de 26 ans parce que sa femme lui témoignait plus d'attention qu'à lui-même, a sectionné le nez de son épouse d'un magistral coup de dents... A l'audience, l'avocat du coupable a obtenu une condamnation de principe avec sursis, affirmant que « tout les trois étaient à nouveau unis comme avant »...

• Une préparatrice en pharmacie d'une petite ville du Lancashire a été renvoyée pour avoir répondu à un client très distingué, aux cheveux grisonnants qui lui avait demandé: « Qu'avez-vous pour les cheveux gris, ma belle? » — « Rien que du respect, Monsieur. » Mais la jeune pharmacienne a aussitôt reçu 28 offres de places bien meilleures...

• Dans plusieurs grandes maternités britanniques, les futures mamans arrivées pour l'heureux événement entendent désormais, sans discontinuer, de la musique très douce. Les accoucheurs déclarent qu'elle les relâche et les prépare très bien...

• Un célèbre chroniqueur féminin de Londres, dont le journal tire chaque jour 4,500,000 numéros, a questionné 6 directeurs et chefs de services de la capitale, leur posant cette question: « Comment s'habillent vos secrétaires? » Tous ont répondu la même chose: « Pas la moindre idée. » Pauvres Anglaises...!

• La Reine d'Angleterre envoie des cartes de Noël avec ses vœux au personnel du Palais, — mais pas par

la poste, — elle les remet personnellement à tous ses serviteurs avec... son cadeau de fin d'année...

• Une école où les parents viennent apprendre de nombreux jeux d'enfants vient d'être ouverte à Wanne — Eickel, en Allemagne occidentale, — ces jeux comprennent, notamment, la prestidigitation et la... bataille dans la boue et dans l'eau...

• A Mulheim, importante ville de Rhénanie, un maroquinier a exposé dans une de ses 4 vitrines un gros pavé, avec l'écriteau: « Avec ce pavé, des cambrioleurs ont brisé notre vitre il y a 3 jours, — ils savaient quels beaux cadeaux il y avait à l'intérieur. Faites donc comme eux et rendez-nous visite... mais de jour s.-v.-p. »

• En France, à Melun, chef-lieu du département de Seine-et-Marne, M. Roger Quil a été condamné à 6 semaines de prison avec sursis pour avoir enchaîné sa femme à un fauteuil, pieds et mains solidement noués... Ce n'est qu'ainsi que je peux empêcher ma femme de courir bals et locaux mal fréquentés pour s'amuser et compromettre notre honneur! Mais le juge a rappelé à cet époux sévère que nous ne vivons plus au moyen âge...

• Au Nouveau-Mexique, (Etats-Unis), les juges peuvent, en vertu d'une loi ancienne, condamner les parents pour les délits commis par leurs enfants mineurs et c'est ainsi que le père et la mère d'un jeune vaurien de 16 ans viennent d'aller 10 jours en prison pour un vol commis par lui... à Albuquerque...



• A Dusseldorf, un arbre de Noël inédit, dont les branches étaient constituées par des... jambes de femmes recouvertes de bas nylon, de petites ampoules multicolores piquées à la pointe de chaque doigt, a soulevé des protestations et a dû être enlevé d'une vitrine du centre de la ville.

• Un « Festival féminin », exposition organisée exclusivement par les femmes britanniques et réservée aux femmes de tous les pays, se tiendra au cours de l'été à Wembley, près de Londres; il n'est pas dit que l'entrée en sera interdite ou permise aux hommes...

• L'un des plus célèbres citoyens du Royaume-Uni, Frank Smith, qui, sans en être l'inventeur, réussit à inonder son pays et l'empire britannique, et plusieurs continents, de cette curieuse spécialité alimentaire, les pommes-chips salées, vient de mourir à 81. Ses usines en fabriquent 11,000,000 de paquets par semaine, — son premier patron, un important épicière, le mit à la porte parce qu'il insistait trop auprès de lui pour qu'il vende des « chips »...

• L'explorateur sous-marin français, le Commandant Jacques-Yves Cousteau, a une confiance aveugle dans sa jolie femme, Simone, qui doit l'accompagner dans toutes ses expéditions lointaines (mais pas dans ses plongées...) Interviewée récemment à Londres, elle répondit à la question: « Etes-vous inquiète au cours de ses plongées sur le fond de la mer? » — « Je ne cesse de consulter ma montre et... je m'en fais jusqu'à ce qu'il remonte »... et « Je l'accompagne à tous ses voyages, je suis le commissaire de bord du bateau, l'infirmière, la femme de ménage de ces messieurs et même surveillante des appareils de plongée... Mais je suis aussi la... sommelière, — sur notre bateau nous emportons toujours deux énormes réservoirs remplis de bon... vin rouge ordinaire ».

• La célèbre Parfumerie Houbigant, de Paris, vient de financer la création d'un ballet intitulé: « Quelques Fleurs » consacré à la publicité pour les parfums créés par la société; Ruthanna Bersi, des Ballets de Monte-Carlo, est la vedette de ce ballet publicitaire, le premier du genre...

• A l'occasion du récent « Salon technique de l'équipement hôtelier » tenu à Paris, a été fêté le deuxième centenaire de la création de la « sauce mayonnaise » par le chef-cuisinier du Maréchal de Richelieu; un concours de confection de « mayonnaise » a eu lieu et le produit du vainqueur a été consommé au cours d'un dîner de haute gastronomie... catalane...

• Au cours d'un déjeuner de gastronomie « inconnue » qui a eu lieu récemment à Paris sous la présidence de l'écrivain Louise de Vilmorin, les invités purent déguster — et apprécier — des... choux de palmiers, — du filet d'antilope, — du pâté de foie de morue... et de la glace à la noix de coco...

• Une paroi insonore qui s'élève, tel un ascenseur, au milieu du lit conjugal, a été présentée à New-York par un inventeur... Dès que l'un des époux ronfle, l'autre n'aura qu'à presser un bouton pour retrouver le sommeil... Voire...?

• Quelle précision...! Les enfants des Etats-Unis auront, au cours de cet hiver, 250 millions de refroidissements... si nous pouvons en croire les prévisions... annuelles d'une très importante société de produits pharmaceutiques... Plus il y aura de rhumes et de bronchites, meilleures seront ses affaires...

• La plage de luxe de la Floride, Miami, est pleine de sollicitude pour des visiteuses; les trous des plaques couvrant les bouches d'égouts, de canalisations et des grilles autour des arbres auront des trous si fins qu'il ne pourront plus... retenir les hauts talons des promeneuses...

• Un peu fort, tout de même... ce commentaire du quotidien de New-York, le « Daily News », sur l'intention du Président Eisenhower d'inviter prochainement le maréchal Tito: « Si le dictateur vient séjourner à la ferme présidentielle de Gettysburg, ne le laissons pas repartir avant que Marie Eisenhower (l'épouse du Président) n'ait eu le temps de compter ses couverts... »

• Jeanne Crain, l'étoile de cinéma rousse, est à nouveau courtisée... par son mari, dont elle avait divorcé il y a 3 mois... Elle vient de déclarer au sujet de son mari (dont elle a 4 enfants): « J'ai reçu de lui plus de roses ce mois-ci qu'au cours de nos 5 ans de mariage, — et s'il veut continuer à me faire la cour, je n'y vois aucun inconvénient... »

• A Chicago, la police vient de surveiller une friture roulante dont le principal article était les saucissons chauds... Chaque client qui demandait à recevoir « le truc » recevait un sandwich spécial contenant une forte dose de stupéfiant... Les agents purent ainsi arrêter 40 clients, dont 15 femmes et 16 adolescents, — parmi ces derniers 7 filles...

• La toute jeune et jolie Mrs. Thérèse W. Gregg, de Détroit, capitale de l'automobile, sollicite le divorce: après 4 jours de mariage, son jeune époux lui a avoué ne l'avoir épousée que pour avoir... son argent, pas celui de la jeune femme, mais... le sien... « Papa m'a dit plusieurs fois que je recevrais 3,000 dollars d'acompte et une nouvelle voiture dans le mois qui suivra mon mariage...! Les aura-t-il...? Ou Thérèse aura-t-elle le divorce avant...? »



Mauvais souvenirs

■ Deux anciens champions du monde, Jack Dempsey à la boxe, « Strangler » Lewis à la lutte libre, n'ont pas encore oublié que la bonne ville de Boston ne leur fut pas favorable.

Il y a 20 ans, Lewis reçut une correction d'une manière inattendue. Le gros lutteur irlandais Dan O'Mahoney venait de river au matelas les deux larges épaules de l'Etrangleur. O'Mahoney s'apprêtait à descendre de l'arène, quand Lewis, pris d'une rage subite, s'élança sur lui. Une bagarre s'ensuivit au cours de laquelle, on ne sait trop comment, Mahoney, partant d'un direct de droite à la mâchoire, atteignit Lewis de telle façon que celui-ci, n'ayant qu'un oeil, fut proprement mis hors de combat.

Il y eut un moment de stupeur, quand on le vit étendu au carreau. Certains croyaient à une mise en scène. Mais il fallut se rendre à l'évidence, lorsque, ne pouvant le ramener à lui, les agents de police l'emmenèrent au vestiaire.

On connaît, sans doute, l'histoire quelque peu semblable survenue à Jack Dempsey dans la même ville. Diverses versions furent données, en 1935. Aussi, est-il intéressant de revenir sur l'affaire, pour préciser ce qui s'est exactement passé. Nous sommes particulièrement bien placé pour le faire, ayant assisté à l'événement, qui a suscité, aux États-Unis, plus de bruit que l'on ne se l'imagine.

On avait déjà vu Jack Dempsey expédié à travers les câbles et hors de l'arène. C'était en 1923, Luis Firpo étant l'auteur de l'exploit. Douze ans plus tard, la même mésaventure arriva à Jack, mais dans d'autres circonstances. Ce n'était pas en tant que boxeur qu'il joua à l'homme disparu, mais

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

dans ses fonctions d'arbitre de lutte, fonctions qui lui rapportèrent, ainsi qu'à son gérant Max Waxman, des milliers de dollars.

Il venait de disqualifier un lutteur de seconde zone Ted Germaine, comme ses pouvoirs le lui permettaient, quand le perdant l'interrogea : « Que dites-vous ? »

— « Je dis que tu es disqualifié pour coups de pied », répondit Dempsey.

— « Espèce de gros ci et ça... »

Le dialogue ne fut pas poussé plus avant. Germaine s'élança sur l'ex-champion du monde. Jack le gifla. Mais Germaine ne se laissa pas intimider. Il ceintura Dempsey, le projeta en l'air puis à terre et, du pied, le poussa hors de l'arène. Dempsey tomba sur la table des journalistes. Ted sauta sur lui et les deux hommes roulèrent, renversant chaises et occupants. Tirés, poussés, heurtés, ils se retrouvèrent dans l'arène, où Germaine terrassa de nouveau l'ex-champion mondial, avant que les gendarmes puissent mettre de l'ordre. Fou de rage, sans même retirer son complet d'arbitre, Jack Dempsey sortit de la salle, déclarant qu'il n'arbitrerait plus à Boston.

Cette empoignade a prouvé une chose : c'est que, malgré les conditions déloyales de la rencontre, il apparut qu'un bon lutteur rapide battra en principe un boxeur, si celui-ci ne descend pas son homme d'un premier coup de poing. Certes, Jack Dempsey n'attendait pas l'attaque, mais une fois embarqué dans cette galère, il ne put rien contre l'athlète de la lutte libre.

Certains pronostiqueurs méritent que l'on tire, parfois, sur eux

■ Une chose nous réjouit, en outre, c'est la faillite bigrement comique d'un certain nombre de pronostiqueurs, attardés à célébrer l'invincibilité de tel ou tel athlète, de tel ou tel club.

Nous nous demandons comment lesdits prophètes peuvent encore croire

à leur compétence et persister dans un exercice dont ils ont si souvent éprouvé le péril ! De jeunes pronostiqueurs nous ont toujours fait doucement rigoler. Chaque fois, nous nous marrons comme une baleine que son chevalot — le mâle se fait vivre par la femelle — chatouille sous les fanons. Ils passent toutes les bornes en discernant le championnat de la Ligue Internationale aux Royaumes de Montréal, six mois à l'avance, après avoir vu nos joueurs disputer quelques parties à leurs ennemis. Quelle précocité ! A ce qu'ils pensent. S'ils ne se présentent pas à leurs chefs respectifs avec leur chapeau, couvert de cendres, c'est que les meilleures traditions fument le camp, à l'instar du jeu scientifique au hockey professionnel majeur.

Nous voulons bien encore nous contenter d'un sourire discret, un tantinet moqueur à l'endroit des chroniqueurs soudoyés, qui ont supputé les chances des adversaires et subodoré le résultat entre deux pipes dans une salle de rédaction ou entre un jus d'ananas (avec une pointe de gin) et un citron pressé (avec un soupçon de Pernod) au bar d'un club de nuit, de plus ou moins bonne réputation.

Pour les envoyés spéciaux, qui nous ont câblé leurs certitudes avec un tas de considérations époustouflantes, alors, pour ceux-là, si vous le voulez bien, chers amis, nous nous taperons franchement sur les cuisses, en nous tire-bouchonnant, avec allégresse. La prochaine fois, leurs pontifes enverront des pythonisses assermentées ou des sourciers jurés ! Ils bourrent le crâne de leurs victimes, en moins !

Nous voulons, cependant, rendre hommage à René Lemyre, à Emile « Butch » Bouchard, voulant faire un succès de l'entreprise, en dépit de la forte opposition des courses de chevaux sous harnais ; ils espèrent que tout s'arrangera, comme tout s'est arrangé, il y a exactement 50 ans, au sujet de l'incomparable Ty Cobb, qui a conservé une moyenne au bâton de

.367, pendant 24 ans, sous la grande tente. Incroyable, mais vrai !

Un ancien receveur du Red Sox de Boston, Lou Criger, très habile, avait vu Ty Cobb deux ou trois fois, en 1907. Il déclara que le jeune Cobb n'était pas assez habile pour se gagner une place régulière dans un club des grandes ligues. Il ajouta : « Oui, il fait sensation depuis les débuts de la saison. Mais il ne durera pas longtemps. Je suis assuré qu'il ne réussira pas à voler un seul but contre moi, dans une joute régulière. »

Ty Cobb eut vent de cette déclaration. Il releva le défi. A la première du Boston, à Détroit, le jeune Cobb, 20 ans seulement, n'ayant pas encore droit de voter, s'approcha du vétéran receveur Criger, lui tint ce propos : « J'ai entendu dire que je ne valais pas grand-chose à vos yeux. Je vous avertis que je volerai le second but chaque fois que je pourrai me nichier au sac initial. De plus, je volerai le troisième but, que cela vous plaise ou non. »

Lou Criger pouffa de rire devant l'audace du rapide jeune joueur, cette pêche de Georgie. A sa première apparition au bâton, Cobb obtint un but sur balles. Il cria à Criger qu'il volerait le second but. Le receveur, portant une attention spéciale, s'aperçut que Cobb s'éloignait un peu trop du premier but. Il lança la balle rapidement à son co-équipier. Je t'en prie, l'oiseau s'était envolé dans la direction du deuxième but, où il glissa sain et sauf.

Quelques secondes plus tard, d'un ton sarcastique, Cobb cria à Criger : « Essaie de me mettre hors jeu, au troisième but. » Le receveur du Boston vit partir Cobb. Il fronda la balle au troisième but. Cobb s'y était placé avant l'arrivée de la balle. Alors, il décida de mettre le receveur en colère, en l'apostrophant ainsi : « Je vais voler ton gros gant ! » Aussitôt dit, aussitôt fait. Dès que le lanceur ne put maîtriser la balle, il partit en vi-



Les anciens boxeurs millionnaires sont aussi rares que les billets de banque de mille dollars dans les goussets de Pit et Pat. Pourtant, outre Gene Tunney, vous avez trois de ces Crésus sous les yeux : LUIS ANGEL FIRPO, à gauche, GEORGES CARPENTIER, au centre, et le toujours populaire JACK DEMPSEY, qui envoya au pays des songes Carpentier en 1921, Firpo en 1923. Lisez dans une autre colonne la raison pour laquelle Jack Dempsey ne prise pas d'un bon oeil la bonne ville de Boston.

Avec le rusé promoteur Eddie Quinn, on peut s'attendre à tout. Comme les Américains ne pressent plus les combats entre boxeurs poids-coqs, il se pourrait fort bien que, dans le courant de l'été prochain, les amateurs du noble art de Montréal aient la chance d'assister à un match de championnat du monde, au Stadium. Alors, le champion du monde des 118 livres, ALPHONSE HALIMI (à droite), de France, qui détrôna le boxeur italien sourd et muet MARIO D'AGATA, à gauche, dans un combat de 15 rondes, défendrait son titre contre notre vaillant coq Pat Supple. La chance poursuivant le pince-sans-rire Eddie Quinn, près de 20,000 personnes passeraient aux tourniquets du Stadium, à cette occasion.



tesse vers le marbre, qu'il atteignit sain et sauf en glissant, le bout du pied gauche sur un coin du plateau, la jambe droite dans une autre direction, une glissade en forme de crochet.

Voyez-vous d'ici la mine du vétéran Criger, un excellent receveur de l'époque!

Ty Cobb avait réussi trois larcins, après avoir averti le receveur Criger, qui fut quitte à admirer les prouesses du meilleur joueur de tout temps.

Il serait peut-être intéressant d'ajouter que ce Ty Cobb n'était pas un agneau sur le losange. En plus de courir les buts comme un lévrier de race, coupant les adversaires de ses crampons toujours très aiguisés, il aimait inviter ses rivaux à livrer des combats de peu de durée, sous les estrades. Têtu comme deux, Cobb se faisait rosser la plupart du temps. Ça ne lui faisait pas perdre le goût de ces duels pugilistiques.

Ah! n'allez pas dire que vous n'en aurez jamais le temps!

■ A 45 ans, pour qui veut dans la vie moderne tenir le coup, c'est aussi une loi de ne pas se laisser envahir par la graisse. C'est elle qui étouffe les éléments nobles de nos organes, altère les reins, le foie et le cœur. Qui souvent se pèse bien se porte. Cette formule est juste.

Le moyen? Renoncer au pain frais, à la mie surtout, aux potages, aux sauces, aux graisses, aux farineux, au beurre et aux fromages, aux pâtes alimentaires, aux sucreries et aux pâtisseries. Boire très peu et, après avoir restreint la ration alimentaire, augmenter les dépenses par l'exercice physique.

Voici une consultation qu'un docteur donnait à un homme de 45 ans surmené par ses affaires:

Chose. — Docteur, il faut me donner quelque drogue pour me remonter. Je me sens très fatigué. Il faut absolument que je retrouve la force de continuer mon travail. Je compte sur vous et les médicaments que vous allez me prescrire.

Doc. — Merci de votre confiance, mais vous me prenez pour un magicien qui sort à volonté de son chapeau, des lapins et des pigeons. Quoi! vos affaires vous retiennent toute la journée dans votre bureau à lire, dicter, compter, donner des ordres. Votre esprit est sans cesse occupé. Votre corps ne l'est jamais. Vous ne circulez qu'en auto. Si vous prenez quelques distractions, ce n'est qu'au cinéma, au théâtre, devant l'appareil de télévision, assis, immobile dans une boîte de nuit encombrée et rigoureusement close. Toutefois, vous mangez copieusement, vous buvez bien et vous fumez sans compter vos cigarettes. Ce n'est certes pas un médicament qui vous permettra de continuer cette vie-là!

Chose. — Comment, mais je suis solide et encore jeune, 45 ans tout juste. Seulement, l'excès de travail et de soucis me fatigue. Je n'ai besoin que d'un fortifiant, d'un tonique. Vous devez bien connaître une spécialité de cette sorte.

Doc. — Vous n'avez aucun besoin de vous fortifier. Vous n'êtes pas surmené, mais engourdi et intoxiqué. Il faut décrocher votre organisme de tous les poisons qui l'encombrent, puis entraîner tous vos muscles à l'exercice quotidien. Vous ne pouvez vous bien porter, avoir de la vigueur que si vous imposez à votre corps une activité suffisante.

Chose. — Oui, je connais toutes ces histoires-là, culture physique, végétarisme. J'ai autre chose à faire que de cabrioler sur un terrain de golf, en plein soleil.

Doc. — Je ne vous demande pas de le faire. Il s'agit seulement de ne manger qu'en proportion de ce que vous dépensez par l'exercice physique, et de faire assez d'exercices pour récupérer et entretenir la puissance fonctionnelle de tous vos organes.

Chose. — Je vois, docteur, la séance de culture physique, tous les matins. J'ai essayé et ça ne m'a valu qu'une courbature et une augmentation de ma fatigue.

Doc. — Vous avez fort mal essayé. D'ailleurs, si une pauvre petite séance d'exercice vous a claqué à ce point, il ne faut voir là qu'une preuve de l'engourdissement corporel dans lequel vous êtes tombé. Vous devez vous persuader qu'à 45 ans, il ne faut pas rester dans cet état qui vous mène tout droit, et rapidement, à la vieillesse prématurée et à toutes ses infirmités. Il est temps encore d'en sortir. Mais, sous prétexte de culture physique, il ne faut pas faire n'importe comment n'importe quels mouvements. Une réadaptation progressive à l'exercice est nécessaire, puisque vous l'avez abandonné si longtemps. Si vous vous entraînez avec bon sens, prudence et régularité, vous deviendrez bientôt capable d'exécuter dix fois plus de mouvements que vous n'avez pu en faire lors de cette première tentative qui vous a tellement courbaturé. Vous n'êtes pas sans savoir que les joueurs des Dodgers de Brooklyn, les trois premiers jours de l'entraînement, débutent par des exercices de culture physique. Ils ne commencent pas par sauter des clôtures, hautes comme ça!...

Chose. — Il faudra donc que je m'embête tous les matins et tous les soirs à compter une, deux, trois, quatre...

Doc. — Vous étiez décidé tout à l'heure à avaler n'importe quelle drogue. Est-ce plus réjouissant que de faire manœuvrer votre corps, pendant un quart d'heure, tous les jours? Au reste, ce n'est pas si ennuyeux que vous le croyez. Reprenez goût à l'exercice en en faisant. Vous verrez alors qu'on enlève avec entrain une bonne séance de culture physique, et qu'elle se termine toujours dans un sentiment d'allégresse. Faites-en l'essai pendant deux ou trois mois à la Palestre Nationale ou ailleurs, sous l'oeil de professeurs compétents. J'appuie des deux épaules sur le qualificatif *compétent*.

Chose. — Combien vous dois-je docteur?

Doc. — Cinq dollars seulement. J'aurais pu vous exploiter, vous soutirer une centaine de dollars, après vous avoir passé des médicaments qui ne valent pas le prix d'une fiote...

Notes encyclopédiques se rapportant au sport

■ Quel est le record du monde de lenteur? Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, le record de vitesse d'une tortue, d'un escargot ou d'un unau. Un escargot parcourt environ 95 pieds à l'heure. Il lui faudrait donc un peu plus de 9,973 jours pour aller de Montréal à Québec.

Comme record, ce n'est pas mal, mais il y a mieux. Un physicien s'est posé le problème suivant: on place une bougie allumée dans un endroit bien en vue. Et à 12½ milles de là, on dépose un dé rempli d'eau. Au bout de combien de temps la chaleur dégagée par la flamme de la bougie aura-t-elle fait monter d'un degré la température de l'eau?

Notre physicien, patient comme une phalange d'anges, l'a calculé. Il a trouvé qu'il faudrait attendre environ dix millions d'années. Il est, d'ailleurs, probable que la bougie perdrait patience avant...

[Lire la suite page 34]

CONNAIS-TOI TOI-MÊME

par RANY

— Le Caractère par l'Écriture —

réponse à A.A. (St-Lambert)

A ce que je constate, vous avez fait le tour de notre planète bientôt. Vous aurez goûté à tous les plats arrosés de toutes les sauces. Que ne devez-vous être bon causeur. C'est votre plus grand charme, mais il ne dissimule pas moins une nostalgie incurable. Les grands espaces, les vastes horizons aussi bien que les brumes épaisses constituent votre paysage préféré. Votre oeil de fin observateur a été servi à souhait dans vos longues pérégrinations. Votre connaissance de l'âme humaine dépasse vraiment la moyenne.

Je vous dirais même prêt à fixer sur le papier toutes vos théories sociales que vous n'oubliez jamais d'ébaucher de vive voix devant vos intimes. Je dis bien intimes, car malgré votre parole facile, il vous arrive rarement d'exprimer très ouvertement le fond de votre pensée. Vous multipliez presque à souhait les conjectures à votre sujet. La solitude est certainement votre grande amie. Êtes-vous heureux?

réponse à DOMINO

Domino est le type parfait du «business man». Dès son enfance, il a appris à spéculer. Il a le goût du risque, il ne se contentera jamais d'un petit commerce. Depuis qu'il est dans le monde, il a profité du contact d'autrui qu'il n'a cessé de rechercher pour mieux connaître ses clients de demain. Il a dû mentir bien souvent à ses parents pour essayer ses forces. Domino aujourd'hui est grand et fort, il jouit d'une santé exceptionnelle. Aussi ses qualités de vrai sportif lui vaudront une popularité enviable et le serviront royalement dans toutes ses entreprises. Pourvu qu'il ne devienne trop dur capitaliste, le succès très honnête l'attend dans la finance.

réponse à FLEURETTE

Vous aimez à vous faire conter fleurette, et à chaque fois, vous vous y laissez prendre. L'expérience ne vous guérira jamais, vous ne connaissez pas les mauvais loupes, vous risquez votre peau sans trop le savoir. Vraiment vous êtes d'une inconscience apparemment incorrigible. Aussi, certaines de vos belles qualités, à savoir votre bonté et votre amabilité se tournent contre vous. Il est cer-

vivent avec vous. Résultat: incompréhension et indécatesse de part et d'autre.

Vous devriez, la première, remédier à cet état de chose, le reste viendra par surcroît. Vous avez assez de cran pour surmonter l'affaire, mais il ne s'est pas trouvé personne sur votre chemin pour vous mettre en face de la situation et pour provoquer une réaction très vive mais salutaire. Si jamais je me trouvais sur votre route, je vous ferais la guerre. At-ten-tion!

réponse à THERESE (Huntingdon)

Vous aussi vous jouez au double personnage: ou bien vous faites le gamin malsade ou bien vous jouez à la poupée bien câline; ou bien vous manifestez une énergie sans égale à une tâche recherchée ou bien vous vous raidissez devant un geste d'obésité à poser; ou bien vous devenez loquace pour raconter toutes sortes d'histoires exceptionnelles, ou bien vous fondez en larmes pour raconter toute la vérité même exagérée. Le ciel de vos humeurs est plus varié que l'arc-en-ciel lui-même.

Vous savez, tout n'est pas aussi extérieur que mon analyse pourrait le laisser croire, bien souvent le changement de vos états d'âme sont plus rapides que votre capacité de les enregistrer. Inutile de vous dire que le public de vos observateurs est vaste et varié. Avez-vous toujours le premier rôle?

réponse à RICORE AIMANTE (Québec)

Le mouvement de votre écriture n'indique pas l'enthousiasme de jeunes amoureux, vous montrez au contraire une langueur surprenante à votre âge, et c'est probablement cette langueur que reflètent vos yeux et que l'on qualifierait de tristesse. Vous créez vite l'impression d'une personne qui commencerait à peine à s'éveiller d'un long sommeil rempli de cauchemars et qui en serait encore un peu étourdie. Alors, elle craindrait de parler, d'exprimer son désarroi de peur d'être mal reçue ou mal comprise. Pourtant vous êtes pleine de courage et vous n'êtes pas sans ressources.

Quel événement pourrait vous servir de douche froide pour activer la circulation de votre sang? Malheureusement, votre lettre n'est pas assez longue pour me permettre plus de détails, votre cas m'intéresse, pourtant...

Ecrivez à Rany, à l'encre, sur papier non ligné, format 8½" x 11", un texte de votre composition, en signant de votre nom réel ou fictif. Rany analysera gratuitement votre écriture et en fera paraître les résultats dans cette chronique. Les personnes qui désireraient recevoir une réponse personnelle plus complète n'ont qu'à le mentionner en ajoutant une enveloppe affranchie et Rany leur fera connaître ses conditions. On écrit à RANY, Magazine "LE SAMEDI", 975, rue De Bullion, Montréal 18, Qué.

tain que votre jeune âge entre en ligne de compte, mais il ne faudrait pas vous faire écorcher trop durement avant que vous ne commenciez à penser. Je ne vous préche pas la réticence, mais soyez aux aguets!

réponse à FROU FROU

Que votre pseudonyme vous convient, vous aimez faire de l'étalage, non par snobisme, mais tout simplement pour provoquer de l'intérêt autour de vous. Vous êtes tellement habituée à être considérée comme le centre de votre univers qu'une fois sortie de ce milieu, vous multipliez les stratagèmes pour jouir de la même popularité. Pourtant cette popularité n'est que superficielle et vous êtes la première à souffrir du vide que cela produit après coup. Vous savez fort bien que vous n'avez pas l'amitié sincère qu'il vous faudrait pour vous aider à vous réaliser. Je ne puis causer plus longtemps, vous ne me le permettez pas.

réponse à GITANE

Vous êtes si enjouée que ceux qui vous entourent ne soupçonnent pas votre vie sentimentale bien torturante. Vous êtes une grande amoureuse dont le cœur saigne depuis bien longtemps. Vous en êtes rendue au fatalisme, vous ne voulez plus voir venir les événements et vous vous contentez de camoufler votre peine par une activité débordante. Vous avez compris que l'oisiveté est mauvaise conseillère. Cependant, vous devriez apprendre ce que c'est que le loisir. Vous travaillez toujours plus que la tâche imposée. Et souvent aussi au-delà de vos forces. Ne soyez pas imprudente. N'abrégez pas vos jours sans vous accorder quelques petites douceurs.

réponse à RYSBO MEKAY

C'est curieux de vous voir agir: tantôt vous êtes d'une insistance intolérable à propos de tout, tantôt vous ne vous souciez même CONNAIS-TOI TOI-MÊME — L. S. 25 MAI pas de répondre avec intelligence à vos interlocuteurs; tantôt vous êtes bavarde pour dix, tantôt vous ne voulez même pas dire oui ou non. Pourquoi cette course aux extrêmes? C'est épuisant pour vous et pour ceux qui

réponse à "MAMAN DE JEANNOT" (Montréal)

Il se pourrait fort bien que vous soyez moins sévère pour votre fils, il vous rappelle un peu votre mari que vous avez perdu si jeune, vous déversez sur lui le trop-plein de votre tendresse. L'on se rend vite compte que vous êtes bien ébranlée, mais rien ne verse du côté du pessimisme, il y a encore une grande réserve d'énergie. Un danger vous guette cependant, vous devenez casanière, vous trouvez que tout est toujours trop pour vous-même, et que rien n'est jamais assez complet pour vos enfants. Le dévouement maternel est bien présent, mais il faut comprendre le besoin de refaire vos forces pour les aider plus longtemps. Parfois une peine trop vive déplace le sens des valeurs. Je ne sais trop si vos yeux faiblissent, mais je m'explique mal cette écriture toujours rapetissante. Une autre caractéristique, vous êtes d'une grande fierté, aussi vous refusez-vous à solliciter de l'aide, vous attendez toujours à la limite, vous voulez vous débrouiller toute seule. Vous avez été servie à souhait depuis quelque temps. Mais tâchez d'être raisonnable. Il y a encore de beaux jours pour vous. Bon courage.

réponse à LISON T. (Québec)

Vous êtes très habile à communiquer vos émotions, Lison. Votre lettre, en effet, en est un bel exemple. Puis je m'empresse de vous signaler que là n'est l'unique objet de votre amour, votre cœur est aussi brûlant, aussi embrasé que celui de Marie-Madeleine, sans connaître toutefois les mêmes sentiers épineux. Vous vibrez tellement à tout que vous me paraissez quelque peu fatiguée. Pourtant l'espoir est plus vivant que jamais. Vous n'avez de secret pour personne, vous évitez les complications, les conflits, mais vous pensez constamment, et vous travaillez sans cesse. Vous aimez la fantaisie, mais vous avez horreur des excentricités. Vous paraissez ne jamais pécher par excès. Seriez-vous donc si près de la vertu? Je crois que oui, même si l'on vous reproche quelques négligences d'ordre matériel et aussi des voyages dans la lune. C'est agréable là-haut, dites?

[Lire la suite page 34]

Notre roman d'aventures complet:

LA VILLA DE LA MORT

par LEO GESTELYS



JAMAIS homme ne s'était senti le cœur aussi léger que Claude Sainville lorsqu'il prit contact, dès la sortie de la gare, avec le premier aspect de la ville des doges.

Son rêve! Visiter Venise! Il n'espérait guère le réaliser quand l'obtention d'un prix littéraire lui en avait donné la possibilité.

Ce prix, qui consistait en une somme d'argent assez rondelette, était tombé bien à propos. Faisant fi des placements de père de famille — père, il ne l'était pas et sa famille était encore à fonder —, il résolut de transformer en réalité son désir de toujours.

Sans s'arrêter dans les autres cités, pourtant bien séduisantes, Claude, à Milan, avait sauté dans le train qui allait le conduire directement dans le pays de ses rêves. Il est vrai qu'il ne faisait pas seul ce voyage. Dans une serviette de cuir dont il n'avait pas voulu se séparer, était le manuscrit d'un livre écrit à moitié, mais pour lequel la documentation vivante, celle qu'on ne peut trouver dans les plus riches bibliothèques du monde, lui faisait encore défaut.

Que d'heures de découragement avait-il connues quand son impétuosité de romancier au début de sa carrière lui faisait augurer que jamais, du moins avant de nombreuses années, il ne pourrait venir prendre sur le vif les notations qui lui étaient indispensables pour terminer son roman dont l'action mettait en scène une dame galante du temps de Casanova.

Et, maintenant, les eaux vertes de la lagune fuyaient sous l'étrave de la gondole qu'il avait louée au bout du môle et qui filait, nonchalamment, dans un petit canal enfoncé entre deux berges herbeuses.

Le matin même, le second de ses rêves avait été réalisé. Le romancier avait quitté le palace dans lequel il s'était provisoirement installé pour

louer, non loin du Canal Grande, près de San-Giovanni-Decollato, un appartement meublé composé de deux pièces assez confortables. Elles étaient situées dans une ancienne demeure noble dont les armoiries surmontaient encore le porche. Là, songeait-il, il jouirait d'une parfaite tranquillité et d'une absolue liberté.

Avant de se mettre à l'ouvrage — il fallait obtenir l'accès des bibliothèques où il comptait trouver sa documentation —, Claude résolut de s'offrir quelques jours de vacances, consacrées à visiter les sites les plus exaltants.

Afin de remplir son programme, Claude avait commencé par les îles Murano. Avant de regagner la ville, le gondolier offrit à son passager, en qui il avait reconnu, tout de suite, un étranger, malgré une certaine connaissance de la langue italienne, de l'arrêter devant l'îlot des Moines de Saint-François d'Assise qui vivent sous la règle fondée par leur saint patron.

L'herbe nouvelle était parsemée de fleurs, de ces fleurs sauvages dont on connaît à peine le nom. Des cyprès se dressaient sur le solitaire rivage. A l'odeur des algues, se mêlait celle de la verdure, l'arôme même du précoce printemps. Au loin, les bancs commençaient à se découvrir. Le batelier, d'un geste large, désigna le Lido, les superbes campagnes des vignobles et, tout au fond de l'horizon, enveloppée d'une brume bleuâtre, l'île de Sant' Erasmo. Lentement, le voyageur gravit la montée au bout de laquelle était le porche du monastère. Un porche de petites dimensions autour duquel les hirondelles voletaient, cherchant les nids de l'année précédente.

Venu à la rencontre du promeneur, un capucin qui baragouinait quelques mots de français lui fit l'offre de visiter le monastère. Après une course assez hâtive de salle en salle, le franciscain conduisit son hôte au jardin et lui

conta, tant bien que mal, la légende du pin, vénéré pour avoir été planté, dit-on, par le saint lui-même. Les écaillés en portent bonheur.

C'est du moins ce qu'affirma le moine en en détachant une, et Claude se garda de le contredire. Cependant, le soleil baissait sur l'horizon. Il était temps de regagner la barque.

Ce fut en approchant de la petite digue que l'attention du jeune romancier fut attirée par une silhouette féminine adossée au tronc de l'un des pins centenaires qui poussent près du rivage, battus par le souffle de la lagune et le vent de la mer.

Une femme vêtue de noir, enveloppée de la tête aux pieds dans un immense châle à longues franges comme en portent parfois les Vénitiennes du peuple. Sur sa tête, une mantille de dentelle, noire également.

Claude ne pouvait distinguer les traits de cette femme, dont l'immobilité lui parut étrange. Curieux par métier et par tempérament, il s'arrangea pour passer devant l'inconnue. Ce fut alors qu'il reçut en plein visage un regard d'une telle intensité qu'il dut baisser les paupières.

Ils étaient verts, ces yeux, si grands qu'ils semblaient tenir tout le visage, un visage très pâle dans l'encadrement de la mantille. La femme, brusquement, fit un pas en avant, comme si elle avait voulu barrer la route au promeneur.

— Signor, ascolate mi! (Monsieur, écoutez-moi!)

Son intonation était celle de la prière. Sans réfléchir, Claude répondit en français:

— En quoi puis-je vous être utile, Madame?

— Ah! vous êtes français? fit-elle, avec dans sa voix une nuance d'étonnement. Eh bien! cela m'encourage: les Français sont si galants!

Elle avait eu un réticent sourire et s'exprimait en français, mais avec un indéfinissable accent.

— Parlez, Madame!

— Vous pourriez, Monsieur, me rendre un très grand service en me permettant de prendre place dans votre bateau... Car je suppose qu'une barque vous attend?... — Certainement.

— Des circonstances qu'il serait oiseux de vous relater font que je ne sais comment quitter cet îlot, où j'étais venue afin de visiter le monastère.

L'impression que cette femme ne disait pas la vérité traversa l'esprit du romancier. Pouvait-elle ignorer que ce couvent cloîtré était rigoureusement interdit aux personnes de son sexe? Mais elle souriait avec tant de charme qu'il ne s'arrêta pas à cette idée.

— Venez, Madame. Ce me sera un très grand bonheur que de pouvoir vous rendre ce léger service.

Ensemble ils gagnèrent la rade où le marinier, pour tuer le temps, chantait à gorge déployée une chanson en dialecte vénitien.

Cependant, l'inconnue avait pris place à l'arrière du bateau. Claude l'examinait, charmée par sa beauté, surpris un peu par son étrangeté. A quel rang social cette femme pouvait-elle appartenir? Tout d'abord, sa mise austère, son grand fichu, dans lequel elle se drapait avec tant de grâce, la lui avaient fait prendre pour une fille du peuple. Mais, maintenant, assise à côté d'elle et la détaillant mieux, il remarquait certains signes d'élégance. La robe noire s'ornait, au bas, d'une haute garniture de fleurs imprimées à même l'étoffe, de capricieuses fleurs roses et mauves. Le corsage était largement décolleté, mais un petit boléro permettait de transformer instantanément cette toilette en un costume de ville des plus corrects. Quant à l'écharpe de dentelle, elle était devenue, glissée des épaules, un gracieux ornement.

— Et maintenant, où faut-il vous conduire, « paron »? questionna le patron de la barque.

Claude interrogea du regard sa passagère.

— Vous retournez en ville, n'est-ce pas? Je ne vous détournerai pas de votre route. Je descendrai devant la Piazzetta. Tenez, au Pont de la Paille.

« Vous avez compris? demanda Sainville au nautonier.

— Servo suo, paron! fit l'homme. Et il fit virer de bord le canot.

Le soleil était sur le point de se coucher et, pour le romancier, il offrait un merveilleux spectacle. Les nuages

prenaient des tons de pourpre et d'hyacinthe, durant les murailles qui enfermaient les vieux jardins de Murano. Mais ce n'était ni vers le ciel ni vers la ville, dont on se rapprochait, que l'inconnue fixait un regard mélancolique. Claude l'entendit murmurer, comme si elle se parlait à elle-même :

— Là-bas est le canal des Trois-Ponts, et au-delà la mer libre.

Et elle répéta ce dernier mot deux ou trois fois sur un ton de nostalgie.

En face du radieux coucher de soleil, Murano et Torcello semblaient déjà envahis par le crépuscule. L'astre allait disparaître derrière la barrière dentelée des Dolomites dont les pics abrupts rougeoyaient comme s'ils étaient sortis des fournaises des verriers de Murano.

De Venise, de plus en plus proche, les prestiges éblouissaient le regard. Le Globe de la Fortune, que des Atlantes érigent au-dessus de la triple Loggia, semblait au-dessus de la lune dorée régner sur les toits des palais. Des rayons traînaient encore sur le Quai des Schiavoni, sur la Giudecca, et Saint-Marc s'éclairait de cinq mitres dorées. Et, cependant, les yeux du voyageur se détournèrent de la féerie solaire pour s'attacher au visage de la femme qui ne paraissait pas s'apercevoir de cette admirative attention.

Ce fut elle qui rompit le silence.

— Il y a longtemps que vous demeurez à Venise, Monsieur ?

Il dit la date récente de son arrivée, et une expression de surprise, cette fois encore, se marqua sur le beau visage.

— En vérité ? Quatre jours seulement ? Et vous comptez y rester ?

— Je ne saurais prévoir la date de mon départ. Cela dépendra du travail que j'ai à faire ici.

— Un travail ? Et moi qui vous prenais pour un simple touriste, un « forestiero » !

Elle ne posa aucune autre question. Le bateau, au ronronnement monotone de son moteur, avançait tranquillement parmi la circulation intense du Canal Grande. De grands vapeurs pleins de passagers traçaient leur sillage sur les eaux glauques, distançant barques et gondoles. On rasa le flanc du Palais des Doges. A toutes les églises de la ville, la grosse cloche de San-Marco avait donné le signal, et un concert montait de chaque campanile.

C'était la salutation angélique qui se répandait sur la lagune. Toutes les églises dédiées à saint Georges, San-Giorgio-Maggiore, San-Giorgio dei Sciaconi, San-Giorgio dei Greci, et aussi les cloches de la Salute, du Redantore et, très loin, celles de San-Giobbe, Sant' Andrea, la Madonna del Orto.

La jeune femme les nommait les unes après les autres, reconnaissant le son avec une acuité d'oreille extraordinaire.

Brusquement, le bateau s'immobilisa au pied d'un escalier. La jeune femme se dressa, tendit la main à son compagnon. Il eut un geste pour la retenir ou se précipiter à sa suite.

— Restez, Signor, fit-elle vivement. Vous ne pouvez m'accompagner. Merci pour le grand service que vous m'avez rendu !

— Mais nous nous reverrons ? fit-il avec élan.

L'inconnue fixa sur le jeune homme un regard grave.

— Signor, il ne faut jamais souhaiter me revoir !

— Je le désire pourtant de toutes mes forces !

Elle secoua la tête, parut réfléchir un instant.

— Dites-moi où vous demeurez ; peut-être, un jour, si vous êtes libre, vous aurez la possibilité de me revoir ;

Ils sont vraiment puissants...

ces nouveaux

Johnson Sea-horses

MOTEURS
HORS BORD

de 18 et 35 cv

une puissance inouïe
à la portée de votre main !

Mais cette puissance est douce et silencieuse, vous permettant de goûter vraiment toutes les joies du canotage. Ces nouveaux et robustes propulseurs Sea-horse de 18 et 35 CV répondent à tous les besoins. Ils fournissent une vitesse grisante sur les gros runabouts et ils vous assurent une performance hors de pair sur les grandes embarcations familiales. Ils peuvent transporter de lourdes charges et possèdent une étonnante gamme de vitesses. Ces moteurs offrent en outre les perfectionnements les plus récents, y compris "Safety-Master", le nouvel embrayage. Et leur profil luxueux rehausse l'apparence de tout bateau.

La plupart des dépositaires Johnson offrent des facilités de paiement vous permettant d'acquiescer un Johnson immédiatement. Consultez le vôtre. Vous le trouverez dans l'annuaire sous la rubrique "Moteurs hors bord".

Demandez notre documentation gratuite et un exemplaire du nouvel ouvrage "Handbook for Weekend Skippers".

Toutes puissances au frein SAE certifiées par O.B.C.

JOHNSON MOTORS

PETERBOROUGH

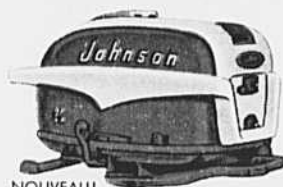
CANADA

Division de Outboard Marine Corporation of Canada Ltd., fabricants des tondeuses à moteur Lawn-Boy et Lawn-Cruiser, des

déneigeuses Snow-Boy et Snow-Cruiser et des moteurs à essence Iron-Horse.

Filiale: Scies à chaînes "I.E.L. Pioneer", Vancouver, C.-B.

Une gamme de puissances pour tous les besoins



NOUVEAU
Golden Javelin 35 cv
Démarreur électrique 35 cv
Standard 35 cv



NOUVEAU
Démarreur électrique 18 cv
Standard 18 cv



10 cv



5 1/2 cv



7 1/2 cv

EMMENEZ
DES MOTEURS



3 cv

FABRIQUÉ AU CANADA

Vente et entretien d'un océan à l'autre depuis plus d'un quart de siècle

mais, croyez-moi, il vaudrait mieux pour vous que ce ne soit jamais !

— Pourquoi ? questionna-t-il, croyant toujours à un badinage.

Sans répondre, elle prit la carte qu'il lui tendait et sauta, légère, sur la première marche.

II

Les jours, monotones passèrent. Le temps, subitement, s'était gâté. Le vent soufflait en tempête, soulevant les eaux de la lagune comme si l'Adriatique avait rompu la barrière de granit que les Murazzi lui opposent. Sur la Piazza, c'était une vé-

ritable inondation. Les Procuraties, désertes, menaçaient d'être envahies.

Aux vagues déchaînées, une pluie abondante s'était ajoutée. Lassé de voir les trombes liquides s'écraser contre les vitres de sa chambre, Claude s'était fait conduire au Musée où il avait à rechercher certains détails de mobilier et d'ornements pour son roman en cours. Bientôt lassé d'aller de salle en salle, il quitta le Palais des Doges. La pluie, d'ailleurs, avait cessé, mais de lourdes nuées rasaient presque le toit de l'édifice, assombrissaient l'or des dômes de San-Marco.

Soudain, une silhouette féminine fit

battre le cœur de l'écrivain. Enveloppée d'un manteau de souple étoffe, une femme était debout près de la margelle d'un des vieux puits qui se trouvent dans la cour même.

Son attitude était celle de l'attente. Claude courut vers elle comme un écolier volant vers son premier rendez-vous d'amour. Quand il parvint auprès d'elle, elle tourna légèrement la tête, mais son visage n'exprimait nulle surprise. On aurait pu croire qu'elle attendait le jeune homme et que cette rencontre avait été organisée par elle.

Elle sourit, cependant, et lui tendit la main.

— N'est-il pas vrai, fit-elle sur un mode un peu ironique, que le hasard fait bien les choses ? Vous souhaitiez me revoir, et me voici devant vous !

— Soyez sûre que je bénis ce hasard, tout en le trouvant un peu miraculeux.

— Et vous avez raison. Le hasard ne fait pas deux fois la même chose. Si je suis venue, malgré cet affreux temps, c'est que je voulais vous revoir et que je savais que vous étiez ici.

— Qui a pu si bien vous renseigner ?

— Mais votre propriétaire en personne, la signora Cantanera, répondit-elle le plus tranquillement du monde.

— Vous êtes venue chez moi ? Et je ne m'y attendais pas, et je n'étais pas là pour vous accueillir. Je ne me consolerais jamais !

— Consolerez-vous tout de suite. Je ne suis pas venue en personne et n'ai nulle velléité de violer la paix de votre domicile. Non, mon gondolier a été chargé de cette mission. Je comptais vous donner rendez-vous dans le hall d'un hôtel. On a répondu que le signor francese était parti pour visiter les oeuvres d'art du Musée. J'avais donc des chances de vous retrouver ici et que vous ne sortiez qu'à la fin de l'orage.

— Et vous m'avez attendu ! Comment vous remercier ?

Malgré son entraînement vers cette énigmatique créature, Claude n'avait pas perdu toute faculté de raisonnement. Bien étrange était cette rencontre si habilement machinée. Manoeuvre de courtisane cherchant à décupler sa valeur en se parant de mystère et d'originalité ? Quoi qu'il en fût, la décision de pousser jusqu'au bout l'aventure s'ancrait dans l'esprit du jeune homme et lui faisait repousser les conseils que pouvait lui dicter la plus élémentaire des prudences.

— Comment vous nommez-vous ?

questionna-t-il brusquement.

Sur les belles lèvres qu'il aspirait à baiser, un sourire glissa.

— Juliette, ô Roméo !

— Ce nom vous sied à merveille, mais je doute qu'il soit le véritable.

— Il ne me va pas ?

— Trop bien, certes ?

— Regardez si je mens !

Elle tira de son sac une pochette de soie blanche sur laquelle était brodé un nom : Giulietta.

— Hélas ! répondit-il assez plateusement. Comme je regrette que mes parents ne m'aient point prénommé Roméo !

— On peut toujours changer de nom !

Un lourd regard avait appuyé cette phrase. L'impression de malaise qu'avait éprouvée le romancier s'accroissait. Il y avait dans l'attitude de cette femme, dans ses paroles, une sorte de double sens qui déconcertait Claude Sainville.

— Savez-vous pourquoi j'ai désiré vous voir ? questionna-t-elle de sa voix harmonieuse mais qui, parfois, devenait rauque comme si une émotion intense lui serrait la gorge. Je m'imaginai tout simplement que vous aviez gardé un souvenir pas trop défavorable de notre première entrevue.

— Il y a de ça, effectivement.

— Que diriez-vous d'une promenade sur les rives de la Brenta ? Il y a des moments où j'ai la nostalgie de la terre ferme, des routes qui ne sont pas liquides. La campagne vénitienne est splendide au printemps. Nous visiterons les anciennes villas princières. On dit que votre Napoléon coucha dans l'une d'elles.

— Certes, cette promenade me tente. Comment avez-vous combiné l'itinéraire ? Par le train ?

— Non, certes ! Nous prendrons le bateau jusqu'à Fusina, et là, nous louerons une voiture. Nous irons jusqu'à

Stra, où se réfugièrent, dans la villa Pisani, une reine d'Espagne, son mari détrôné et son jeune amant, Godoi, prince de la Paix.

— Comme vous êtes calée en histoire, ma belle Juliette ! Quand réalisons-nous ce beau programme ?

— Demain, s'il vous plaît.

— Il me plaît infiniment.

Ce colloque se poursuivait dans la salle du café Florian. Soudain, l'expression de la jeune femme se modifia. Elle s'écarta brusquement de son compagnon, et une sorte d'égarement se peignit sur ses traits harmonieux. Elle fixait un point de la salle, et, suivant la direction de son regard, Claude aperçut, assis à une table assez éloignée de la leur, un couple qu'il n'aurait jamais remarqué sans l'attention que lui portait Juliette.

L'homme avait certainement dépassé la cinquantaine. Il avait des traits assez communs, un teint fortement coloré. Ses cheveux, mêlés de fils blancs, étaient d'un rouge ardent. Il n'avait en rien le type italien et donnait l'impression, vêtu d'un complet à carreaux serré à la taille par une martingale, de ces touristes germaniques que la caricature a si souvent exploités. Par contre, la femme était belle et distinguée. Beauté sur le retour, un peu meurtrie par les années, mais elle avait grande allure, et son regard que le romancier rencontra un instant, brillait encore d'un grand éclat qui soulignait le fard alanguissant les paupières et rosissant ses joues. Subitement, le jeune Français éprouva une sensation de déjà-vu. Cette femme, il en était certain, occupait un compartiment voisin du sien dans le train qui l'avait conduit de Milan à Venise.

Il n'eut pas le temps d'interroger Juliette. D'un mouvement impétueux, elle s'était levée et, lui tendant la main :

— A demain, fit-elle d'une voix brève. Nous nous retrouverons à la quatorzième heure, au bas des marches du Rialto.

Claude la vit s'enfuir, sans se retourner vers les gens dont la présence l'avait visiblement émue. Il rentra chez lui assez déçu car il avait déjà formé le projet d'inviter la jeune femme à dîner. La tempête s'était calmée, et ce

fut sur une eau tranquille que glissa la gondole qui le reconduisait dans sa demeure, proche de San-Giovanni-Decollato.

Sous le porche de l'antique demeure, il se heurta presque à sa propriétaire. La signora Cantarena paraissait affolée.

— Ah ! Signor, s'écria-t-elle en cette langue vénitienne si harmonieuse mais dont il ne comprenait pas grand-chose, quelle affreuse aventure !

Il dut la prier de se servir des quelques mots de français qu'elle connaissait. Alors, ce fut un flux de lamentations.

Des malfaiteurs étaient venus en son absence. Elle avait, au retour, trouvé la chambre du Signor ouverte. Tous les meubles, les bagages avaient été fouillés.

— Santa Virgine, faites qu'ils n'aient pas découvert l'argent et les bijoux du Signor !

Précédé par la femme éplorée, Claude monta jusqu'à son domicile. La porte de son appartement avait été, effectivement, non pas fracturée, mais ouverte à l'aide d'une fausse clé. Tout d'abord, il eut l'impression d'être tombé dans un de ces repaires où, avec l'aide de la logeuse, d'habiles voleurs dépouillent les voyageurs, mais l'affliction de la dame et sa terreur ne paraissaient pas simulées.

Tandis qu'elle répétait, ainsi qu'un leit-motiv : « L'argent, l'argent, ils ont dû emporter l'argent ! », le romancier, lui, se montrait beaucoup plus calme qu'elle. Claude Sainville avait trop de prudence pour laisser dans une chambre de passage une forte somme de billets ou d'argent. Ses fonds de voyage reposaient dans une banque, et il avait sur lui son carnet de chèques. Plus dommageable aurait été la perte de ses papiers, s'il avait plu aux cambrioleurs de s'approprier son état civil et son passeport. Toutes ces pièces traînaient en désordre sur le tapis, en compagnie des feuillets déjà écrits du roman commencé. On aurait dit que les malfaiteurs avaient espéré trouver, parmi les papiers du voyageur, quelque document dont l'absence les avait laissés indécis et furieux. Ils n'avaient même pas tenté de masquer l'acte criminel. Les valises étaient vides, et leur contenu jeté

au hasard. Pas un tiroir qui n'ait été fouillé.

Et, cependant, vérifications faites, rien n'avait été dérobé. Pas une chemise, pas une paire de chaussettes ne manquait au petit trousseau de l'écrivain. Cette constatation ravit la signora, qui retrouva son sourire.

— Ils n'ont pas volé ! Grâce soient rendues à la Madone et au puissant saint Giorgio ! J'irai demain brûler un cierge. Savez-vous, Signor, ces gens — que le Diable les maudisse ! — sont peut-être tout simplement des policiers. Depuis la guerre, la police voit des suspects partout. Surtout parmi les étrangers. Mais vous êtes Français, Signor, et les Français sont nos amis ! Ah ! s'ils m'avaient interrogée au lieu de s'introduire dans ma case comme des ladres (voleurs), j'aurais su quoi leur répondre, mais ils ont attendu que j'aie fait mes provisions. Que le Signor ne me tienne pas rancune et ne quitte pas mon humble toit !

Généreux, Claude rassura la pauvre femme, se ralliant d'ailleurs à sa dernière hypothèse ; puis il lui demanda si quelqu'un n'était pas venu le demander, mais elle ne put répondre, s'étant absentée une grande partie de l'après-midi.

Cette réponse aurait dû mettre le jeune homme en garde, car elle donnait à supposer que son inconnue avait menti et que ce n'était pas de la signora Cantarena qu'elle tenait les renseignements qui lui avaient permis de rejoindre le Français.

III

DANS le petit canot à vapeur que Sainville avait eu le soin de retenir, Juliette s'était installée. Elle restait un peu tassée sur elle-même, muette et comme lassée. Ses grands yeux où se reflétaient les teintes glauques de l'eau dormante ou le scintillement des petites vagues que les bateaux laissaient sur leur passage étaient largement cernés de mauve.

Un ciel intensément bleu formait un dais au-dessus des deux têtes. Le jeune homme regardait défilier les palais, les Eglises, s'amusant un instant au spectacle animé du Canal Grande, puis du Quai des Sciaconi.

Ce fut plus loin que Juliette daigna rompre le silence dont son compagnon ne se plaignait pas car elle lui avait abandonné sa main.

— Nous voici déjà à San-Giorgio-in-Alga, bientôt nous arriverons à Fusina.

Un incompréhensible regret faisait trembler sa voix. Dans un vieux mur que le canot côtoyait, une statue de Madone semblait jeter un regard favorable au couple d'amoureux.

Le premier, Claude sauta sur la berge de Fusina et tendit la main à sa compagne. Comme il voulait garder le bateau pour les ramener le soir, la jeune femme s'interposa.

— Non ! Qu'il regagne Venise. J'ai horreur d'être talonnée par l'heure, et qui peut savoir d'avance quand nous reviendrons ?

Il régla la journée du batelier et le renvoya. Tous deux se mirent alors à la recherche d'un autre moyen de locomotion. Juliette jugeait l'auto trop moderne et trop rapide pour bien savourer la promenade et les aspects du paysage. Une antique calèche attelée de deux petits chevaux et surmontée d'un dais de toile combla ses désirs.

Sur la route plate, l'équipage désuet avançait à petit trot. La jeune femme paraissait connaître admirablement ces rives de la Brenta, jadis un fleuve orgueilleux, maintenant sillonné par de vulgaires péniches et des barques apportant à la ville les légumes et les primeurs qui poussent dans les campagnes avoisinantes.



— J'en parlais l'autre jour à ma petite amie. Elle trouve que tu ne me donnes pas assez d'argent de poche.

Au-delà des berges, les champs ondulaient de la prochaine moisson. A mesure que l'on avançait, il semblait que le visage de Juliette devenait plus soucieux. A peine accordait-elle un regard au ravissant tableau que formaient des vergers en fleurs avec leur parure de bouquets blancs ou roses auxquels l'herbe nouvelle servait de fond.

Parfois, parmi les fermes et les maisons de cultivateurs, une ancienne résidence se dressait, et, au milieu d'humides cultures, quelque statue de marbre rappelait que, jadis, dans ces jardins lumineux, des dames et des cavaliers discutaient de choses galantes. Un portique à demi écroulé disparaissait sous l'assaut des jeunes pampres.

A Dolo, la voiture passa sous une voûte de châtaigniers centenaires où pointaient les premières grappes fleuries.

— Continuons-nous ? questionna le romancier, surpris et déçu par l'attitude de sa compagne.

Elle fit « oui » de la tête et donna un ordre au cocher, en dialecte vénitien.

Enfin, la calèche s'immobilisa devant la villa Pisani. On était arrivé à Stra qui devait être le terme de la randonnée.

— Descendons ! ordonna la jeune femme. Vous pouvez renvoyer la voiture.

— Et comment reviendrons-nous ? questionna cette fois encore son compagnon.

Sans doute ne remarqua-t-il pas le long regard dont elle l'enveloppa, un regard poignant et résolu à la fois.

— Etes-vous si pressé de revoir Venise ? Il y a le train. Il nous ramènera.

— Et puis il y a, sans doute, des auberges, dans le cas où nous déciderions de rester jusqu'à demain !

Elle ne répondit pas, mais, déjà, elle s'engageait dans un petit sentier où Claude s'empressa de la rejoindre.

— Nous ne visiterons donc pas le Musée ? Je me suis laissé dire qu'il y avait des choses intéressantes. N'est-ce point là qu'ont vécu les personnes dont vous parliez ?

— La reine d'Espagne, l'épouse de Charles IV, l'amante du Prince de la Paix ? Nous aurons tout le temps si ces personnages vous intéressent.

Maintenant, elle semblait avoir hâte de s'éloigner de la grande route.

— Je connais une « albergo » où nous pourrions goûter tranquillement.

Naïf comme tous les amoureux, le jeune homme ne voulait voir dans cet étrange comportement que la hâte qu'avait Juliette de se trouver seule avec lui.

Elle marchait rapidement, dans l'étroit sentier encaissé entre deux haies d'aulépines. Faute de place, Claude ne pouvait cheminer à son côté. Son tailleur gris pâle avait la teinte délicate que prenaient certains nuages sur le beau ciel printanier, et l'homme qui la suivait savourait avec ravissement cette vision de grâce et d'élégance féminines, appréciant en connaisseur les courbes du beau corps dans l'étoffe moelleuse et comme veloutée.

Sans hésiter, Juliette, après un sentier, s'engageait dans un autre, menagés tous deux entre des vergers et des terres ensemencées. Subitement, ils aboutirent à la route, celle qui suit le cours de la Brenta qu'ils venaient de parcourir dans la vieille calèche, en venant de Dolo.

Le fleuve s'était assombri. Il charriait des eaux violettes. Des péniches, amarrées les unes aux autres, remontaient le courant. Une fraîcheur humide alourdissait l'air. Claude, maintenant, marchait à côté de la jeune femme dont il avait repris le bras.

Une Splendide Innovation dans les Moustiquaires

à l'épreuve de la rouille !

à l'épreuve
des taches !

à l'épreuve du
gondolement !

sécurité contre
les incendies !

n'a pas besoin
d'être peint !

c'est le GRILLAGE EN

*Fiberglas**

CANADIAN PITTSBURGH

C'est vraiment du verre ! — Il a toutes les merveilleuses propriétés du verre plus une solidité et une durabilité surprenantes.

Oui, voici un nouveau produit merveilleux, fabriqué au Canada, que vous pouvez vous procurer grâce à C.P.I. C'est un grillage totalement nouveau et différent, fait de fils de Fiberglas exceptionnellement solides ; il a tant de caractéristiques remarquables qu'il rend surannés tous les autres grillages pour moustiquaires.

De plus, la moustiquaire Fiberglas se pose avec une facilité incroyable. Souple et maniable, sans arêtes vives sur lesquelles on s'égratigne. Se coupe facilement avec des ciseaux — les fils entrelacés sont réunis par fusion pour prévenir l'effilochage.

La nouvelle moustiquaire en Fiberglas ne coûte pas plus que bien d'autres types de moustiquaires ordinaires. Que vous fassiez vos moustiquaires vous-même ou que vous les achetiez toutes faites, assurez-vous qu'elles soient en grillage Fiberglas.

VERRE • PEINTURE • MÉTAL • PITTCO

CANADIAN **CP** PITTSBURGH

*M. Dép.

INDUSTRIES LIMITED

S-17F

— Où me conduisez-vous, ma chère ? Le chemin me semble bien long !

— Auprès de moi ? fit-elle, le regardant presque durement.

— C'est que j'aimerais mieux me trouver près de vous dans un endroit plus favorable au tête-à-tête... J'ai tant de choses à vous dire !

Elle ne répondit pas mais lui désigna une maison grise, en face de la rive. Une auberge, sans doute fréquentée par les marins, et qui avait piètre apparence.

— Nous sommes arrivés ! annonça-t-elle.

Grisé par le simple contact de son bras dont il sentait la chaleur le pénétrer à travers l'étoffe, Claude aurait suivi cette femme au bout du monde sur le simple espoir de baiser ses lèvres dont la pâleur du visage rendait la pourpre saine plus tentante.

Au lieu d'entrer par la porte vitrée qui donnait sur la route, la jeune femme contourna l'auberge, qu'un petit potager suivait. Elle frappa à une porte de côté. Celle-ci s'ouvrit aussitôt. La pièce qui se présentait était à peu près obscure. Claude hésita sur le seuil, pensant que les tenanciers allaient faire de la lumière.

Une voix rude, parlant un idiome que le romancier ne reconnut pas pour être de l'italien ou même du vénitien, se fit entendre. Juliette répondit quelques mots, puis elle s'enfonça dans la pénombre.

— Entrez, Signor, je vous prie. Il est arrivé un accident à l'électricité, mais on est en train de réparer.

Une main se tendait, sans doute pour aider le jeune homme à franchir le seuil, la pièce se trouvant en contre-bas. Instinctivement le romancier fit un mouvement de recul. Aussitôt, il se sentit saisir, puis ceinturer, et il roula à bas des deux marches sans

avoir eu le temps de réagir, d'esquisser un seul geste de défense.

En même temps, on appliquait un bâillon sur sa bouche, et, comme si ce n'était pas assez pour s'assurer de sa docilité, un coup violent, asséné sur le crâne, lui fit perdre connaissance.

Quand il revint à lui, au bout d'un temps qu'il n'aurait su évaluer, Claude se retrouva étendu sur une banquette fixée à la muraille. Le bâillon ne gênait plus sa respiration, mais un réseau compliqué de cordes et de noeuds immobilisait ses membres et son buste.

Ainsi, c'était à cela qu'avait abouti le merveilleux rencontre. Un vulgaire entourage que cette fille ne pratiquait pas elle-même, mais elle servait d'appât et amenait le gibier entre les mains de ses associés.

Tout se tenait : la fouille des bagages, puis, cette opération n'ayant rien donné, la femme lui avait été expédiée par quelque compère chargé de surveiller l'étranger. Convaincu par l'absence d'argent dans la chambre meublée que le voyageur portait sur lui son avoir, on lui avait fait le coup classique, et il ne sortirait de ce guépier qu'après avoir signé un chèque, car évidemment les quelque mille lires qu'il portait sur lui ne satisferaient pas la bande.

Tandis qu'il tirait ces déductions, Claude constatait que son crâne lui faisait encore mal et qu'une bosse attestait la violence du coup.

Malgré la colère qui montait en lui, Sainville était bien forcé d'attendre que ses geôliers prennent eux-mêmes l'initiative de ce qui allait suivre. Il attendait donc le retour de ses agresseurs, et cette attente dans le noir de cette salle muette devenait affreusement angoissante.

Enfin, une clé tourna dans une serrure ; ce bruit fut suivi d'un autre : glissement d'une barre ou d'un verrou. En vérité, le jeune homme était bien gardé. Un rais de lumière venait de pénétrer dans sa prison, et, à sa suite, un homme dont Claude ne pouvait voir le visage car il portait sa lanterne devant lui, utile précaution pour ne pas montrer ses traits.

— Enfin, s'écria le jeune Français, en faisant de vains efforts pour se redresser, cette plaisanterie va-t-elle se terminer ? Je vous avertis que je suis étranger. C'est à mon Consulat que je porterai plainte, et les choses ne se passeront pas comme vous l'espérez !

L'homme répondit en un mauvais français, cependant à peu près compréhensible.

— Moi rien savoir. Obéir au chef. Le chef dira, quand il sera ici.

— Et quand sera-t-il ici ?

L'individu, qui avait posé sa lanterne à même le sol, eut un geste vague.

— Que puis-je savoir ? Le chef est le chef, et le serviteur ne peut rien dire. Moi, j'apporte de quoi manger au Signor.

Du geste, il désigna un plateau garni de quelques provisions.

— Merci, je n'ai pas faim !

— Le signor ne désire rien ?

— Non ! Ou plutôt si ! Que la femme qui m'a conduit dans ce traquenard vienne. Que peut-elle craindre ? Je ne puis seulement bouger une main !

— La signorita est repartie. Fini pour elle, ici ! Bonsoir ! Jolie ragazza, et bien habile. Signor, je laisse la nourriture.

— Et qu'en ferais-je ? Comment la porter à ma bouche, puisque mes poignets sont liés ?

Le bandit sembla réfléchir un instant, puis il desserra les liens de la main droite, approcha le plateau sur lequel se trouvait une assiette garnie d'un morceau de pain et de tranches de viande, une fiole contenant du vin.

Son intention était évidemment d'aider le prisonnier à se servir, mais la réputation de Claude fut telle en voyant s'avancer vers lui les doigts velus de son geôlier qu'il se rejeta violemment en arrière.

— Je ne veux rien. Allez-vous-en et foutez-moi la paix !

L'homme n'insista pas, mais il eut le soin de resserrer les cordelettes, puis il s'éloigna mais en laissant pendue à un clou la lampe tempête qu'il avait apportée avec lui.

IV

CETTE nuit-là, malgré la fatigue et la dépression morale que l'écrivain ressentait, ajoutées à la souffrance que sa tête lui causait, le jeune homme ne put fermer l'oeil, les paupières pesantes, les nerfs à bout, mais l'esprit en éveil. Il guettait le moindre bruit qui aurait pu annoncer un danger ou, tout au moins, un changement dans sa misérable situation. Plus le temps passait, plus douloureuse devenait la courbature de son corps. Les mouvements qu'il avait faits avaient eu pour résultat de resserrer les noeuds et de faire entrer plus profondément les cordes dans sa chair.

Sa grande préoccupation était de ne point perdre sa lucidité. Cependant, quand son esprit revenait vers cette femme qui l'avait si traîtreusement attirée dans ce traquenard, la colère lui

dit dans un parler presque inintelligible. Sainville ne comprit pas, alors, le sens du conseil qui lui était donné. Ce sens, bientôt, lui deviendrait terriblement précis.

Il venait de terminer le pauvre repas qui lui avait été offert, quand la porte s'ouvrit sous une poussée brutale. En même temps, à la pénombre, succéda une lumière crue qui venait d'une ampoule suspendue au plafond.

Un homme s'avancait, suivi de deux autres qui semblaient lui servir de gardes-du-corps.

Durant un instant, il regarda attentivement le prisonnier, puis il se mit à rire bruyamment. Quand cet accès d'hilarité auquel le romancier ne comprenait rien fut calmé, l'homme vint plus près encore. Il se pencha sur celui qui ne pouvait bouger et, à deux reprises, le souffleta.

— Alors, fit-il d'une voix rauque et avinée, te voilà pris ? Pris au piège comme un rat. Et l'on te disait l'homme le plus redoutable... Laisse-moi rire ! Un écolier, un pauvre bête ne s'y serait pas laissé prendre, surtout après la faute qu'ont commise ces idiots ! S'introduire dans ta chambre, fouiller tes bagages, et cela quand la Giulietta avait l'ordre de te rejoindre et de combiner le coup qui a si bien réussi. Tes chefs ne seraient pas fiers de toi s'ils te voyaient en ce moment. Il a suffi d'une poupée, et un peu défraîchie, encore ! Idiot, triple imbécile !

La calomnie s'étend comme une tache d'huile ; on s'efforce de l'ôter mais la tache reste.

• • •

La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

• • •

Il ne faut pas prolonger les adieux : cela ne prolonge pas la présence, mais la séparation.

— Elisabeth Bibesco

• • •

Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

montait à la tête, et, de nouveau, il recommençait les inutiles tentatives de libération.

Peut-être, si Juliette avait paru en ces minutes et qu'il ait été libre de ses mouvements, l'aurait-il étranglée comme une bête dangereuse.

Claude avait complètement perdu la notion des heures. Le misérable lumignon s'était éteint. Pourtant, à la clarté, pâle d'abord, plus vive ensuite, qui filtra entre les fentes des volets de bois, il eut conscience que le jour s'était levé.

L'attente fut encore longue. Enfin, le geôlier reparut. De nouveau, il apportait des aliments qu'il posa sur un escabeau, à portée du prisonnier, et il lui délia la main droite. Par raisonnement, Claude se décida à manger, car il voulait conserver ses forces. Son corps ankylosé n'était plus que souffrances après ces longues heures passées sur la banquette maigrement rembourrée, les membres ficelés ne lui permettant aucun mouvement.

Ces souffrances, le malheureux garçon tenta de les exposer à son gardien, mais sans doute ses connaissances du français, et même de l'italien, étaient-elles bornées. A la vue des chevilles tuméfiées, il eut un geste d'impuissance ; puis, levant les yeux au ciel, il dit :

— Patience ! patience ! Le chef vient d'arriver. Je vous conseille de lui répondre franchement. La partie est perdue pour vous, Signor, tout à fait perdue... Il faut souffrir le moins possible !

Claude, impuissant, mais fou de rage, crut qu'il allait encore le frapper. Il se tordit d'impuissante colère.

— Vous êtes un lâche. Vous me frappez parce que je ne puis pas me défendre. A la fin, que me voulez-vous ? Mes chefs ? Sachez que je n'ai pas de chefs. Si je suis venu en Italie, c'est en simple touriste...

— En touriste ? Tiens, tu me fais rigoler. C'est marrant comme tu as peu d'imagination. Un pauvre type, voilà ce que tu es !

Tout ce dialogue avait eu lieu en français, dialogue auquel le malheureux Sainville avait pris une bien petite part, car son interlocuteur, qui s'exprimait, comme le geôlier, avec un fort accent autre que l'italien, ne lui laissait guère le temps de répondre.

Par contre, il pouvait dévisager son ennemi, et en lui il reconnaissait de façon certaine le touriste aux cheveux rouges qu'il avait aperçu dans la salle du café Florian et dont la vue avait troublé si profondément Giulietta.

Il profita d'un instant où le bandit reprenait haleine.

— Finissons-en ! Que voulez-vous de moi ? De l'argent ? Je puis vous signer un chèque, mais que cette odieuse comédie finisse !

— Et que nous te relâchions pour que tu ailles mobiliser la police locale ? Non, mon petit agneau ! Quand un homme comme toi tombe entre les mains de gens comme nous, il sait ce qui l'attend. Tu ne sortiras pas vivant d'ici. La question est de savoir com-

ment nous t'expédierons dans l'autre monde. Si tu parles, ça sera fait gentiment, en douceur, presque sans que tu t'en aperçoives ; mais, si tu regimbes, dame, on s'amusera un peu. Donc, sois compréhensif, dear boy. Au point où tu en es, tu n'as plus rien à craindre des tiens. Ils n'auront pas la possibilité de te demander des comptes.

— Quelle somme voulez-vous ? fit Claude, croyant encore à un bluff.

— Ton argent ? J'en hériterai toujours quand tu seras défunt ; tu penses bien que les gars fouilleront tes poches. Donc, question sans intérêt. Al-lons, dis tout ce que tu sais !

— Ce que je sais ? Sur quoi ?

— Et tes papiers, mon mignon ? Où sont tes papiers ?

— Je les ai sur moi, naturellement, mais à quoi cela peut-il vous servir ?

— Brutes ! s'écria l'homme roux, s'adressant à ses subordonnés. Il a les papiers sur lui, et vous ne l'avez pas fouillé ?

Il s'était jeté sur le jeune homme et se mettait en devoir de retourner toutes ses poches. Les papiers d'état civil, le carnet de chèques, l'argent, tout passa rapidement entre ses lourdes mains. Un instant, il s'éloigna de sa victime, afin de prendre connaissance des diverses pièces. Bientôt, il se retourna, déçu.

— Gros malin, va ! fit-il sur ce ton jovial qui avait quelque chose de sinistre, ça, c'est les faux ! Oui, les faux papiers sans lesquels les agents de ta sorte ne s'embarquent jamais pour une mission. Ce qu'il me faut, c'est les vrais, et les notes que tu as prises concernant ce que tu sais. Il me les faut, tu entends ?

Un violent coup de poing sur l'épaule avait sans doute pour but de rendre le prisonnier plus docile.

— Vous vous trompez, fit le romancier, maîtrisant sa colère. Je n'ai aucune raison de voyager avec de faux papiers. Allez vous renseigner auprès de mon consul.

— Le consul d'Angleterre, baby ? — Le consul de France. Je suis Français, ne le comprenez-vous pas à mon accent ?

— Tu peux être Français, je m'en fous ! Les deux nations sont alliées. En tout cas, c'est pour l'Intelligence Service que tu travailles.

— Pour l'Intelligence Service ?

Claude était atterré, se rendant compte qu'il était victime d'une déplorable erreur, mais se demandant aussi comment il arriverait à détromper cette brute.

Très posément, domptant la colère qui bouillonnait en lui, le jeune homme essaya d'expliquer qui il était et comment il avait décidé de s'offrir ce séjour à Venise.

L'homme secouait la tête, dubitatif.

— Cause toujours, mon petit. Tu m'intéresses. Un romancier ? Moi, j'adore les romans, les policiers exceptionnels. Mais si tu écrivais, tu l'aurais raconté à la souris que je t'ai expédiée — car on t'a à l'oeil depuis ton arrivée à Milan. Nous aussi, on a des agents secrets. Et l'organisation ne fonctionne pas trop mal, tu dois le reconnaître. Un atout, cette Giulietta. Jolie fille, pas, mon agneau ? Elle faisait bien, dans l'île des bons moines ?

De nouveau, le rire ignoble résonna.

— Je ne puis vous dire qu'une chose. Vous vous êtes grossièrement trompés. Pendant que vous me retenez ainsi, votre agent de l'Intelligence Service, s'il existe, se moque de vous !

— Tu refuses de parler ?

— Saprissi, que voulez-vous que je vous dise puisque je ne suis pas celui que vous croyez ? Informez-vous, vérifiez les renseignements que je viens

de vous donner. Vous avez mon passeport, ma carte d'identité, ma carte de membre de la Société des Auteurs, l'adresse de mon appartement à Paris. Le pire des imbéciles se rendrait compte de son erreur!

— Je ne suis pas le pire des imbéciles, mais je sais un moyen bien meilleur pour délier la langue de bourriques comme toi. Une fois, deux fois, tu parles?

— Je ne sais rien, rien! Vous me couperiez en petits morceaux que je ne pourrais rien vous apprendre!

L'individu haussa les épaules. Il fit un signe à ses deux acolytes.

— A ce soir, mon mignon. Je n'aime pas travailler à la lumière du jour. Des importuns peuvent passer à proximité de l'auberge, des amoureux s'y arrêter, quand elle sera fermée... tu verras! Tu ne perds rien pour attendre!

La porte se referma sur les trois hommes, et Claude se retrouva dans la demi-pénombre de cette pièce dont toutes les ouvertures étaient soigneusement bouchées.

Quand le jeune homme constata qu'il était seul, toujours ligoté sur son misérable grabat, une véritable crise de désespoir se déclencha en lui. Il se sentait perdu, irrémédiablement perdu. La mort, seule, était devant lui, la mort précédée de la torture. Et peut-être mourir pour une cause dont il n'avait aucune idée. Nul moyen de rédemption ne se présenterait, car en ces hommes il devinait des fanatiques sur lesquels une promesse d'argent n'aurait aucun effet. Et puis, quelles offres leur faire? Que seraient, pour cette puissante organisation, les quelques centaines de mille francs dont il pouvait disposer?

Le temps s'écoulait. En sa tête, le prisonnier remuait des projets qui, tout de suite, lui paraissaient irréalisables. Le geôlier avant de quitter la pièce, avait eu le soin de rattacher les mains du malheureux. Tout effort n'avait d'autre résultat que d'enfoncer plus profondément les cordes dans la chair vive, déjà tuméfiée. En admettant même que Claude parvint à se détacher, comment sortir de cette prison qui paraissait parfaitement bien appropriée à l'usage que l'on comptait en faire? Des contrevents pleins défendaient les fenêtres, et il ne fallait pas douter qu'ils ne fussent solidement assujettis du dehors. Le panneau de chêne qui servait de porte s'ouvrait en dedans. Il résisterait à n'importe quel assaut. D'ailleurs, les tortionnaires ne devaient pas être loin. Au moindre bruit, ils surgiraient, trois contre un, et ne manqueraient pas de maîtriser leur prisonnier.

Pourtant, le malheureux aurait donné tout au monde pour vendre chèrement sa vie plutôt que de subir le sort que le bandit lui avait promis.

Des heures d'atroce angoisse suivirent. Parfois, un éclair d'espérance se glissait dans son cœur. Si le chef de bande avait la prudence de se renseigner, s'ils reconnaissaient leur erreur? Mais, même dans ce cas, le sort de Sainville serait-il meilleur? N'en savait-il pas trop sur le compte de ces gens? N'importe, ce serait la mort, mais non précédée de la torture.

Après cette période d'exaltation où les idées bouillonnaient dans sa pauvre tête douloureuse, les nerfs à bout se détendirent, et le jeune homme en arriva à un état voisin de l'inconscience.

Il sommeillait d'un mauvais sommeil quand la porte grinçant sur ses gonds annonça le retour des gangsters.

— Lève-toi, dit brutalement l'un des acolytes de l'homme roux. Ce n'est pas ici que tu seras interrogé. Le chef t'attend. Viens!

Un des individus dénoua les liens, mais il eut soin de laisser les chevilles et les poignets ligotés. Malgré sa réputation, Claude dut s'appuyer au bras d'un des scélérats, car ses jambes le soutenaient à peine.

On lui fit suivre un couloir, descendre un escalier, et le sinistre groupe se trouva enfin dans une pièce voûtée, éclairée, non à la lumière électrique comme sa précédente prison, mais par une antique lampe à pétrole. Sur des sièges, des hommes étaient assis. Mise en scène destinée à impressionner le patient, ou coutume de cette association de malfaiteurs ou de traîtres, Sainville ne savait encore dans quelle catégorie les ranger. Tous ces hommes portaient, sur le visage, une cagoule noire, ne laissant de vivant que le regard.

Ses geôliers poussèrent Claude jusqu'au milieu de la pièce et disparurent. Il ne put s'empêcher de constater qu'il faisait déjà figure de condamné, ce qui n'était guère réjouissant.

Une voix dure se fit entendre. Cette fois, c'était en bon italien qu'elle s'exprimait.

— Eh bien! agent 87, êtes-vous décidé à parler?

— Je ne suis pas l'agent 87. Vos hommes ont commis une abominable méprise. Avec les papiers qu'ils m'ont enlevés et les précisions que je leur ai données, il leur était facile de savoir la vérité.

— Vous me croyez naïf. Tous les agents de l'Intelligence Service ont une double personnalité, parfaitement en règle, et ce n'est pas la parole de votre consul, pas même de l'ambassadeur de France, qui aura de la valeur à mes yeux. Non, agent 87, ne vous leurrez pas. Vous êtes en notre pouvoir. Vous avez été, pour nous, un dangereux adversaire, mais vous n'entraverez plus notre oeuvre désormais. Combien des nôtres, déjà, ont été arrêtés et supprimés sans procès! Sur les bords du Canal de Suez, la lutte a été impitoyable. Le trafic des esclaves a été supprimé, traqué, jusque dans les plus petits îlots de la mer Rouge. Maintenant, c'est à une autre de nos sources de profit que s'attaque l'Angleterre. Mais rien ne prévaudra contre des hommes résolus, surtout pas l'Intelligence Service et ses misérables agents.

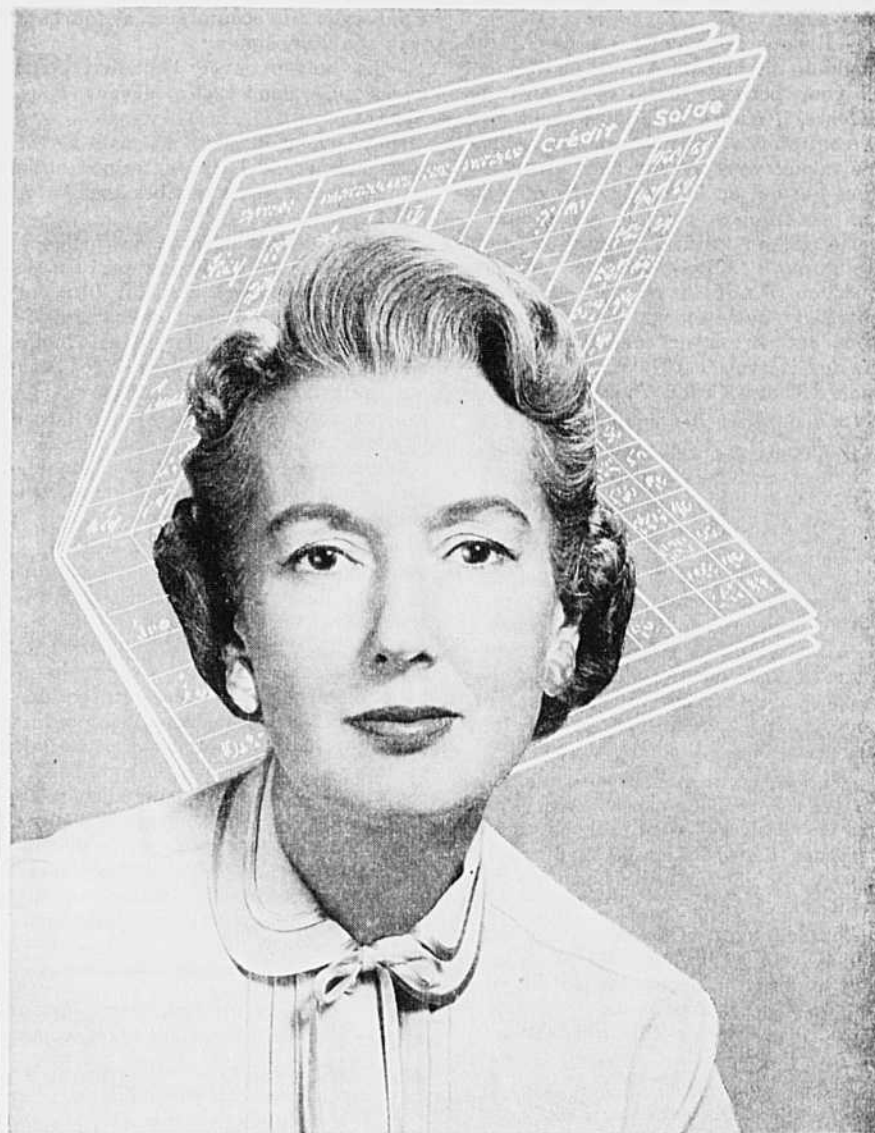
Ainsi, le doute se dissipait. Claude n'avait pas, en face de lui un simple gang, mais une association internationale puissamment organisée et dont les activités avaient été assez nuisibles pour qu'un grand pays lançât contre elle les meilleurs de ses agents secrets.

La seule chance de salut était donc de le persuader qu'ils n'avaient rien à craindre du paisible écrivain qu'il était.

Avec véhémence, Sainville se mit à plaider sa cause. Mais, bientôt, d'un geste d'impatience, l'un des hommes à la cagoule noire l'interrompit.

— Épargnez-nous ce verbiage, agent 87. Vous devez savoir que l'on ne sort pas vivant de nos mains. Sachez que vous avez été suivi depuis votre départ d'Angleterre. Je pourrais vous redire votre itinéraire. De Londres à Bruxelles où l'un des nôtres, simple correspondant, a été arrêté. Ensuite, en Egypte, après un profitable — pour vous s'entend — séjour en Turquie. Là, un moment, on a pu croire votre trace perdue, quand vous avez été reconnu en gare de Milan. Si cela était nécessaire, j'aurais pu vous confronter avec la dame qui a fait, dans un compartiment voisin, le trajet de Milan à Venise.

A ce moment, passa dans la mémoire du romancier la vision assez vague de cette femme revue au café Florian et dont les restes de beauté avaient



POUR AMASSER DE L'ARGENT Commencez PAR ÉPARGNER

Votre bien-être et celui des vôtres, vos espoirs et vos projets: voilà autant de raisons pour lesquelles vous êtes tenu de pratiquer l'économie.

Plusieurs ont constaté qu'un bon moyen d'économiser, c'est d'inscrire l'épargne au premier article de son budget, et non pas au dernier.

Ils ont constaté en outre qu'il est aussi très important de faire des dépôts réguliers à son compte en banque, parce que c'est la manière la plus simple, la plus sûre et la plus commode de protéger et d'augmenter ses économies.

Si vous déposez une somme déterminée à votre compte en banque tous les jours de paye, l'épargne devient bientôt une *habitude*. Votre réserve liquide s'accroît sans cesse et vous permet de réaliser quelque projet qui en vaille la peine. Le solde que présente votre livret de banque vous rassure et vous encourage constamment.

La banque à charte vous sera utile en mettant à votre disposition un personnel sympathique et expérimenté, qui répondra avec empressement à tous vos besoins en matière financière.

Faites fructifier vos économies à la banque.

LES BANQUES À CHARTE DESSERVANT VOTRE VOISINAGE

éveillé en lui une vague impression de déjà-aperçu. La voix continuait, impitoyable.

— Il nous reste donc à convenir du mode de disparition. A vous de décider. Si vous persistez dans votre absurde défense, il faudra vous faire parler par la contrainte. Tant pis pour vous. J'aime mieux vous avertir que vos collègues qui ont eu la mauvaise chance de tomber en mon pouvoir ont toujours parlé, tôt ou tard. C'est une question d'endurance. Allons, voici la première question. De quelle mission étiez-vous chargé et quels étaient les indices qui vous ont permis de connaître la ville où devait avoir lieu la prochaine réunion de notre Grand Conseil ?

Claude haussa les épaules.

— N'étant pas celui que vous dites, comment pourrais-je vous répondre ?

Il y eut un silence atroce, puis le chef fit un signe. Un des assistants se leva.

Sa main allait saisir le Français par le bras. En se reculant, Claude aperçut un chevalet en bois et des cordes déjà en place. Son effort pour se soustraire à l'horrible étreinte en fut décuplé, mais il ne parvint qu'à faire un ou deux pas maladroits, en vacillant sur ses jambes.

A ce moment, la porte, par laquelle on avait fait passer le romancier, s'ouvrit et Giulietta parut. Elle était enveloppée dans un ample manteau de voyage, et une mantille noire lui cachait les cheveux.

Fou de rage, Claude la souffleta d'une grossière injure. Elle ne daigna ni y répondre ni soulever ses paupières, qu'elle tenait baissées.

Ce fut au chef qu'elle s'adressa.

— Attendez ! A quoi bon la violence ? Il se laissera tuer, mais il ne parlera pas, j'en suis certaine. Laissez-moi seule avec lui. Je crois que je réussirai. N'ai-je pas réussi avec le Polonais ?

— Giulietta a raison, approuva une voix parmi le groupe de gauche. Ces scènes de boucherie me répugnent. Et ces corps torturés que la lagune peut rendre suffiraient à attirer l'attention. Et puis, je crains la malédiction que nous jettent ces malheureux ! Laissez faire notre dogaresse.

— Soit, Giulietta ! Je t'accorde une heure. Ensuite, le docteur Hermann aura le champ libre.

— Bien, fit-elle en croisant ses deux bras sur sa poitrine. Laissez-nous seuls, je le veux !

— Une dernière chance, agent 87, mais n'espérez qu'en votre sincérité. On ne s'échappe pas de la Villa de la Mort !

V

Juliette se tenait debout devant lui, et cette femme pour qui il avait éprouvé un sentiment bien voisin de l'amour ne lui inspirait plus que du dégoût. Sans doute s'en rendait-elle compte, car ce fut d'une voix très humble qu'elle pria :

— Laissez-moi couper vos liens, vite, je vous en supplie.

Déjà, à l'aide de ciseaux pointus, elle tranchait les entraves.

— Et maintenant, venez !

— Vous tenez, sans doute, à me torturer vous-même ? C'est un plaisir rare pour une créature de votre sorte.

— Venez, et vous serez sauvé !

— Au fait, qu'ai-je à risquer ? Vous ou eux : le piège est bien construit !

Elle ouvrit rapidement une petite porte que Sainville n'avait pas remarquée, puis elle tendit la main au jeune homme pour l'aider à gravir les marches d'un étroit et sombre escalier. Bientôt, il sentit le vent humide de la nuit baigner son visage en feu.

Giulietta s'approcha d'une des fenêtres qui devaient donner dans la salle d'auberge ; elle écouta puis, se tournant vers son compagnon :

— Ils boivent avec l'hôtelier. Nous avons une demi-heure devant nous. Venez !

De nouveau, il sentit sa main serrer la sienne et se laissa entraîner aussi rapidement que ses jambes endolories le lui permettaient.

La nuit était sans lune. Le malheureux trébuchait à chaque pas sur le sol glissant et inégal. Enfin, il lui parut que les ténèbres étaient moins profondes. La route s'était élargie, et Claude apercevait les scintillements de l'eau qui suivait la même direction. Ils avaient donc regagné la voie qui suit le cours de la Brenta.

Giulietta ne ralentissait pas son allure. Enfin, apparut, rangée sur le bas côté herbeux, une masse noire.

— Mon auto, dit à voix basse la jeune femme. S'ils ne s'aperçoivent pas tout de suite de notre fuite, nous pouvons encore leur échapper.

Sainville eut cependant un mouvement de recul quand il s'aperçut qu'un homme était assis à la place du conducteur. Allait-il tomber dans un nouveau piège ? Quelle confiance pouvait-il avoir en celle qui l'avait livré ? Elle comprit les doutes qui le retenaient.

— Montez, je vous en conjure. Songez que, dans quelques minutes, ils découvriront notre départ. Ils vont se lancer à notre poursuite. C'est une effroyable mort, pour vous comme pour moi.

Et elle donna l'exemple.

Claude roula assez maladroitement sur l'herbe, mais sans se faire un mal réel.

— Ne vous relevez pas, surtout ! ordonna la jeune femme.

Tous deux rampèrent jusqu'à une sorte de chemin de halage. Le fleuve roulait, tout proche, mais la berge étant en contrebas de la route, en s'aplatissant contre le talus, ils avaient de grandes chances de n'être pas découverts.

— Savez-vous nager ? questionna la jeune femme. En cas de péril, nous n'aurions d'autre ressource que de nous jeter à l'eau et de gagner l'autre rive.

— Je nage assez bien.

D'une main posée sur sa bouche, elle le fit taire. Le bruit du moteur se rapprochait. Soudain, une nappe de clarté les effleura. L'instant était angoissant : si les poursuivants avaient l'idée de scruter méthodiquement les bas-côtés de la route, ils apercevraient la masse que faisaient les deux corps blottis au ras du talus. Enfin, la nuit se fit : la voiture était passée.

— Ils ne nous ont pas vus, fit Juliette en se redressant, mais le péril n'est pas conjuré. Quand ils auront rejoint Michel, ils reviendront, pensant que je suis partie dans une direction opposée, et ils le forceront à les suivre afin de s'assurer de lui.

— Que faire ?

Elle réfléchit un instant. Sur la Brenta, une longue péniche noire se silhouettait à peu de distance d'eux.

L'amour est l'architecte de l'univers.

Le découragement vient, comme l'ambition, de l'impatience du succès.

* * *

Une injustice n'est rien, si on parvient à l'oublier.

— Confucius

* * *

Le mariage, comme la captivité, enrage ou domestique.

* * *

La femme n'est sûre d'avoir un cœur que le jour où il ne lui appartient plus.

Faites-moi confiance. Que pouvez-vous redouter de pire que ce qui vous attendait ?

En somme, elle avait raison. Claude obéit en silence tandis qu'elle donnait, dans une langue inconnue, ses instructions au chauffeur. Puis elle prit place auprès du romancier, sur la banquette arrière.

L'auto filait à toute vitesse sur la route plate et déserte à cette heure-là. Sans cesse, Juliette se retournait afin de voir si une autre voiture ne se montrait pas. Soudain, elle poussa une exclamation de colère :

— Les voilà. Leur auto est plus puissante que la mienne. Nous ne pouvons leur échapper !

Brusquement, elle parut prendre une résolution, puis elle donna un ordre, en français cette fois, sans doute pour s'éviter d'expliquer à son compagnon ce qu'il avait à faire.

— Ralentis, Michel, dès que nous aurons dépassé ce coude de la rivière. Nous allons descendre. Tu continueras comme si tu ne te savais pas suivi. Quand ils t'auront rattrapé, tu leur diras que tu accomplis mes ordres, c'est-à-dire, après m'avoir attendue une heure, rejoindre Fusina où tu penses me retrouver... Je crois que tu n'as rien à craindre d'eux si tu joues bien ton rôle.

— Je n'ai pas peur d'eux, Signorina. L'auto venait de ralentir.

— Sautons, dit Juliette en ouvrant la portière.

— Venez vite. Il faut tenter cela !

Ils firent, en courant car le temps pressait, le court trajet. La jeune femme parut soulagée quand elle aperçut une planche qui reliait le pont de la péniche à la rive. La première, elle s'y engagea. Claude suivait, fermant les yeux pour ne pas subir l'attraction de l'eau noire dont aucun garde-fou ne le séparait. Les marins devaient dormir dans leur cabine, le pont était désert. Mais, de nouveau, ce fut l'alerte.

La grosse voiture des bandits revenait, et, comme la jeune femme l'avait supposé, celle que conduisait son ami la suivait. Ce ne fut l'affaire que d'une minute. Les deux autos passèrent en trombe et disparurent.

— Que faire, maintenant ? questionna le jeune écrivain.

— Nous ne sommes pas loin d'une station de chemin de fer, répondit Giulietta, mais rien n'est sûr. Ils ont pu déléguer l'un des leurs pour surveiller ce côté ; des émissaires doivent sillonner tout le pays. Le mieux est de demeurer ici toute la nuit.

— Vous avez raison. Dès qu'il fera jour, nous trouverons bien le moyen de nous faire conduire jusqu'à un poste de police.

— Dénoncer ces hommes ? Je vous en supplie, ne le faites pas. Jurez-moi, sur l'honneur, de ne pas les dénoncer !

— Mais ce sont d'abominables gangsters, de redoutables criminels...

— C'est vrai, fit-elle, baissant la tête, mais je suis des leurs. Je partagerais

leur sort, quel qu'il soit. Et puis... tenez, il vaut mieux que j'aie jusqu'au bout de la honte. L'un de ces hommes-là — et peut-être le plus implacable — est mon père...

Elle se tut, comme accablée par la confession qu'elle venait de faire bribe par bribe. Claude finit par lui arracher quelques précisions sur cette redoutable bande. Parmi ces hommes, presque tous avaient été chassés de leur respective patrie pour des fautes qu'ils avaient commises. Certains avaient été condamnés à mort pour des crimes de guerre ; tout mépris des lois, tout trafic leur était bon. Faux monnayeurs à l'occasion, espions travaillant pour le compte de celui qui payait le mieux, agitateurs au service de n'importe quelle cause, mais surtout trafiquants de devises, de stupéfiants et parfois de chair humaine.

— Dernièrement, poursuivait la jeune femme à voix basse, ils furent avertis que l'Intelligence Service, d'accord avec la police italienne, avait découvert certain fil conducteur qui pouvait aboutir jusqu'aux chefs. L'arrivée d'un agent était signalée. Vous avez été pris pour cet homme.

— Et vous, Juliette, qu'allez-vous faire, à présent ?

— Moi ? Où que je me cache, ils me retrouveront. Mais ne songez pas à moi. Vous êtes toujours en péril. Quittez Venise, l'Italie. En France, la bande n'a aucun affilié.

— C'est dit. Je vais partir, mais je vous emmène, Juliette.

— Que feriez-vous de moi, de la femme tarée et méprisante que vous devez haïr ?

— Je vous le dirai plus tard, mais je vous jure bien que ceux que vous redoutez ne vous rechercheront jamais sous la simple apparence de la femme d'un romancier français que la célébrité et la fortune n'ont pas encore visité.

Une exclamation de surprise interrompit l'émouvante conversation. Un jeune marinier venait d'apparaître sur le pont de la péniche que doraient les premiers rayons du soleil.

Ce fut Giulietta qui connaissait parfaitement le dialecte vénitien à laquelle incombait la tâche d'expliquer leur présence à bord.

Bientôt, le garçon se mit à rire de toutes ses dents blanches, ravi de l'aventure qu'il crut être une fugue d'amoureux.

Les deux fugitifs avaient le choix, pour regagner la ville des Doges, entre le chemin de fer dont une station était proche et la péniche qui allait, doucement, descendre le cours de la Brenta. Pour échapper aux recherches des bandits, nul moyen n'était plus favorable.

Claude s'abandonnait entièrement entre les petites mains qui l'avaient sauvé. Le premier train en partance pour le Nord de l'Italie les emporta tous deux loin de la cité prestigieuse où le romancier avait connu hélas de si brèves, mais si pathétiques vacances.

Quelques semaines plus tard, un écho discret que reproduisirent quelques journaux, annonçait le mariage du jeune et talentueux écrivain — c'était la formule consacrée. On ne nommait même pas la fiancée, qui n'appartenait pas au monde de la littérature, du théâtre et des arts.

Ainsi Claude et Giulietta se trouvèrent unis pour le meilleur comme pour le pire. Le pire ? Cela avait été, sans doute, la terrible nuit passée dans la « Villa de la Mort ». Le meilleur ? Les amoureux l'avaient devant eux, avec toute leur vie, ainsi que l'on dit quand on aime !

LÉO GESTELYS

Notre roman feuilleton

Les Epaves du Destin

par MAURICE VALADE

No 3

« Une lettre qu'elle m'a écrite était certainement mensongère, et ma soeur ne cherchait vraiment qu'à nous faire une farce, à toi et à moi — les jeunes filles ont parfois, tu le sais, des idées si bizarres... »

— Basquine n'a pas menti... elle se marie ! fit Just d'une voix sourde, d'une voix si basse qu'elle paraissait lointaine. Elle aime l'associé de mon père, et bientôt elle sera Mme Renault Poitevin ! Si jamais tu rentres à l'usine tu auras un beau-frère très puissant, très calé, qui te poussera rapidement ! Ah ! la fille de ce bon Saurel aura su faire son chemin !...

— Tu me dis là des choses qui me font horriblement de mal, dit doucement Armand. Ah ! crois-le bien, moi non plus je ne pardonnerai jamais à Basquine sa trahison, je ne lui pardonnerai jamais ce qu'elle te fait souffrir... »

— Tranquillise-toi, j'ai souffert mais je ne souffre plus, fit Just en passant la main sur son front. Non, je ne souffre plus ; mais je n'oublie pas, et je suis parfaitement résolu à ne rentrer dans notre vieille demeure que le jour où Renault en sera parti.

« Ce n'est pas la jalousie, je te l'assure, qui me fait parler ainsi. On n'est point jaloux d'une femme qu'on méprise ; — or, moi maintenant, je méprise Basquine, et demain briserait-elle elle-même son mariage que je ne la voudrais plus. Entre elle et moi un abîme s'est creusé, abîme si profond que rien ne pourrait jamais le combler... Pour mieux et plus vite l'oublier je me lancerai dans une vie de plaisirs, j'aurai des maîtresses. Que diable, les femmes ne manquent pas — une de perdue, dix de retrouvées... »

Mais ces dernières paroles expirèrent dans un rire forcé qui ressemblait plutôt à un sanglot.

Armand ne s'y trompa pas ; — il comprit que tous ces mots plus ou moins agressifs de Just n'étaient que l'expression de douloureuses révoltes.

— Tu as raison, dit-il enfin ; — tu arriveras aisément à te consoler, et les captivantes maîtresses ne te manqueront pas. Mais moi, Just, je ne me consolerais pas ; je ne retrouverai pas la soeur que j'ai perdue ! Pour moi comme pour toi, Basquine n'existe plus, et je ne la reverrai de ma vie !

Un sourire plein d'amertume erra sur les lèvres de Just qui, pour toute protestation se contenta de hausser légèrement les épaules.

Pour lui, l'amour semblait à jamais fini.

L'amitié elle-même sombrait...

III

ET BASQUINE ?... Le départ de Just l'avait plongée dans l'épouvante ; et tel fut son désespoir qu'elle en oublia toute retenue.

A peine Just venait-il de quitter l'usine que, pâle et tremblante, Rabat-Joie la vit apparaître dans sa loge.

Commencé dans l'édition du 11 mai 1957. Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Renault Poitevin, sur les instances de Madeleine Carvajean, son amie très intime, est devenu un des patrons de la Maison Carvajean & Cie. Un jour, Pierre Carvajean, mari de Madeleine, reçoit une lettre anonyme dénonçant les agissements de sa femme et de son associé. Pris d'une fureur jalouse, il est résolu aux pires extrémités, lorsque sa fille adoptive, Basquine, se sacrifie pour sauver ceux qui l'ont recueillie, elle et son frère Armand. Elle doit ensuite épouser Renault qui l'avait soi-disant compromise. Mais Just, le fils de la maison, aimait éperdument Basquine, aussi en est-il tout désespéré.

— Just ?... Just ? — il est parti, n'est-ce pas ? Je vous en supplie, rappelez-le... j'ai encore une confidence à lui faire.

Rabat-Joie courut à la porte cochère, l'ouvrit, et du regard explora la petite rue pleine d'ombre.

— Monsieur Just est déjà loin, fit-il en venant rejoindre Basquine écroulée sur une chaise dans la loge obscure. Il était si pressé de regagner le camp que j'ai comme idée qu'il est venu à Paris sans permission. Un coup de tête, quoi, qui lui vaudra peut-être la prison — et ce sera vous, mademoiselle Basquine, qui en serez cause. Laissez-le donc partir tranquillement, et surtout ne le faites plus venir ici. Que diable, les grandes manoeuvres finiront bientôt, et alors monsieur Just se rendra près de vous... quand ce ne serait que pour assister à votre mariage.

Basquine ne releva pas ces paroles. Vivement elle se leva et s'en fut, le front bas, la démarche chancelante. C'était comme une ombre qui traversait l'immense cour déserte, rasant les hauts bâtiments de l'usine.

Personne ne la vit rentrer dans la vieille maison, pénétrer dans cette chambre tout à l'heure témoin de la douloureuse scène qui s'était déroulée entre Just et elle.

Un splendide clair de lune illuminait les choses, épanchait ses rayons sur le lit blanc, sur l'armoire de laque, sur ces riens tant aimés des femmes élégantes.

Une image de la Vierge, toute blanche dans son cadre d'or, semblait sourire ; — mais Basquine ne leva pas les yeux vers la douce consolatrice des affligés. L'idée de prier ne lui vint pas — elle était si lasse, si lasse, de souffrir pour les autres !...

En cette minute d'inexprimable douleur elle se demandait si elle aurait le courage d'accomplir jusqu'au bout le sacrifice qu'elle s'était imposé. L'odieuse mensonge qu'elle avait fait en affirmant aimer Poitevin la révoltait, et maintenant elle en éprouvait de la honte.

Des heures s'écoulèrent, lentes et tristes.

Puis enfin des pas se firent entendre dans la maison ; — c'étaient Carvajean et Madeleine qui rentraient du théâtre, ignorant sans doute tous deux la démarche de leur fils.

Depuis quelque temps le patron conduisait Madeleine presque tous les soirs au théâtre, pensant que les distractions ramèneraient enfin le calme dans l'esprit toujours agité de sa femme.

Le lundi cependant ils restaient à la maison pour recevoir à dîner Poitevin

qui, toujours empressé à faire sa cour, envoyait régulièrement à Basquine des fleurs superbes ; et ces jours-là — les lundis — amenaient une recrudescence de souffrances pour Basquine et pour Madeleine.

La patronne cherchait à s'étourdir, à s'enivrer de plaisirs ; — aussi conduisait-elle Carvajean dans tous les endroits où elle pensait retrouver Renault.

Un soir ils s'étaient rencontrés au théâtre et avaient pris place dans la même loge.

A un entracte, profitant d'une courte absence de Carvajean, Madeleine s'était penchée vers Renault, qui lui aussi se disposait à sortir de la loge, et lui avait dit tout bas :

— Demain... chez toi — attends-moi de deux à trois...

A peine ce rendez-vous était-il fixé que Poitevin, non encore revenu de sa surprise, prenait congé de Carvajean qui venait de rentrer dans la loge, rapportant des bonbons et un superbe bouquet qu'il offrit à sa femme.

— Nous aussi, dit-il en riant, nous devons faire comme si nous étions à nouveau fiancés ; — il ne sera pas dit que seuls Renault et Basquine auront cette joie...

Et, tout près de Madeleine, il ajouta : — Tu es si jolie, si jolie, que tout le monde te regarde. Ton costume te va à ravir, et tu as vraiment l'air d'une toute jeune femme. Jamais, je te l'assure, on ne croirait que tu as atteint la quarantaine et que tu es la mère d'un beau et grand garçon de vingt ans.

Mais très occupée à regarder le parterre où elle espérait revoir Renault, Madeleine restait complètement indifférente aux paroles flatteuses de son mari. Ce soir, comme toujours d'ailleurs, elle subissait sa présence parce qu'il le fallait et qu'elle ne pouvait s'y soustraire ; — mais une nervosité qu'elle ne cherchait même point à dissimuler crispait ses traits, donnait à ses yeux une expression mauvaise.

Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'ils rentrèrent à l'usine, dans la vieille maison silencieuse.

Sur le seuil de sa chambre Madeleine s'arrêta, et dit à Carvajean :

— A demain. Je tombe de sommeil — bonsoir...

Habitué depuis longtemps à de telles boutades, Carvajean ne se fâcha pas.

Il pensa : « Elle est malade... et si nerveuse ! — demain elle sera plus calme. »

La détermination subite qu'avait prise Madeleine de revoir Renault le len-

demain la tint éveillée toute la nuit. Au matin seulement elle se coucha, et ne se leva que vers neuf heures.

Les yeux battus, les traits tirés par cette longue insomnie, elle se rendit, vêtue d'un peignoir de laine blanche, à la salle à manger où le déjeuner du matin était servi.

Elle y retrouva Carvajean qui achevait de boire son café.

— Basquine n'est pas encore descendue, dit le patron.

« Cette petite est tellement heureuse de se marier bientôt qu'elle en perd l'appétit. Perdue dans ses rêveries ensoleillées, elle oublie que l'heure du déjeuner a depuis longtemps sonné ; — aussi devrais-tu la faire parvenir que tu l'attends à la salle à manger. »

— Tout à l'heure...

— Comme tu voudras ; — sur ce je te quitte.

— Où vas-tu donc ?

— J'ai différentes courses à faire dans Paris. Ah ! vois-tu, Madeleine, la concurrence se fait tellement âpre, tellement menaçante, qu'il faut maintenant ne ménager ni ses pas ni ses démarches si on veut traiter dans de bonnes conditions des affaires importantes ; — et c'est pourquoi j'ai décidé d'aller aujourd'hui relancer moi-même plusieurs clients sérieux.

Carvajean parlait, mais Madeleine ne l'écoutait pas. Debout près de la fenêtre ouverte, elle prenait son thé ; — et telle était sa préoccupation qu'elle ne s'aperçut même pas de la disparition de Carvajean.

Elle ne le vit que lorsqu'il traversa le jardin, marchant vite.

Subitement il s'arrêta et lui cria de loin.

— Il se peut que je ne rentre pas pour déjeuner : j'ai à traiter de nombreuses affaires qui me retiendront peut-être jusqu'au soir.

— Alors bon voyage, fit-elle en riant. Mais ce rire s'effaça bien vite de ses lèvres.

En hâte elle remonta à sa chambre où elle s'enferma soigneusement.

Quand elle en ressortit, vers une heure et demie, elle était méconnaissable ; — ce n'était plus madame Carvajean, mais bien une demi-mondaine raffinée et coquette. Pour essayer de reconquérir celui qu'elle aimait, elle avait mis tout en oeuvre, avait fait appel à tous les moyens de séduction : maquillage, teinture, toilette excentrique, chapeau de la grande faiseuse — rien n'y manquait.

Penchée à sa fenêtre, Basquine la vit passer — et tout de suite elle eut l'intuition qu'elle allait voir Renault.

« Pauvre femme ! songea-t-elle alors. Elle ne sait plus ce qu'elle fait, et l'aveugle ! Elle va délibérément se jeter dans les bras d'un homme beaucoup plus jeune qu'elle ! Elle a perdu tout sens moral, et rien ne la retient à ce foyer qu'elle eût dû respecter toujours ! Certaines femmes ne savent pas apprécier leur bonheur, et elles cherchent ailleurs les émotions qui tuent !... »

Quand Madeleine eut disparu à ses yeux, Basquine alla s'installer sous les tilleuls où elle serait si bien, toute seule, pour travailler et rêver.

Ce fut là que le plus jeune fils de Michal — le petit Marcelin — vint la retrouver.

Le gamin avait les yeux rouges — il avait certainement pleuré.

Néanmoins, il aborda Basquine, le sourire aux lèvres.

— Pardon, si je vous dérange, mademoiselle ; mais c'est Morin qui m'envoie vous demander si vous pouvez le recevoir quelques instants ici, sous les tilleuls, dans votre salon d'été.

— Mais oui, mon petit, mais oui. Va dire à Morin que je suis seule et qu'il peut venir.

— On le sait bien à l'usine que vous êtes seule, mademoiselle Basquine. Le patron, lui, est parti ce matin de bonne heure et Mme Carvajean vient de filer à l'anglaise.

Puis ricanant, il ajouta :

— Moi, je trouve que la patronne a parfaitement raison de se donner de l'air, de se distraire à sa façon. Où il y a de la gêne il n'y a pas de plaisir, dit un proverbe bien connu — et moi je le gobe, ce proverbe-là.

— Mais, mon petit Marcelin, fit la jeune fille en riant, on dirait vraiment que tu te révoltes.

— Oui, à la fin je me révolte contre mon père ; — j'en ai assez de ses taloches.

— Si tu les mérites...

— Il m'empêche de fréquenter certains camarades qui me plaisent cependant beaucoup.

— Michal a parfaitement raison.

— Ah ! mademoiselle Basquine, vous aussi vous êtes de l'autre siècle, vous aussi vous avez des idées arriérées ; mais moi je suis de mon temps. J'ai treize ans ; — je suis donc un grand garçon, et j'ai le droit d'agir désormais à ma guise ! Le jour où le paternel m'embêtera trop, je lui tirerai ma révérence, je le plaquerai sans la moindre hésitation.

Et l'enfant s'en alla.

Longtemps, pensive, un sourire d'amertume aux lèvres, Basquine le regarda s'éloigner.

« Encore un qui sombrera dans les bas-fonds, pensa-t-elle, à moins que Michal ne réussisse à le retenir à temps ; — il est donc dit que je ne verrai autour de moi que des détraqués !... »

Et, soucieuse, elle se remit à son travail, attendant la visite de Morin.

Elle n'attendit pas longtemps.

Bientôt, en effet, un pas lourd se fit entendre sur le gravier des allées — et le vieux caissier parut.

Sans un mot, tous deux se tendirent la main — ils comprenaient si bien l'un et l'autre ce qu'ils avaient à se dire !...

— Bonjour, petite, bonjour, fit enfin Morin. Je suis venu parce que je te savais toute seule. Carvajean a plusieurs courses importantes à faire et il ne rentrera que tard. Quant à la patronne, elle a filé de bonne heure. Où elle est allée — tu dois bien un peu t'en douter, pas vrai ? Vraiment elle a le diable au corps, cette gueuse-là...

— Épargnez-la, monsieur Morin, c'est la mère de Just ! dit Basquine avec une infinie douceur.

— Possible ; n'empêche qu'on la déteste, qu'on la méprise à l'usine. Le patron a beau crier sur les toits que sa Madeleine est une sainte alors que toi tu es une coureuse, personne — tu entends, petite, personne, pas même ce gosse de Marcelin — ne croit un traître mot des affirmations de Carvajean. Que veux-tu, on lui pardonne ses accusations monstrueuses contre toi — ça le soulage tant, et la jalousie est une si mauvaise conseillère !...

« Et puis, et puis, on sait que tu vas te marier avec Renault, et qu'ainsi ton honneur sera sauf !... »

Basquine ne protesta pas. Ses mains quelque peu tremblantes laissèrent choir sur ses genoux le travail qu'elle

achevait ; ses paupières se fermèrent à demi, et sous les cils blonds de grosses larmes apparurent.

— Tu pleures, petite, tu pleures ! fit Morin ému. Je pensais cependant que tu serais heureuse d'épouser le beau Poitevin, d'être riche toi aussi, de devenir une des patronnes de l'usine. Comme une vieille bête que je suis je ne songeais pas à ton cœur.

« Ah ! nom de nom, peut-être ne me pardonnes-tu pas de t'avoir moi-même jetée dans ce guépier. Je craignais un crime, un suicide — et c'est pour cela que je t'ai sacrifiée, toi, la fille de mon vieux camarade Saurel, de mon ancien compagnon de jeunesse ! »

« Depuis, vois-tu, j'ai eu des remords, et bien souvent ma conscience m'a fait d'amers reproches. Je n'avais pas le droit, je le comprends maintenant, de te conseiller un sacrifice aussi complet, aussi douloureux. »

— Tout est accompli, tout est fini ! murmura Basquine en portant la main à son front. Just est venu hier — et à cette heure il sait tout !...

— Il sait que tu te maries ?

— Je lui ai tout dit — j'ai voulu boire la coupe d'amertume jusqu'à la lie ! A ses yeux l'honneur de sa mère est sauf, c'est l'essentiel. Il ignorera toujours le sacrifice que volontairement je me suis imposé ; ignorera toujours aussi le drame nocturne qui s'est déroulé dans le pavillon mauresque ! J'ai été brutale, me complaisant dans mon odieux mensonge — et maintenant Just est persuadé que j'aime Renault, que

je suis fière et heureuse d'épouser Renault !...

— Ah ! petite, petite, me pardonneras-tu jamais ce que j'ai fait, ce que j'ai dit !

— Il fallait non seulement sauver ma mère adoptive, mais encore il fallait sauver la vie de Carvajean ! murmura doucement Basquine ; — et je vous suis très reconnaissante, mon vieil ami, de m'avoir montré la route du devoir...

— Je suis fier de t'entendre parler ainsi. Va, ma petite, tu es bien une vraie fille du peuple — de ce peuple parfois frondeur mais dont toujours les sentiments sont grands et généreux. Comme moi, ton père et ta mère en étaient, tu peux bénir tes parents qui ont infusé dans ton sang des idées d'honnêteté et de dévouement !

— Ces idées vous les professez aussi tous deux, vous et le vieux Michal, le digne contremaître ; — et c'est pourquoi le patron vous aime, éprouve pour vous la plus grande estime.

Une larme glissa sur les joues du vieux caissier. Il redressa sa haute taille, et dans l'ombre des tilleuls il apparut comme agrandi. Une joie intense et profonde allumait ses yeux en songeant à Carvajean, au patron qui savait si bien apprécier leurs services, à Michal et à lui.

Subitement il saisit la main de Basquine et la serra doucement en disant : — Alors, tu me pardonnes ?

Pour toute réponse, la jeune fille se contenta de sourire.

Peu convaincu de la sincérité de ce

pardon, et toujours hanté par le remords de s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas, Morin se décida à partir sans insister davantage.

Marcelin qui, assis à côté de sa cloche, le guettait, lui cria :

— Hé, papa Morin, dites à mon paternel que je vais jouer de la fille de l'air...

— Te tairas-tu, galopin...

— Plus souvent. Moi aussi j'aime la galette et les jolies filles, et j'en ai assez de sonner la cloche pour appeler à l'usine tout ce tas d'imbéciles qui travaillent pour les autres. A la mer, les patrons — et aussi tous les ronds-de-cuir comme toi...

— Marcelin !... mon petit Marcelin ! fit doucement Morin en s'avançant vers le gamin qui le bravait du regard.

— Eh bien, quoi ? Voyez-vous, père Morin, cette cour d'usine m'embête ! J'ai des camarades qui mènent joyeuse vie — et dorénavant je suis parfaitement décidé à faire comme eux.

— Et le poste ?... et la prison ?

— On s'y chauffe, et on y roupille tout à son aise.

« Ah ! pauvre gosse !... pauvre Michal ! pensait Morin en regagnant son bureau. Que de peines l'avenir réserve à mon vieux compagnon de travail... si je ne le préviens pas à temps ! »

Or, tandis que se déroulaient à l'usine Carvajean les diverses scènes que nous venons de raconter, Madeleine avait prestement gagné les grands boulevards.

Jamais elle ne s'était sentie aussi heureuse, aussi légère. Elle était triomphante à la pensée que Renault, de nouveau subjugué, lui reviendrait certainement — elle était toujours si jolie, si séduisante...

En passant près d'elle les hommes le lui disaient ; et elle croyait aux hommages de ces inconnus, de ces indifférents, dont seule la riche et élégante toilette de la pauvre femme excitait l'admiration.

Elle avait besoin de marche, besoin d'air, pour mieux réfléchir à ce qu'elle allait dire à Renault.

Dans sa fatuité de jolie femme elle se figurait pouvoir reprendre tout de suite le cœur de Poitevin, pouvoir empêcher le mariage du jeune homme avec Basquine. Alors, quand ce résultat serait obtenu rien ne lui serait plus facile que de continuer ses relations avec celui qu'elle aimait...

Tout en songeant ainsi elle gagna la Madeleine.

Là elle héla un fiacre et donna au cocher l'ordre de la conduire au 30 bis du boulevard Malesherbes.

Mais à peine était-elle installée dans la voiture qu'une frayeur instinctive s'empara d'elle. Qu'allait-elle dire à Renault ? comment la recevrait-il ? serait-il chez lui ? — autant de questions auxquelles elle ne pouvait répondre. Aussi toute sa belle assurance de tout à l'heure était-elle tombée quand la voiture s'arrêta devant la maison de Renault.

La concierge, debout sur le seuil de la porte, la regarda descendre, et la reconnaissant aussitôt s'effaça pour la laisser passer.

— M. Poitevin est-il chez lui ? demanda Madeleine.

— Oui, madame.

Sans adresser d'autre question à la concierge, Madeleine s'engagea résolument dans le large escalier couvert d'épais tapis. Lentement elle gravit cinq étages ; puis elle s'arrêta devant une porte et sonna.

Pendant la minute que dura son attente toute sa vie fut comme suspendue. Son cœur qui tout à l'heure, au moment où elle descendait de voiture battait à se rompre, semblait maintenant complètement arrêté, comme mort... La porte s'ouvrit enfin, et, défaille-

COUPABLE OU NON COUPABLE

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Le compagnon d'un homme trouvé en possession d'outils de cambrioleurs est-il nécessairement coupable de la même offense ?

Il est cinq heures, le matin. Deux constables, préposés à la patrouille des rues, à Montréal, voient passer une automobile transportant deux hommes : le conducteur et un compagnon. Question de routine plutôt que de soupçon, les constables interceptent l'automobile. Ils ont cru bon de vérifier l'identification des deux occupants. Le propriétaire du véhicule est le passager. Il a requis un ami de conduire à sa place, car il est blessé à un pied et se trouve momentanément incapable de tenir le volant. Le conducteur actuel possède un permis de conduire et l'exhibe aux policiers. Poussant plus loin leurs investigations, les constables prient le conducteur d'ouvrir la malle, en arrière du véhicule. Dans cette malle, il y a un sac. Quand on lui demande ce qu'il contient, le conducteur répond qu'il s'agit d'outils destinés aux réparations et à l'entretien de l'automobile. Pendant que le conducteur s'expliquait ainsi avec les constables, le passager, c'est-à-dire le propriétaire de l'automobile, glisse un sac en dessous du véhicule dans l'intention évidente de le dissimuler à la vue des agents. Un constable ouvre le sac. Il contient de la dynamite. Les outils du sac pourraient fort bien servir à cambrioler.

Les deux hommes sont immédiatement mis sous arrêt. On les accuse d'avoir été trouvés illégalement en possession de dynamite et d'outils de cambrioleurs. Le propriétaire de l'automobile est subséquemment trouvé coupable de possession illégale de dynamite.

Son compagnon, le chauffeur, plaide ignorance. A son procès, il jure qu'il ignorait qu'il y eût de la dynamite dans l'automobile. Il n'avait pas la moindre idée que les outils du coffre pussent être destinés au cambriolage. S'il avait pris le volant de l'automobile, c'était uniquement pour obliger le propriétaire, incapable de conduire à cause d'une blessure au pied.

Dans les circonstances, le chauffeur de l'automobile est-il COUPABLE ou NON ?

NON-COUPABLE ! a décrété la Cour du Banc de la Reine, dans un jugement rendu à Montréal, au cours du mois de janvier 1957.

te, Madeleine pénétra dans le petit appartement très élégant de Renault.

— Vous !... encore vous ! fit le jeune homme en haussant les épaules. Je vous croyais cependant redevenue raisonnable ; — vous comprenez pourtant très bien qu'entre nous tout doit être à jamais fini...

— Oui, c'est moi, encore moi, toujours moi, fit-elle en enlevant brusquement la voilette qui l'étouffait.

Puis, debout devant lui, frémissante, terrible, menaçante, elle cria :

— Et si je ne veux pas, moi que ce soit fini ; si je ne veux pas que tu épouses cette fille ?...

— Le roi dit nous voulons madame.

— Moi j'impose ma volonté, moi je dis je veux ! Et pourquoi donc es-tu résolu à épouser Basquine ? Serait-ce parce que tu penses l'avoir déshonorée aux yeux de Carvajean, aux yeux de tous ? — mais de tels sentiments de délicatesse et de loyauté jurent avec l'égoïsme de ton caractère.

« Oh ! je sais, reprit-elle, tu prétends l'aimer — mais tu mens ! Comment pourrais-tu oublier tes serments d'amour ; comment pourrais-tu jamais aimer une autre femme que moi ! Ne suis-je pas ta chose, ton esclave ; pour toi ne me suis-je pas compromise ? A l'usine, crois-le bien, chacun connaît nos relations, et chacun comprend que la mise-en-scène de ton rendez-vous nocturne avec Basquine dans le pavillon mauresque — ce rendez-vous au cours duquel vous avez été surpris par Carvajean — n'a été qu'une odieuse comédie ! Va, va, on sait que depuis de longs mois je viens ici souvent passer des heures près de toi !... »

— Peu importe — j'épouserai Basquine !

— Je te le défends !...

— Je l'épouserai malgré vous, malgré tous...

— Ah ! fit-elle en tombant comme brisée sur un siège, entendre une telle menace... et ne pas mourir aussitôt !

Puis, véhémement...

— Et si je préfère tout dire à Carvajean, si je préfère lui avouer mon violent amour pour toi ? Tu ne réfléchis donc point aux conséquences que pourrait avoir pour toi ma douloureuse confession ? Ne me pousse pas à bout ; — je subis en ce moment une crise terrible et je me sens capable des pires folies ! Que me font à moi la colère et le mépris de mon mari si tu m'échappes, si tu te jettes dans les bras d'une autre ! Non, non, je ne veux pas que tu épouses Basquine ; — tu es à moi... je te garde !

Renault eut un rire sonore, un rire qui la terrifia.

— Et ton fils, dit-il. Que pensera-t-il, ton fils, de la conduite scandaleuse de sa mère ? Oh ! je le comprends, si tu étais seule tu pourrais lutter, tu pourrais me disputer à Basquine ; mais il y a ton fils envers qui tu as des devoirs à remplir...

— Just !... Just !... murmura-t-elle en prenant sa tête à deux mains.

Dans le cœur de la malheureuse la corde maternelle vibrait : — Renault ! le comprit aussitôt, et scandant ses paroles il reprit :

— Oui, ton fils qui viendrait peut-être me provoquer en duel et que je tuerais certainement. Alors que penserait le monde d'une femme qui déjà à l'automne de la vie, se donnait, sans souci de sa dignité et de son honneur, à un jeune homme de trente ans ! Tu ne te regardes donc jamais dans une glace, le matin avant le maquillage journalier ? Tu ne te rends donc pas compte que malgré la teinture savante qui cache tes cheveux déjà grisonnants, tu n'en es pas moins une femme mûre...

— Ah ! misérable... insolent !... lâche !

— C'est ta haine que je veux, parce que du jour où tu me haïras je ne te retrouverai plus jamais sur ma route.

Alors, je m'y attends, tu agiras dans l'ombre et tu chargeras quelqu'un de te venger ; — mais, crois-le bien, je saurai me défendre...

— Lâche !... lâche !

— Je ne t'ai point cherchée, et c'est toi qui avant notre liaison te trouvais sans cesse sur mon chemin. Vraisemblablement ton but était de m'extorquer les cinq cent mille francs que j'ai mis dans l'usine de ton mari. Il vous fallait des capitaux, un associé — et c'est moi que Carvajean et toi avez choisi comme proie...

Et acerbe...

— Je possède deux millions liquides déposés à la Banque de France — les veux-tu encore ?...

— Lâche !... lâche !

Elle ne peut dire que ces mots. A demi étendue sur un divan bas, elle sanglote éperdument — les injures qu'elle vient d'entendre l'ont brisée.

— Allons, dit-elle enfin en se redressant, tu peux te marier... je ne m'y oppose plus. Mais sache-le bien, ce mariage sera ta punition : Basquine ne t'aime pas, Basquine ne t'aimera jamais, parce qu'elle en aime un autre !

— Tu mens !...

— Elle en aime un autre, te dis-je ; et cet autre tu le connais... c'est mon fils ! Crois-tu donc qu'une femme qui se sacrifie — car Basquine se sacrifie pour me sauver — puisse jamais aimer l'homme assez misérable pour accepter un tel sacrifice ?...

— Je l'aime, moi, et cela me suffit. Je la ferai riche, heureuse, je m'efforcerai de satisfaire le moindre de ses caprices ; — et alors touchée de tant d'amour, elle me donnera son cœur...

Epuisée maintenant, comme anéantie, Madeleine ne put trouver une parole de protestation. Sur son visage

ravagé elle abaissa sa voilette ; et sans un mot elle partit.

Sur les boulevards seulement elle parut se ressaisir.

Des gouttes de pluie tombaient. Le ciel, qui tout à l'heure était d'un bleu superbe, s'était brusquement obscurci ; — mais ni le vent qui s'élevait, ni l'orage qui menaçait de plus en plus, ne parvenaient à troubler l'âme en détresse de la pauvre femme.

A pied elle descendit jusqu'à l'église de la Madeleine où elle décida de se réfugier pour se protéger de la pluie qui maintenant se faisait diluvienne.

Longtemps elle resta dans l'église silencieuse.

L'orage déchainé plongeait dans les ténèbres les chapelles obscures, et peu à peu l'ombre se faisait plus profonde dans l'église. Quelques cierges allumés jetaient autour d'eux de faibles rayons, éclairaient à peine les saints de pierre et les hauts piliers s'élançant jusqu'aux voûtes.

D'un coup d'oeil rapide Madeleine se rendit compte de la solitude qui l'environnait de toutes parts, et à pas lents elle gagna la chapelle de la Vierge.

Prosterné devant l'autel un prêtre priait.

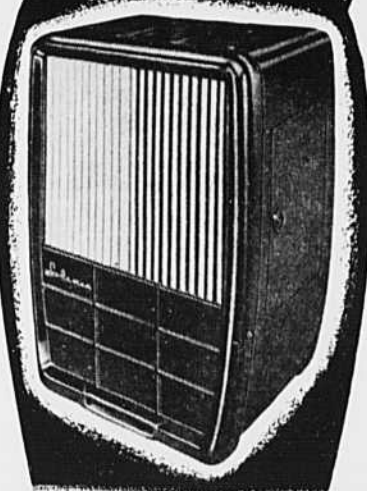
Tout jeune encore, à peine avait-il vingt-cinq ans. Des cheveux blonds bouclés couvraient à demi le col de la soutane ; de grands yeux bleus d'une douceur exquise éclairaient une physionomie sérieuse, un front large et bombé.

La sérénité du visage de ce jeune prêtre en prière fit frissonner Madeleine. Elle voulut fuir, quitter l'église, mais elle n'en eut pas la force. Sur un prie-Dieu elle tomba accablée, les mains jointes ; et telle était sa détresse

Qu'elle va bien avec nos meubles la fournaise Coleman!



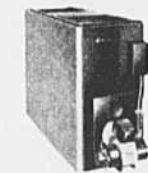
FOURNAISE "MONTEREY" A L'HUILE



Coleman

Les fournaises à l'huile Coleman, d'une belle apparence, sont attrayantes dans chaque milieu. Vous trouverez des modèles correspondant à tous les besoins—pour chauffer soit une seule pièce ou toute la maison. Visitez votre marchand Coleman aujourd'hui.

COLEMAN CHAUFFE PLUS DE FOYERS QUE TOUTE AUTRE MARQUE



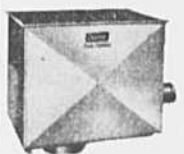
"LOW BOY" FOURNAISE CENTRALE A L'HUILE



FOURNAISE MURALE A GAZ



"TRIM BOY" FOURNAISE CENTRALE A GAZ



FOURNAISE DE PLANCHER DISSIMULEE

LES EDITIONS DE PARIS

Ecrivez-nous pour obtenir notre brochure GRATUITE !
The Coleman Lamp and Stove Co. Ltd.,
Dept. LS-8180 Bates Road, Montréal, P.Q.

L'Alphabet des Rêves

CACHOT

☆ La prison vue de l'extérieur : tourments. Se voir au cachot : amélioration de la situation.

☆☆ Rêver que l'on se trouve dans un cachot étroit est un symptôme de malaise intestinal.

CAGE

☆ Menace de maladie. Voir une cage avec des oiseaux : rencontre imprévue. Se voir en cage : graves ennuis. (Même symptôme que le cachot.)

CAILLE

☆ Voir une caille, oiseau de mauvais augure : rupture d'amitié ou de liaison. Si les cailles sont mortes : embûches. Si elles sont nombreuses : trahison de femme.

CAILLOUX

☆ Ramasser des cailloux : bonnes affaires. Sur un rivage : gratification ou bénéfice inespérés. Jeter des cailloux dans l'eau : menace de perte matérielle. Dans un puits : menace de vol. Recevoir des cailloux : prochain voyage.

☆☆ Etre poursuivi en rêve par des ennemis qui jettent des cailloux est un signe de névrose d'angoisse (à surveiller si le rêve se reproduit).

CALCUL

☆ Se voir calculer rapidement : succès en affaires. Ne pas trouver la solution : grosses difficultés. (Voir le mot : nombres, chaque nombre ayant sa signification particulière.)

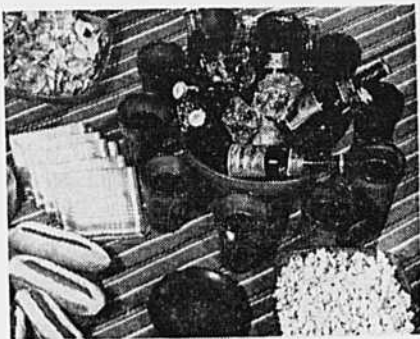
CALENDRIER

☆ Tenir soi-même un calendrier : succès après un long effort. Voir quelqu'un tenir un calendrier : amitié durable. (Si l'on peut lire une date sur le calendrier, il faut la noter au réveil.)

☆☆ Comme le coq, le calendrier est un symbole du temps (Voir coq.)

Mes Recettes de Cuisine

par Madame ARMELLE BRAULT-MASSICOTTE
Chroniqueuse du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE



LES DESSERTS RICHES EN VITAMINES C.

TARTE AU CITRON

Abaisse ou fond

- 3 c. à tb. de beurre mou
- 1½ tasse de noix de coco
- 1 c. à tb. de sucre
- ½ c. à thé de zeste de citron

A l'aide d'un pinceau, étendre le beurre mou mais non fondu sur le fond et les parois d'une assiette à tarte, presser ensuite la noix de coco sur le beurre. Mêler le sucre et le zeste et saupoudrer ce mélange sur la noix de coco. Cuire au four à 300° F. durant 15 à 20 minutes. Refroidir.

Garniture au citron

- 1 c. à tb. de gélatine
- 2 c. à tb. d'eau froide
- 1 tasse de sucre
- ¼ de c. à thé de sel
- 1 c. à thé de zeste de citron
- ½ tasse de jus de citron
- 3 jaunes d'œufs battus
- 3 blancs d'œufs
- ½ tasse de crème à fouetter

Gonfler la gélatine dans l'eau froide. Dans la partie supérieure du bain-marie, mélanger le sucre, le sel, le zeste et les jaunes d'œufs; mouiller avec le jus de citron. Cuire au-dessus de l'eau bouillante jusqu'à épaississement en brassant continuellement. Ajouter immédiatement la gélatine et bien brasser pour la dissoudre. Refroidir et laisser prendre à demi. Incorporer les blancs d'œufs montés en neige et la crème fouettée. Verser dans l'abaisse et laisser prendre bien ferme au froid. Décorer de noix de coco grillée.

POUDING AUX PRUNEAUX ET AU CITRON

- 3 c. à tb. de farine
- 1 tasse de sucre
- 3 c. à tb. de beurre mou
- 2 œufs séparés
- 2 c. à tb. de jus de citron
- 1 c. à thé de zeste de citron
- 1 tasse de lait
- ⅛ de c. à thé de sel
- 8 à 10 pruneaux cuits

Dans un bol, mélanger la farine, le sel et ½ tasse de sucre; ajouter le beurre mou et bien battre. Ajouter les jaunes d'œufs, le zeste et le jus de citron et mouiller le tout avec le lait. Bien battre. Incorporer les blancs d'œufs montés en neige ferme avec le reste du sucre. Graisser un moule, fonder avec les pruneaux et verser la pâte.

te. Cuire au four à 350° F. durant 50 minutes environ. Servir ce pouding froid.

GATEAU A L'ORANGE ET AUX RAISINS

- 1 orange
- 1 tasse de raisins épinés
- 2¼ tasses de farine tout usage
- 1 c. à thé de soda à pâte
- ¼ de c. à thé de sel
- ½ tasse de beurre ou graisse
- 1 tasse de sucre
- 2 œufs séparés
- ¾ de tasse de lait
- ½ tasse de sucre à glacer
- 1½ c. à thé d'eau
- 1½ tasse d'amandes en filets

Couper l'orange en 8 sections, enlever les semences ou pépins. Passer au hachoir-viande les sections d'orange et les raisins. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le sel et le soda. Crémier le beurre ou la graisse, ajouter graduellement le sucre, puis les jaunes d'œufs; bien battre. Ajouter la farine en alternant avec le lait, puis les fruits. Incorporer les blancs d'œufs montés en neige ferme. Verser la pâte dans un moule graissé de 9" x 9" x 2". Cuire au four à 325° F. durant 1 heure et 20 minutes. Laisser refroidir le gâteau dans son moule durant 10 minutes; démouler et laisser refroidir complètement. Couler sur gâteau le sucre à glacer délayé avec l'eau et garnir avec les filets d'amandes.

LES CREPES A L'ORANGE

- 3 œufs séparés
- 1 c. à tb. de sucre
- ¼ de c. à thé de sel
- ½ tasse de farine
- 1 tasse de lait
- 1 c. à tb. de beurre fondu

Dans un bol, battre les jaunes d'œufs avec le sucre et le sel, ajouter la farine en alternant avec le lait et ajouter le beurre fondu. Incorporer les blancs d'œufs montés en neige ferme. Cuire les crêpes dans très peu de graisse. Plier chaque crêpe en quatre et déposer dans un plat. Conserver à la chaleur. Servir avec une sauce à l'orange.

Sauce à l'orange

- ¼ de tasse de sucre
- 2 c. à thé d'amidon de maïs
- 1 tasse de jus d'orange
- 1 orange pelée et coupée en sections

Mêler le sucre et l'amidon, mouiller avec le jus d'orange, cuire jusqu'à épaississement sur un feu doux en brassant continuellement. Ajouter les sections d'orange et servir cette sauce chaude avec les crêpes.

qu'elle ne put retenir ses larmes. De profonds sanglots soulevèrent son sein; et dans son anéantissement elle ne remarqua point tout d'abord que le jeune prêtre s'était approché d'elle.

Penché vers elle, il la regardait avec commisération; — en ce moment il avait la figure d'un ange et une expression sérénique était répandue sur son front.

D'une voix d'exquise douceur il dit:

— Vous êtes très malheureuse, madame, je le comprends, je le vois; — et c'est peut-être la Providence qui m'envoie la douce mission de vous consoler...

— Vous êtes encore presque un enfant, et moi je suis déjà une vieille femme, fit Madeleine, les dents serrées. Que pourriez-vous me dire qui puisse apaiser le tumulte de mon cœur! Oh! cet ouragan, comme il me fait du bien, comme il me soulage! Je voudrais que sur moi la foudre tombât — je serais alors affranchie à jamais d'une vie devenue trop lourde à porter!

— Vous êtes encore plus à plaindre que je ne le pensais, dit le prêtre. Je ne veux point essayer de vous consoler malgré vous, et je vous quitte; — mais qui sait si nous ne nous retrouverons pas un jour dans la vie!

Lentement il se retira et se dirigea vers la haute porte de sortie. Au moment où il trempait ses doigts dans le bénitier il se retourna vers Madeleine — et Madeleine vit sur ce jeune visage une immense tristesse.

Qui était ce prêtre?

Un bedeau passait — Madeleine le lui demanda.

— C'est, répondit l'homme, l'abbé Gabriel. Prêtre des plus dignes, plein de talent et de vertu, dans quelques années il fera courir tout Paris — ce sera un second Lacordaire...

IV

UN mois après les événements que nous venons de raconter, une auto de maître, conduite par un chauffeur à l'élégante livrée, parcourait à vive allure la route qui relie Paris à la coquette petite ville de Boissy-Saint-Léger.

Parvenue à destination elle s'arrêta devant une villa de fort belle apparence.

Un homme jeune, mis avec une recherche voulue, en descendit en disant à une voyageuse qui paraissait endormie dans un des coins de la limousine:

— Nous voici chez nous, ma chère Basquine.

Une exclamation douce, mais indifférente et où il n'y avait ni joie ni surprise, lui répondit — et aussitôt un adorable visage apparut à la portière tenue ouverte.

Basquine sauta lestement sur le trottoir et d'un geste glacial refusa de prendre le bras que Renault Poitevin lui offrait.

— Voyons, voyons, fit-il avec une légère pointe d'ironie, je vois que vous me tenez encore la dragée haute. Il est vrai que jusqu'ici nous n'avons guère eu le temps de nous connaître; — mais dans cette villa où nous allons vivre seuls vous aurez vite fait de m'apprécier, vite fait de m'aimer. Nous sommes mariés de ce matin seulement; et franchement je ne peux attendre de vous que vous répondiez déjà à ma tendresse.

Tout en causant il l'avait prise par la main. Puis doucement, comme il l'eût fait pour un enfant, il lui fit traverser une vaste pelouse s'étendant jusqu'à la villa en ce moment tout illuminée.

— Vous le voyez, dit-il, dans un geste large, les ordres que j'ai donnés par téléphone ont été ponctuellement exé-

cutés; — les domestiques nous attendent, et tout est prêt pour nous recevoir. Dans votre chambre vous trouverez des fleurs, des bibelots qui vous plairont. Pour vous je me suis rendu acquéreur, il y a quinze jours, de cette propriété que j'ai aussitôt fait aménager de mon mieux. Nous y serons très bien, et nous y resterons longtemps, vivant sans cesse l'un près de l'autre. Quant à moi je n'irai à l'usine que trois fois par semaine — et même je n'y reparaitrai plus du tout si Carvajean peut dès maintenant me rendre mes capitaux.

Il parlait, parlait — mais Basquine ne l'écoutait pas: son esprit était bien loin. Lui la dévorait des yeux; — elle était si séduisante dans ce costume tailleur d'un gris foncé presque bleu — qu'elle avait revêtu sitôt après avoir quitté sa toilette de mariée — qui faisait ressortir plus encore la mate blanche de son visage et l'éclat de son opulente chevelure blonde. Jeté négligemment sur sa tête, un fichu de dentelle encadrait les traits fins, le front soucieux déjà barré d'une ride profonde — en un mot toute cette adorable figure.

Ils traversèrent plusieurs pièces, des salons plus luxueux les uns que les autres et ornés de fleurs qui emplissaient l'air de délicieux parfums.

Basquine, telle une hallucinée, se laissait conduire sans un mot de révolte. Ses yeux largement ouverts, comme pour mieux graver dans sa mémoire tout ce qu'elle voyait, cherchaient déjà une issue qui lui permit de fuir cet homme dont les paroles et les sourires lui faisaient mal.

Puis ce fut enfin le nid d'amour qu'elle aperçut, la chambre aux larges fenêtres d'où on découvrait un superbe panorama, les lourdes tentures de soie recouvrant les murs et les meubles, le lit de marqueterie dressé comme un autel au milieu de la vaste pièce. Jamais Basquine n'avait vu, ni rêvé un tel luxe; elle se crut le jouet d'un rêve des Mille et une Nuits.

— Vous êtes ici chez vous, fit gaillardement Renault; — mais je me permettrai de vous y rejoindre ce soir, si toutefois vous m'y autorisez. Croyez-le bien, Basquine, je serai toujours l'esclave de vos volontés et je m'efforcerai sans cesse de satisfaire le moindre de vos désirs.

Basquine regarda Renault; ces paroles, dites avec un calme qui la surprenait, la rendaient singulièrement perplexes.

— Je voudrais être seule, dit-elle enfin.

— Désirez-vous que je vous envoie votre femme de chambre?

— Je n'ai besoin de personne.

— En attendant que sonne l'heure du dîner, ne vous serait-il pas agréable, pendant qu'il fait encore grand jour, de parcourir un peu votre domaine?

— Comme vous voudrez.

Il crut l'avoir conquise, et aussitôt sa fatuité s'en accrût.

Ensemble ils redescendirent les larges escaliers couverts d'épais tapis, traversèrent le hall et parvinrent sur une terrasse dominant une pelouse superbe descendant en pente douce jusqu'à la route silencieuse et déserte à cette heure.

Ils quittèrent la terrasse et gagnèrent, à droite, un parc ombreux où des milliers d'oiseaux chantaient, se répondant de branche en branche. Tout au fond du parc un pavillon, adossé au mur de clôture, se détachait de l'ombre. A moitié démolie par le temps, cette maison avait autrefois servi de logis au garde-chasse chargé de la surveillance des bois avoisinants; — elle comprenait un rez-de-chaussée et un premier étage tellement envahis tous deux par le lierre et la vigne vierge qu'à peine pouvait-on aperce-

voir les fenêtres étroites et grillagées.

Longtemps Basquine s'arrêta pour regarder ce pavillon branlant — et subitement elle eut l'intuition que c'était là une prison qui lui était réservée...

Toute sa belle assurance de tout à l'heure sombra à l'instant, et un léger frisson la secoua tout entière.

— Le garde qui habitait ce taudis a dû s'y ennuyer à mourir, dit Renault. Regardez — la vue y est complètement bornée. A droite, à gauche, partout ce sont des arbres qui depuis que cette maison forestière est abandonnée — et il y a de cela plus de dix ans — ont poussé hauts et serrés. Les oiseaux y sont à l'aise pour chanter, et surtout pour fuir les balles des chasseurs.

— Ce pavillon a l'aspect d'une prison, dit lentement Basquine.

Songeuse, elle voulut rebrousser chemin.

Quand ils regagnèrent la villa, le dîner était servi dans la vaste salle à manger.

Basquine toucha à peine aux mets qui lui furent présentés; et devant elle la coupe de champagne versé par Poitevin resta pleine.

Lui, tout au contraire, buvait sec et dévorait avec gloutonnerie les plats succulents servis par le maître d'hôtel.

Quand vint le dessert — le moment si impatientement attendu par Renault — ils restèrent seuls, face à face; lui enhardi par le champagne, elle très calme...

Les coudes sur la table, il dit d'un ton froid:

— Je suis riche, très riche — d'ailleurs Mme Carvajean a dû vous en informer — et je puis vous rendre très heureuse. Si vous le voulez bien, nous passerons ici deux mois, puis après nous voyagerons aussi longtemps que cela vous fera plaisir; — ensuite nous rentrerons à Paris où je vous ferai une vie digne de votre jeunesse et de votre beauté...

« Je vous ai prise sans le sou, nue comme un ver, et c'est moi seul qui ai payé vos toilettes et vos bijoux. De Carvajean je n'ai rien voulu accepter — j'ai tenu à être chic jusqu'au bout... »

En entendant ces paroles Basquine eut un haut-le-cœur. Elle tressaillit, trembla; une sueur froide mouilla son visage — elle se vit perdue!...

Mais lui, tout en étirant doucement sa longue moustache blonde, riait de l'émoi de la pauvre femme.

Il dit, goguenard, en s'emparant des mains de Basquine...

— Ah! ma belle petite colombe, tout à l'heure, tu seras à moi, car je suis ton mari, ton maître. J'aurais pu te laisser à ton déshonneur — je ne l'ai pas voulu: tu me plaisais! Dès le premier jour où je te vis, ton air candide m'a captivé; et puis aussi, à dire vrai, j'en avais assez de l'autre. Tu comprends: si je ne t'avais pas épousée, Mme Carvajean, devenant de plus en plus imprudente, de plus en plus crampon, m'eût relancé chez moi à toute heure.

« Et qui sait, reprit-il, si un jour elle n'aurait pas songé au divorce? Depuis longtemps elle est fatiguée de son Carvajean, comme depuis longtemps aussi je suis fatigué d'elle! »

« Tu sais, je ne l'ai jamais aimée — ça, je t'en fais le serment, ma petite Basquine; — aussi quand tu imaginas la petite comédie du pavillon mauresque, ai-je été non seulement agréablement surpris mais encore particulièrement content — on est toujours flatté d'être gobé par une jolie femme comme toi!... »

— Mais je ne vous ai jamais aimé, fit Basquine très grave; et à ce sujet, il existe entre nous une méprise qu'il

est indispensable d'éclaircir tout de suite.

« Je connaissais les angoisses du patron, de ce digne homme à qui de nombreuses lettres anonymes avaient été envoyées; je savais que la nuit où je suis allée vous surprendre il était informé que vous aviez un rendez-vous dans le pavillon mauresque — alors... alors... j'ai voulu sauver Madeleine du déshonneur, j'ai voulu sauver Carvajean du suicide! »

— Et tu t'es sacrifiée?

— Oui.

— Tu ne m'as donc jamais aimé?

— Jamais.

— Et maintenant?

— Maintenant vous m'êtes indifférent.

Accoudé sur la table, il la regardait fixement, et dans ses yeux passaient des lueurs de désir.

Il but coup sur coup, deux verres de champagne.

Puis, la figure allumée...

— Bah! si tu ne m'aimes pas aujourd'hui tu m'aimeras demain; — tu feras comme tant d'autres qui ont essayé de me résister et qui bientôt ont dû s'avouer vaincues.

« Du reste je ne crois pas un mot de ce que tu viens de me raconter. Ton soi-disant sacrifice était tout simplement un calcul. Ton but était de supplanter Madeleine d'abord, de te faire épouser ensuite; — tu as parfaitement réussi et c'est là un beau coup dont tu peux être fier. Maintenant c'est fait — tu es à moi! »

Il se leva trébuchant.

Et comme il se disposait à s'approcher d'elle, elle profita d'un moment où il lui tournait le dos pour s'emparer d'un couteau à dessert et le glisser, inconsciemment et sans trop savoir ce qu'elle pourrait en faire, dans le petit sac de velours qu'elle portait sur elle.

Maintenant cet homme ivre, non seulement la dégoûtait, mais encore il lui faisait peur; — en ce moment elle se rendait compte de la grandeur du sacrifice qu'elle avait accompli.

Des heures sonnèrent, lentes et douces, répétées à l'infini par les églises des villages environnants et par les horloges des villas voisines.

A un moment des aboiements furieux se firent entendre: c'étaient les chiens de garde qu'on venait de lâcher dans les jardins de la villa — et instinctivement en songeant à ces dogues Basquine frissonna.

Il fallait cependant en finir avec cette terreur.

Alors Basquine, résolue, quitta la salle à manger et se dirigea vers son appartement où, tout à l'heure, Renault viendrait certainement la rejoindre.

Ne valait-il pas mieux prendre tout de suite une détermination ferme, régler une fois pour toutes avec Renault la vie qui désormais devait être la leur?...

Une scène tragique allait éclater — mais peu importe; ce serait la première... et aussi la dernière. Il fallait dire à cet homme la vérité... toute la vérité, mais rien que la vérité!

Debout près de la fenêtre ouverte de sa chambre, elle attendit Renault.

Elle n'attendit pas longtemps; — bientôt Renault parut.

Il semblait dégrisé; mais cependant, dans ses yeux brillaient encore les mêmes lueurs que tout à l'heure.

— Je craignais de trouver les portes fermées, dit-il avec un peu d'ironie; — aussi suis-je heureux de constater que vous êtes devenue plus raisonnable que je n'ose l'espérer.

— Je vous attendais, fit-elle d'un ton glacial, car il nous faut dès à présent régler les conditions de notre vie en commun. Vous connaissez mes sentiments à votre égard et vous savez pour

quels motifs j'ai consenti, moi qui ne vous aime pas, à devenir votre femme. Je ne tiens pas à l'argent, croyez-le bien, et c'est pourquoi je vais vous faire la double proposition que voici: ou bien dès demain je quitterai cette maison pour ne jamais y revenir; ou bien, si vous le voulez, j'y resterai, mais à la condition que tous deux nous y vivions à notre guise, comme deux amis...

— Vous êtes ma femme — vous serez à moi!

— Je serai votre femme de nom seulement — à ce sujet, ma résolution est inébranlable! Mais comme il est, aujourd'hui, facile de s'affranchir d'une chaîne trop lourde à porter, nous pourrions, dans quelques mois, demander le divorce — les motifs sérieux ne nous manqueront pas. Alors, monsieur, tous deux nous reviendrons libres d'arranger notre vie comme bon nous plaira, et bientôt nous ne songerons plus l'un à l'autre...

D'une voix très calme, elle ajouta:

— Vous qui êtes jeune, élégant et, de plus, fort riche, vous parviendrez bien vite à refaire votre vie, et les femmes ne vous manqueront pas. Quant à moi, je disparaîtrai à tout jamais de votre présence et vous n'entendrez plus parler de moi. Ma mère était une petite ouvrière — je ferai comme elle... je travaillerai.

— Tu seras d'abord à moi! fit-il en s'avançant vers elle.

— Jamais! — vous entendez bien... jamais! J'aurais pu éviter cette scène pénible en me verrouillant chez moi; mais j'ai préféré vous faire connaître ce soir-même toute ma pensée. Dès demain, et sans que vous le sachiez, j'aurais pu fuir cette maison; mais j'ai craint le scandale que cette fuite, le lendemain de mes noces, eût certainement provoqué...

« C'est pourquoi j'ai résolu de m'expliquer nettement, complètement avec vous — et j'espère que vous me tiendrez compte de ma franchise... » ajouta Basquine.

— Ah! misérable fille, tu seras à moi! Tu entends... tu seras à moi! Et quand je serai las de cet amour, quand pour moi la satiété sera venue, je te rejetterai sans pitié et sans remords à la boue d'où tu sors!

Et comme Renault s'avançait pour la prendre, Basquine poussa un cri farouche. Le regard menaçant, elle recula, recula, brandissant dans sa main un couteau tout ouvert.

— Si vous faites un pas, dit-elle, je me plonge cette lame dans la poitrine — et demain chacun dira que vous m'avez assassinée! N'advancez pas, vous dis-je, sans quoi je me tue sous vos yeux! Je ne tiens pas à la vie, croyez-le bien, et la mort serait pour moi une délivrance! J'étais heureuse en songeant que bientôt je serais la femme de celui que j'aimais — et l'adultère de celle qui fut ma bienfaitrice m'a jetée dans vos bras!...

« Vous saviez bien, monsieur, que je ne pouvais vous aimer puisque j'en aimais un autre! Mais, cherchant avant tout à paraître généreux et chevaleresque aux yeux de tous les ouvriers de l'usine, vous avez voulu réparer une faute qui n'avait pas été commise... et vous m'avez demandée en mariage!

— Et tu n'as repoussé ni ce mariage, ni cette réparation, tonna Poitevin exaspéré.

— Pouvais-je me dérober, pouvais-je refuser? fit Basquine en haussant les épaules. Vous savez bien pourquoi j'ai accepté votre nom; vous savez bien que du jour où nous fûmes fiancés, la joie et le bonheur revinrent au cœur de Carvajean dont les derniers doutes s'évanouirent à jamais!

« A quoi bon alors revenir sur toutes ces choses, sur toutes ces tristesses?



Si vous avez aux alentours de Montréal...
PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN
à vendre
 Adressez-vous à
ROMEO AUGER
 CR. 9363 1250, rue Villeray, Montréal



**DÉPRIMÉE... NERVEUSE ?
 LYMPHATIQUE... DÉLAISSÉE ?**

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO "A" qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES

SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO "A", votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAUDE LUCE,
 Case postale, 1281 (Place d'Armes),
 Montréal, P. Q.
 Ci-joint 5c pour échantillon des Tablettes SANO "A". Ecrivez lisiblement.
 (pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

Moi j'ai fait mon devoir — à vous de faire le vôtre...

— C'est bien, Basquine, c'est bien, fit Renault en quittant la chambre de la jeune femme.

Basquine crut la partie gagnée; — néanmoins, quand elle se retrouva seule, elle ferma soigneusement à clef la porte de sa chambre; puis elle revint s'asseoir près de la large baie ouverte.

Une grande tristesse était en elle. Elle ne se dissimulait pas que la vie dans cette maison serait pour elle intolérable, et dès à présent elle cherchait de quelle manière elle pourrait s'en affranchir.

Fuir? Mais où irait-elle se réfugier?...

La pensée lui vint bien de se rendre à Paris chez les Michal qui, certainement, lui viendraient en aide si elle en avait besoin; mais elle rejeta bien vite cette pensée. Là, dans ce milieu d'honnêtes travailleurs, on l'interrogerait, on lui demanderait de dire toute la vérité — et pour rien au monde elle ne consentirait à accuser Madeleine...

Elle se voyait donc désormais séparée de tous ceux qu'elle aimait. Morin cependant savait ce qui s'était passé; près de lui elle pourrait donc pleurer sa détresse, sa vie perdue! Puis aussi elle lui demanderait des conseils, et par lui elle aurait des nouvelles de Just et d'Armand à qui elle n'osait plus écrire.

Elle ne se coucha pas de la nuit.

Une à une elle vit les étoiles disparaître, vit le ciel se teinter lentement de feu, vit enfin le soleil se lever, grandiose dans l'éclat de ses premiers rayons.

Mais ce ciel embrasé, cette campagne encore frissonnante sous la rosée, ces lointaines pelouses d'un vert tendre, ces fleurs dont les capiteux parfums montaient jusqu'à elle — toute cette féerie de la nature la laissait en ce moment profondément indifférente: son cœur et son âme pleuraient, sanglotaient!...

Au matin, de très bonne heure, elle entendit l'auto venir se ranger devant le perron où elle stationna quelques minutes; — puis l'élégante voiture se remit en marche et à grande allure gagna la grande route.

Alors la femme de chambre attachée au service de Basquine accourut annoncer à sa maîtresse que Renault venait de partir, mais que très vraisemblablement il serait de retour le soir-même.

Cependant il n'en fut rien — Renault ne revint pas.

Quelques jours encore s'écoulèrent pour Basquine dans une solitude absolue qui l'enchantait, dont elle était heureuse.

Elle pensait: «Il en a pris son parti, et désormais il me laissera ici toute seule vivre à ma guise...»

En effet, les domestiques, fort bien stylés, avaient ordre de la servir de leur mieux, de la traiter comme une petite reine. La femme de chambre — une Italienne très sympathique nommée Rita — lui tenait souvent compagnie, s'inquiétait de sa santé.

Un jour elle dit à Basquine:

— Monsieur est en voyage, et il ne rentrera, paraît-il, que dans deux mois — du moins c'est le maître d'hôtel qui le prétend; mais ce doit être vrai car monsieur vient d'envoyer un chèque de cinq mille francs pour les dépenses de la maison. Dans ces conditions madame a donc tout le temps d'aller se distraire à Paris si bon lui semble.

Aussitôt Basquine songea à se rendre chez son sincère ami, le vieux caissier Morin.

Néanmoins elle attendit encore toute la semaine; — puis, le dimanche venu, elle gagna la gare et prit le train de neuf heures du matin.

Quand elle arriva à la Bastille, quelques gouttes de pluie tombaient; — alors elle hêla un fiacre et se fit conduire chez Morin, rue Vieille-du-Temple. Le dimanche elle était bien sûre de trouver le caissier dans son modeste logement, très occupé à faire son ménage.

Oh! quelle douce surprise éprouva le vieillard en apercevant Basquine...

— Toi... ici... chez moi! murmura-t-il en serrant la jeune femme dans ses bras. Ton mari t'a donc permis de venir me voir? — Nous n'étions cependant pas bien camarades tous deux.

— Renault voyage, dit-elle en s'assoyant, essouffée, dans la petite salle à manger.

— Ton mari voyage sans toi? — mais alors, mais pour lors...

Et furieusement, le brave homme se prit à gratter son nez qui devint rouge comme une tomate.

— Cela vous étonne, papa Morin?

— Pour sûr, ma gosse. Alors, ce Poitevin de malheur t'a déjà plantée là comme un paquet?

— Il est parti, et je ne sais quand il reviendra.

— Parti... après quelques jours seulement de mariage!

— Voyez-vous, papa Morin, il y a des choses qu'on ne sait trop comment dire, et...

— Allons, ma gosse, parle franchement.

— Eh bien, voilà — je suis mariée sans l'être...

— Ah! nom de nom! — mais alors, mais pour lors...

Cette exclamation lui était familière et il la lançait à tout propos.

— Dans ces conditions, reprit Basquine, vous devez comprendre, mon bon papa Morin, qu'il m'est impossible de rester plus longtemps à Boissy, dans cette superbe villa où je ne suis pas chez moi et où je m'ennuie à mourir...

— Mais, ma petite, tu peux venir ici tout droit. Tu seras la bienvenue, et tu embelliras de ta présence ce petit logement toujours si sombre malgré les rayons de soleil qui de temps à autre flambent sur le mur d'en face.

Et conduisant Basquine à la fenêtre...

— Tu vois cette très vieille maison — eh bien, tu es née là; là ton père et ta mère sont morts! Dans cette antique rue du Temple, vois-tu, derrière ces murailles crevassées, subsistent bien des souvenirs douloureux et tristes! C'est là, dans cette maison, que Saurel est né lui aussi, et c'est là qu'il est mort! C'est là, encore que Carvajean vint vous prendre, Armand et toi, pour vous conduire chez lui. Le cercueil de ta mère était à peine descendu que déjà ton frère et toi vous aviez un nouvel asile!

— Je m'en suis souvenue, papa Morin.

— Et c'est pourquoi tu as voulu te sacrifier! Mais il faut en rester là, ma gosse, et moi je ne t'en demande pas davantage. Si ce Poitevin te dégoûte — eh bien, il y a le divorce qui te rendra la liberté...

— J'y ai déjà songé.

— Tu sais, petite, en attendant que le divorce soit prononcé tu peux venir chez moi — quand il y en a pour un il y en a pour deux.

— Et M. Carvajean?

— Rassure-toi à ce sujet; — je saurais bien expliquer au patron de quoi il retourne.

— Oh! non, papa Morin; — je vous en supplie, pas un mot de tout cela à M. Carvajean!...

Le vieux caissier parut tout d'abord étonné et froissé que Basquine lui demandât ainsi de faire des cachotteries à l'homme qu'il aimait le plus au monde; — mais après mûre réflexion il se rendit à la prière de la jeune femme.

— Soit, on se taira — tu as peut-être raison, ma gosse.

Près de ce vieillard qu'elle vénait, Basquine se sentait revivre; — tout le passé, ce passé si près d'elle cependant, lui semblait un rêve douloureux, un horrible cauchemar.

— Et Just... l'avez-vous revu? — demanda-t-elle, craintive, défaillante.

— Il est venu, m'a-t-on dit, mais en cachette. Armand lui aussi était du voyage; mais il est allé coucher à l'hôtel, ne voulant plus reparaître dans cette maison qui lui fut pendant tant d'années si hospitalière. Et, ma pauvre gosse, tu as été maudite par Armand, par Just, par tous! Ton mariage n'a pas rendu à Carvajean la tranquillité qu'il cherchait, et maintenant le patron est redevenu préoccupé, soucieux...

«Vois-tu, ma petite Basquine, en t'en allant tu as emporté le dernier rayon de soleil de l'usine, et l'avenir s'annonce plein de menaces. Poitevin a redemandé ses capitaux; il veut à tout prix rompre le contrat qui le lie pour dix ans encore avec le patron. Or, les cinq cent mille francs qu'il exige sont difficiles à trouver — on ne sort pas comme ça du jour au lendemain une pareille somme d'une maison aussi importante que la nôtre...

Et saisissant avec tendresse les petites mains de Basquine, Morin reprit d'un ton adouci:

— Si tu voulais tu pourrais peut-être, toi, arranger l'affaire.

— Oh! maintenant ne comptez plus sur moi! s'écria Basquine dans un élan de colère. J'ai déjà fait plus que je ne pouvais et ce que vous me demandez là serait au-dessus de mes forces! En admettant que je me décide, il me faudrait payer trop cher le service que vous rendrait Poitevin! Je me suis sacrifiée une première fois — désormais n'exigez plus rien de moi!...

— Je ne suis qu'un vieil égoïste — pardonne-moi, ma gosse... pardonne-moi.

— Vous êtes tout pardonné, papa Morin.

A ce moment, un pas lourd se fit entendre dans l'escalier.

Morin dressa l'oreille — et subitement pâlit.

— C'est Carvajean, dit-il. Comme je ne voudrais pas, ma gosse, qu'il te trouve ici, tu vas entrer dans ma chambre — il n'ira pas t'y chercher.

A peine achevait-il ces paroles qu'un coup de sonnette retentit.

En apercevant Carvajean, il poussa une exclamation de surprise.

— Vous, patron... vous!

— Ah! tu trembles, mon vieil ami; — et si tu trembles, c'est que tu sais que je ne viens jamais te trouver que pour te faire part de choses pénibles, très pénibles...

Le visage de Carvajean exprimait une angoisse profonde, et dans ses yeux un peu de brume passait.

Très calme, du moins, en apparence, il reprit:

— Just est venu — le savais-tu?

— Je le savais, patron.

— Il n'a voulu voir personne, et pendant huit jours il est resté enfermé chez nous, sombre et profondément abattu. Nommé sous-lieutenant de cavalerie, il veut quitter la France et

Votre Bonne Etoile

par WERNER HIRSIG

SEMAINE DU 19 AU 25 MAI 1957

LES CHANCES QU'ELLE VOUS RESERVE :

Cette semaine peut vous apporter une série de petits événements agréables et imprévus, aussi bien dans la vie privée, familiale que dans les questions d'intérêts. Vous pouvez envisager d'apporter de petits changements, de procéder à des réorganisations, à des améliorations dans l'aménagement du foyer. Moment à choisir également pour chercher à élargir le cercle des relations amicales et sociales, pour renouer d'anciennes amitiés, surtout vers le 20 et le 25.

LES DATES QUE VOUS CHOISIREZ :

a) pour vos affaires, vos démarches, vos entrevues professionnelles, vos sollicitations, vos appointments :

20 tout le jour
24 tout le jour
25 tout le jour

LES RISQUES QUE VOUS ENCOURREZ :

Le 23 est une journée moins agréable, durant laquelle il sera préférable de ne pas sceller de nouvelles amitiés, et de ne pas engager votre avenir sentimental de façon décisive.

Vos plans et vos projets personnels peuvent se heurter à des retards et des obstacles imprévus, mais heureusement sans durée. Efforcez-vous d'éloigner de vous tout sentiment de méfiance et de jalousie à l'égard des personnes que vous aimez.

CELLES QUE VOUS REDOUTEREZ :

21 matin
22 matin

b) pour vos rencontres amicales et sentimentales :

19 soir
21 soir
24 tout le jour
25 tout le jour

23 tout le jour
22 soir

c) pour vos achats importants et vos transactions commerciales :

20 tout le jour
24 tout le jour
25 tout le jour

21 matin
23 après-midi

d) pour vos intérêts immobiliers, fonciers et familiaux :

20 matin
24 après-midi
25 matin

19 tout le jour
22 matin
23 tout le jour

AUTOMOBILISTES : dans la nuit de samedi à dimanche, soyez prudent, de même que durant la matinée du 20, moments où l'on observe plus de risques d'accidents dus à des défauts de transmission, à des courts circuits ou à d'autres défauts de l'allumage et de l'éclairage. Contrôlez vos phares et vos feux arrière. Les 22 et 23, recrudescence de dangers dus à la mauvaise visibilité ou à un retour du froid, brouillards et humidité (?).

LES PRECAUTIONS QU'IL VOUS FAUDRA PRENDRE POUR VOTRE SANTE : Le 19, attention aux chutes et aux entorses dans les déplacements : chevilles plus faibles. Si vous avez le cœur défaillant, évitez le surmenage, les brusques changements d'altitude. Si vous avez la gorge sensible et que vous êtes exposé à souffrir des refroidissements, prenez les précautions d'usage en pareil cas vers les 22 et 23 mai.

LA BOURSE, CETTE SEMAINE : au début de la semaine, on peut éprouver quelques soucis relativement à une baisse de l'or, ou relativement à des valeurs d'Etats (surtout européens ou d'Amérique Centrale et du Sud). De mauvaises conditions atmosphériques, certains risques affectant des récoltes peuvent retentir défavorablement sur certains produits agricoles et de l'industrie de l'alimentation. Tendances passagères. Risques qui ne seront vraisemblablement pas confirmés dans un proche avenir.

demande à être classé dans un régiment de Tunisie.

Morin, apitoyé lui aussi, eut un haut-le-cœur.

— Il veut se faire tuer, je le comprends! reprit Carvajean, en passant la main sur son large front. Le chagrin qu'il a éprouvé de la trahison de Basquine est aussi profond qu'au premier jour. Comme sa mère, Just est un sensitif, et les peines de cœur le rendent fou. L'affection qu'il avait autrefois pour Armand s'est, elle aussi effondrée et maintenant entre eux tout est brisé. Tous deux ont obtenu sur leur demande à être envoyés en Afrique; mais l'un s'arrête à Alger, l'autre se rend à Tunis.

Et nerveux Carvajean ajouta:

— La présence d'Armand est maintenant très pénible à Just...

— Mais alors, mais pour lors...

— Just ne veut plus réparaître à l'usine où il rencontrerait certainement Poitevin dont la seule vue lui serait odieuse...

Et avec un accent d'amertume profonde...

— J'ai donc perdu à la fois mes trois enfants; j'ai vu sombrer à tout jamais la gaité de ma maison!

— Vos trois enfants?...

— Basquine et Armand n'étaient-ils pas un peu mes enfants? Ne les ai-je pas élevés comme s'ils eussent été réellement à moi? Hélas! au déclin de ma vie, tous m'échappèrent; — et à présent, je me demande où je pourrai jamais trouver la récompense de bienfaits prodigués avec le désintéressement que tu connais...

— Vous la trouverez dans votre conscience, patron.

— Oh! pour moi, la conscience est muette depuis longtemps, et je vis dans une perpétuelle angoisse! Non seulement, mon vieil ami, j'éprouve de grandes peines de cœur, mais encore je suis tenaillé par le souci incessant des affaires. Comme tu le sais, Poitevin insiste pour que je lui rende ses capitaux et il a demandé à rompre dès maintenant le contrat qui nous lie tous deux.

« Et où veux-tu que je prenne une telle somme? En admettant même que je la trouve chez des banquiers, les intérêts à servir annuellement nous tueront bien vite. Pour les payer, ces intérêts, nous devons contracter de nouveaux emprunts — et alors ce sera la fin de cette vieille maison des Carvajean qui, pendant tant d'années, fut si prospère!

Il s'était redressé; — et maintenant, fiévreux, les mains derrière le dos, il arpentait la petite salle à manger. Une ombre de tristesse assombrissait son large front dont les rides se faisaient plus profondes.

— Sais-tu, reprit-il en s'arrêtant brusquement devant Morin, qu'une telle défaillance navrait, sais-tu quelle est la seule cause de toutes ces angoisses? — eh bien, c'est Basquine, uniquement Basquine! Son maudit amour nous a conduits à la honte d'abord, à la ruine ensuite, et c'est à elle que nous devons toute cette débâcle!

« Nous étions heureux, tranquilles — et il a fallu qu'un étranger vint anéantir tout ce bonheur!

« Crois-tu, Morin, que je puisse jamais oublier ça? Crois-tu que Madeleine elle aussi puisse pardonner à Basquine d'avoir tant fait pleurer Just — car dans les bras de sa mère Just a sangloté comme un enfant!... Ah! il a fallu que sa douleur et sa souffrance fussent bien grandes pour que lui vienne la pensée de se séparer de sa mère et de moi pendant de longues années peut-être!...

— Oh! patron, ne condamnez pas ainsi Basquine! murmura Morin suffoqué par l'émotion.

— Tu l'absous donc, toi? Tu aprouves la conduite de cette fille dans ma maison, tu pardonnes le scandale qu'elle apporta dans mon intérieur? Oui, mon ami, le scandale — car, vois-tu, tout se sait, et depuis longtemps les ouvriers étaient au courant de sa conduite!...

Morin tressaillit. Instinctivement il jeta les yeux sur la porte de sa chambre — cette porte derrière laquelle Basquine devait être aux écoutes — et son cœur se serra.

— Oh! oui, j'absous Basquine, j'absous la fille de Saurel, dit-il d'un ton glacial; — et non seulement je l'absous, mais encore je la défends!...

— Tu la défends?

— Oui, patron, je la défends. Elle était si jeune, patron — et bien souvent la jeunesse est mauvaise conseillère!

— Peut-être as-tu raison, mon vieil ami. Just est resté trop longtemps éloigné de Basquine, et alors elle s'est peu à peu détachée de lui...

Puis, un peu anxieux, il demanda:

— Mais crois-tu qu'elle ait fait une bonne affaire en épousant Renault?

— Basquine est si jolie — il doit l'adorer...

— Eh bien, moi, je ne le crois pas, et je suis persuadé qu'il n'éprouva jamais pour elle qu'un simple caprice; — du reste c'est aussi l'avis de Madeleine.

— Oui, un caprice... comme il en eut pour une autre, fit imprudemment Morin.

Mais à peine avait-il prononcé ces paroles que déjà le vieux caissier les regrettait! Carvajean venait de se lever brusquement, les yeux inquiets et scrutateurs.

— Alors, demanda le patron d'un ton d'apparence très calme, tu as connu à Poitevin d'autres amours?

— Tout dernièrement encore il poursuivait de ses déclarations les plus belles ouvrières de l'usine, fit Morin pour dire quelque chose qui rassurât un peu le patron.

Carvajean parut soulagé d'un grand poids.

« Ah! pensait le vieux caissier, tant que ce satané Poitevin fera partie de l'usine, la vie ne sera pas tenable; — il faut donc l'éloigner à tout prix du patron... Qui sait ce qui pourrait arriver un jour! »

Alors, d'un ton délibéré...

— Ce Poitevin de malheur nous embête; aussi devons-nous au plus tôt l'évincer de l'usine.

— Tu es fou, mon ami; — où veux-tu que je trouve l'argent nécessaire?

— Laissez-moi faire, patron — j'ai mon idée.

— Connais-tu par hasard un financier disposé à nous fournir des capitaux suffisants?

— Parfaitement.

— A quel taux prêterait-il son argent?

— Ce serait à cinq pour cent. C'est cher, je le sais; mais que voulez-vous, patron, l'essentiel est qu'on soit débarrassé de cet intrus. Puis réfléchissez bien que désormais vos frais de maison seront moins élevés puisque les enfants ne vous coûtent plus rien; Basquine est mariée et les autres se tirent d'affaire tout seuls.

— Les enfants... mon pauvre Just! murmura Carvajean d'une voix attendrie, des larmes plein les yeux.

Sur ces paroles Carvajean partit, laissant Morin sombre et préoccupé à la pensée qu'il lui fallait maintenant trouver les cinq cent mille francs à rendre à Renault...

A la légère le vieux caissier s'était tout à l'heure engagé à faire cette restitution; mais à présent il se demandait avec angoisse où et comment il pourrait se procurer une somme aussi considérable.

Et telle était sa préoccupation qu'il ne songeait même plus à Basquine qui, sortie de la chambre, le regardait en ce moment avec une infinie douceur.

— Ah! c'est vrai, tu étais là, fit Morin. Ma foi, je t'avais oubliée — j'ai tant de peine, si tu savais. A tout prix

il me faut de l'argent, beaucoup d'argent — et cet argent je ne sais pas où le prendre...

« J'ai cependant promis au patron que d'ici quelques jours je me serais procuré la forte somme qui nous est nécessaire; mais c'était là une parole en l'air, une parole que je voudrais bien reprendre.

— J'ai bien, moi, une cinquantaine de mille francs qui ne doivent rien à personne et que je mets à l'entière disposition du patron; mais c'est tout ce que je possède, et cette somme est bien loin de suffire à nos besoins.

« Tous se dévoueront pour le patron... moi seule ne pourrai me sacrifier — je suis maudite! Froissé dans son orgueil, dans son amour-propre de beau garçon, Renault ne me pardonnera jamais mes dédains!... »

Ce fut sous cette douloureuse impression qu'elle prit congé du vieux caissier.

En hâte elle gagna la gare de la Bastille, monta dans un train prêt à partir et rentra à Boissy-Saint-Léger, dans la grande maison où seuls les domestiques l'attendaient.

Alors recommença pour elle cette vie d'isolement qu'elle préférait cependant à la vie avec son mari.

Craignant toujours de voir apparaître Renault, Basquine s'enfermait dans sa chambre où elle passait des nuits pleines d'insomnie; — et ce n'était qu'au matin seulement qu'elle parvenait enfin à s'endormir.

Un mois s'était écoulé depuis son mariage, et depuis un mois elle vivait seule dans la maison de Boissy-Saint-Léger.

Un matin elle reçut une lettre datée de Rome et ainsi conçue:

Vos dédains m'ont brisé! Aujourd'hui encore j'en suis à me demander quels griefs vous pouvez bien avoir contre moi — contre moi qui ai cependant voulu vous réhabiliter aux yeux de tous. Bien qu'innocente d'une faute que vous n'aviez pas commise, vous eussiez quand même été déshonorée si je ne vous avais épousée!...

En vous donnant mon nom, Basquine, je vous ai sauvée; — mais, vous, que m'avez-vous accordé en échange... rien! Vous m'avez presque chassé de votre présence, m'obligeant à chercher ailleurs d'autres amours...

Dans quelques jours, nous aurons à ce sujet une explication décisive; — mais en attendant, sachez bien que je ne suis pas disposé à jouer plus longtemps près de vous le rôle d'un imbécile... ou d'un mari complaisant.

Quand elle l'eut parcourue, Basquine laissa tomber cette lettre de ses mains, et pendant quelques instants elle resta comme anéantie.

Un moment la pensée de fuir lui vint — il lui était si facile d'accepter l'hospitalité que Morin lui avait si généreusement offerte...

Mais que penserait Carvajean?...

Non, cette solution était impossible, et, de plus en plus, elle comprenait qu'elle ne pourrait sortir de l'impasse dans laquelle elle s'était volontairement engagée.

Pendant quelques semaines, elle n'entendit plus parler de Renault, et le temps s'écoula pour elle dans un calme absolu.

Habitée peu à peu à cet abandon, Basquine reprenait courage, attendant sans angoisse que vienne le jour où Poitevin lui dirait de reprendre sa liberté et de quitter à tout jamais la villa de Boissy-Saint-Léger.

Pendant ce temps, Renault, lui, voyageait. Il s'étourdissait, jouait, s'énervait, faisait la fête en compagnie des plus jolies filles de Rome.

Mais, la satiété une fois venue, c'est à Basquine qu'il songea, à cette femme — la sienne — qui s'était si obsti-

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	5	2	8	3	6	2	5	4	7	2	6	3	8	2	5
D	D	U	V	U	S	N	E	E	E	P	U	N	O	A	S
8	5	3	6	2	7	4	8	2	6	5	3	7	2	8	5
U	N	L	R	S	S	B	S	S	P	O	E	P	E	E	C
8	2	7	5	3	6	2	8	4	7	2	6	5	3	7	5
T	T	E	E	G	R	E	E	E	R	M	I	S	E	E	P
8	5	3	7	2	6	4	8	2	7	5	3	6	2	8	4
S	R	R	Z	P	S	A	A	S	E	O	D	E	P	M	U
8	5	2	7	3	6	2	8	4	7	2	6	5	3	8	5
B	C	R	N	E	A	O	I	X	C	F	G	H	B	T	A
6	3	8	5	2	6	4	7	2	8	5	3	6	2	7	4
R	O	I	I	I	E	R	O	T	E	N	I	A	A	R	E
4	6	2	7	5	3	6	2	4	8	3	6	5	2	8	4
V	B	B	E	E	R	L	L	E	U	E	E	S	E	X	S

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.



Les histoires d'Ovila Légaré

Une bonne voiture

Dans une cour de voitures usagées, un type pénètre un jour avec son « bazou » afin de l'échanger pour un plus récent modèle. Le vendeur lui dit : « Franchement, je peux pas vous allouer beaucoup pour votre vieille voiture, elle n'est pas en très bon état ! » L'autre proteste de la belle façon : « Comment ? » dit-il, « cette voiture-là a jamais attrapé de mauvais coups ; j'en ai toujours eu soin comme de la prune de mes yeux. Je sortais juste en fin de semaine avec ma femme, puis elle a pas beaucoup de millage. La carrosserie est encore solide, puis le moteur est comme neuf ! » Le vendeur lui répondit : « Je vais faire venir le mécanicien afin de l'examiner comme il faut d'un bout à l'autre, et nous verrons ce qu'il dira ». Sans dire un mot, il fit signe à un mécanicien qui travaillait un peu plus loin, et celui-ci comprit qu'il fallait examiner la voiture. Sans prononcer une seule parole, l'expert ouvrit le capot, examina le moteur, sonda les garde-boue, se coucha un instant en dessous, vérifia les amortisseurs, les pare-chocs... enfin il fit un examen minutieux de la voiture. A la fin, il s'adressa au client d'un air compassé et lui demanda tout simplement : « Il y a eu personne de blessé ? »

La vie chère

Un client pénètre dans un magasin de fruits et demande le prix des oranges. « \$2. la douzaine », lui répond le commis. « Viande ! c'est cher ! » répond le client, « donnez-m'en une demi-douzaine ». Ensuite il demande le prix des tomates ; « \$1 la livre » lui fut-il répondu. Il en prit une. Les bananes : 50¢ chacune, etc... Le client se fait servir, il paie et va pour sortir, mais tout à coup, il revient au comptoir et donne 50¢ au commis. « Mais... pourquoi me donnez-vous 50¢, monsieur ? » demande le commis. Il dit : « C'est parce que je viens d'écraser un raisin en sortant ».

Pauvre Jos !

Jos vient de se noyer. Il est exposé chez lui et sa veuve reçoit les consolations de ses amis. L'un d'eux se désole : « Pauvre amie, vous voilà toute seule dans la vie, comme je vous plains ! » Mais la veuve lui rétorque : « Je suis toute seule, mais Jos me laisse \$100,000. » — « \$100,000 ? » fait l'ami surpris. « De même Jos avait amassé une fortune de \$100,000 ? Mais c'est merveilleux ! il était intelligent, fin !... Un homme qui savait ni lire ni écrire ! » — « Il savait pas nager non plus ! » dit la veuve avec un demi-sourire.

Références

Une bonne se présente chez une dame pour se faire engager. Madame lui demande pourquoi elle avait laissé sa dernière place. « Ils étaient toujours en chicane », dit-elle. « quand c'était pas elle puis moi, c'était lui puis moi ! »

Ah, les femmes !

Deux types sortent d'une boîte de nuit. Ils sont paquetés aux as ! Ils montent dans une voiture automobile, l'un d'eux se met au volant, et tant bien que mal, il démarre. L'auto zigzaguait dans le chemin et, malgré tout, filait à vive allure. Tout à coup, ce qui devait arriver arriva : la voiture monte sur le trottoir, et vlan ! dans la vitrine d'un magasin. L'auto est en miettes et mes deux gars sont couchés dans la vitrine à demi inconscients. L'un des deux se trouvait à voir un mannequin de femme dans les bras. Il le repousse et dit à son copain : « Justement che que che pensais... ch'est une femme qui chauffait l'autre char ! »

Bon chauffeur

Un type parlait à un de ses amis d'une randonnée qu'il avait faite quelques jours auparavant. Il dit : « On était parti pour une « jolly ride » puis on s'était emporté un 40 onces, tu comprends. Seulement, un coup rendu en dehors de la ville, v'là-t-y pas qu'on s'accroche les pieds dans un hôtel ! Prend un coup, puis prend un coup, toujours que quand on a sorti de là, on étaient tous pas mal paquetés. Armand me dit : « Es-tu capable de chauffer ? » j'ai dit, « aie pas peur, embarquez les boys, vous êtes en sûreté avec moi ». On part. Je te dis que j'étais beau joual ! De temps en temps, je voyais pas mon chemin, mais je le rejoignais un peu plus loin. Ça fait rien. Tout à coup, je vois venir un autobus à ma rencontre. Je serre ma roue à deux mains... puis... Houp ! Quiens ben !!! L'autobus sur son bord, nous autres sur notre bord ! ça marche ! J'arrête, j'ai dit : « Ça vaut un coup ». On débouche notre 40 onces, puis on en prend chacun un bon, puis on repart. Tout à coup, je vois venir un camion à moi, une grosse vanne, que ça avait l'air. Je serre ma roue ! puis houp ! Quiens ben !!! le camion sur son bord, nous autres sur notre bord ! « Ça marche les boys ! » que je dis ! « Ça vaut un autre coup ». J'arrête puis on s'en envoie un autre dans le gorgoton, puis on repart ; ça y allait sur le temps des pommes. Tout à coup, je vois venir un pont ! Houp ! Quiens ben !!! Le pont sur son bord, nous autres sur notre bord ! »

nément refusée ; et alors dans l'esprit pervers de ce viveur endurci un plan infernal se prit à germer.

On était à la fin de septembre. Les arbres commençaient à s'effeuiller, et déjà les vastes pelouses entourant la villa de Boissy-Saint-Léger prenaient une teinte d'un vert effacé. Depuis plusieurs jours une bise glaciale soufflait ; — aussi les jardiniers alarmés s'étaient-ils empressés de rentrer les orangers et les palmiers. La gelée blanche sapa en une nuit les corbeilles de géraniums, et alors la maison se fit bien triste et bien grande.

Le soir, dans l'immense salon faiblement éclairé par des lampes, Basquine avait presque peur ; — aussi se sauvait-elle bien vite, éperdue et tremblante, dans sa chambre soigneusement close.

Elle frémissait à la pensée de vivre là, tout l'hiver, dans cette vaste maison où tout était pour elle une épouvante. Le bruissement des feuilles, le murmure des arbres, les mille bruits mystérieux qu'autour d'elle elle entendait — tout influait étrangement sur sa nature impressionnable et sensitive.

Aussi, décida-t-elle de s'enfuir.

Un matin, elle sonna sa femme de chambre de meilleure heure que d'habitude.

Aussitôt Rita parut, toute surprise.

— Madame serait-elle malade ?

— Non, Rita ; — mais j'ai résolu de m'en aller aujourd'hui même de cette maison...

— C'est trop tard, fit la jeune fille.

— Que voulez-vous dire ?

— Monsieur Poitevin est de retour depuis hier soir. Pour n'éveiller personne il a laissé son auto dans un garage voisin, et à pied il a gagné la villa...

« Dieu sait si nous avons été tous surpris — le valet de chambre et le cuisinier n'en revenaient pas.

« Monsieur s'est fait servir un plan-tureux dîner au cours duquel il a mangé comme quatre et bu de même. Quand il est monté à son appartement ses jambes flageolaient ; — aussi le valet de chambre a-t-il été obligé de le soutenir jusqu'à son lit où il est tombé comme une masse.

— C'est bien... C'est bien, fit Basquine, écrasée.

— Tout à l'heure monsieur viendra certainement rendre visite à madame, reprit Rita ; madame ne doit donc plus songer à s'en aller aujourd'hui.

— Tu as raison, Rita ; maintenant laisse-moi seule.

La femme de chambre sortit, laissant Basquine à ses angoisses.

Poitevin, en effet, vint vers dix heures.

Mis avec une recherche raffinée, il se présenta devant elle, les mains tendues, le sourire aux lèvres.

Jamais peut-être il ne s'était cru aussi séduisant ; néanmoins Basquine le trouva changé et vieilli.

— J'ai voulu vous surprendre, dit-il, en se tenant immobile à quelques pas d'elle. Je pense que pendant cette séparation de plusieurs semaines, vous avez réfléchi à l'odieuse de votre conduite vis-à-vis de moi — de moi qui ne vous ai jamais fait que du bien.

« Vous n'avez rien à me reprocher, car toujours j'ai agi envers vous en parfait galant homme — et cependant vous m'avez fermé la porte de votre chambre ! C'est là l'insulte la plus grande qu'on puisse faire à un homme épris... comme je l'étais de vous — et cette insulte, je crois qu'il me sera impossible de l'oublier...

— Jamais je ne serai à vous, fit froidement la jeune femme.

Il eut un sourire sardonique qui découvrit des lèvres d'un rouge sanglant, des dents d'une éclatante blancheur... prêtes à mordre.

Basquine frissonna : il y avait tant d'ironie dans ce sourire forcé, tant de froide colère dans ces regards d'acier !

Mais, chose surprenante, cette expression mauvaise répandue sur le visage de Poitevin disparut subitement ; — et soudain une bienveillante bonté alluma ses yeux.

Et ce fut d'un ton très doux que Renault dit :

— Soit, vous serez mon amie, rien que mon amie ; — mais je vous demande, Basquine, de me permettre de venir vous voir tous les jours. Vous aimez la musique — nous en ferons ensemble... comme j'en faisais autrefois avec Madeleine. Puis, si vous le voulez, nous irons souvent nous promener tous deux dans le parc — à mon avis la campagne est aussi belle l'hiver que l'été. Grand chasseur, je vous emmènerai avec moi dans les plaines, dans les bois, et je vous apprendrai à tirer le lièvre...

— Je vous suivrai partout où vous me conduirez, fit Basquine quelque peu rassurée.

— Voyons, reprit-il en souriant, me croyez-vous donc capable de prendre une femme malgré elle, alors que tant d'autres ne demandent pas mieux que de m'aimer ?

« Alors, détrompez-vous, Basquine. Je suis philosophe en amour, et je sais patiemment attendre mon heure. Ainsi donc, mon amie, faites comme il vous plaira — mais restons de bons camarades...

Dans son ingénuité, Basquine ajoutait foi à toutes ces paroles ; — et elle en arrivait à penser que peu à peu Renault se détacherait d'elle et qu'un jour il lui proposerait de lui-même de divorcer.

Alors, elle serait enfin libre !...

A partir de ce jour, dans le recueillement de ses pensées, pendant les longues heures passées seule dans sa chambre, elle fit des projets d'avenir pour le moment où le divorce la séparerait à jamais de Renault.

Chaque jour le déjeuner et le dîner les réunissaient dans la salle à manger où ils n'échangeaient que des paroles banales, exemptes de vraie cordialité.

Parfois, le soir, dans le grand salon, Basquine faisait de la musique ; — et Renault demandait comme une faveur l'autorisation de venir l'écouter.

Dans la journée, ils parcouraient ensemble le vaste parc déjà dépouillé par les premières gelées blanches ; — puis ils rentraient à la villa sans seulement avoir prononcé deux paroles.

Renault ne quittait presque pas sa femme — c'était comme un garde du corps qu'elle traînait à sa suite.

Un soir, après une soirée passée en tête à tête dans le vaste salon, il la prit dans ses bras, cherchant presque à la violenter ; — mais elle eut un mouvement de recul si violent qu'elle parvint à s'arracher à cette brutale étreinte.

Et fiévreuse, toisant Renault avec dédain, elle dit d'un ton sec :

— Il était cependant convenu qu'ici nous vivrions comme deux amis ; et vraiment je ne comprends pas que vous sortiez ainsi de votre rôle ! Vous savez bien que je ne pourrai jamais vous aimer, que je ne consentirai jamais à être à vous ! Un abîme nous sépare — ne cherchez pas à le franchir... vous m'y engloutiriez avec vous !

Puis, véhémement :

— Vous appartenir ?... jamais — j'aimerais mieux mourir !...

De cette révolte, de ce mépris crié ouvertement, presque devant les domestiques aux écoutes, Poitevin garda un inoubliable souvenir.

Dès lors dans son esprit Basquine fut irrévocablement condamnée.

[A suivre au prochain numéro]

Les Mots Croisés du Samedi

VINGT-CINQ (25) JEUX DE CARTES PAR SEMAINE
HORizontalement

- 1—Assassin de profession. — Aisé à rompre. — Détacher de la grappe les grains de raisin.
- 2—Assaisonnai. — Objets qui rappellent des faits. — Un des héros du Roland furieux, de l'Arioste.
- 3—Poupées. — Donner plus de surface. — Cabanes des nègres.
- 4—En les. — Période qui règle approximativement le retour des éclipses. — Que nous apportons en naissant. — Assigner un revenu à une communauté. — Chemin de halage.
- 5—Partie d'une église. — Choisir parmi plusieurs. — Qui sont à toi. — Coup de fleuret. — Jeu de cartes, sorte de nain jaune.
- 6—Héros d'une chanson de geste. — Envolée. — Titre de noblesse. — Os des parties latérales de la poitrine.
- 7—Premier estomac des ruminants. — Ville de Phénicie. — Tumeur qui vient sur la peau. — Qui concerne les citoyens.
- 8—Du verbe ruer. — Démonstratif. — Meuble de repos. — Titre anglais.
- 9—Plis du visage. — Pièce de la char-rue dans laquelle le soc est em-boîté. — Chômer, célébrer.
- 10—Avant-midi (abr.). — Commune des Basses-Pyrénées sur le gave de Pau. — Régulé par la loi. — Faire des rots. — Première conjugaison.
- 11—Nom vulgaire de la vis d'Archi-mède. — Vieilles pantoufles. — Petite main, dans le langage des enfants.
- 12—Se dit d'une personne qui est au courant de certaines pratiques. — Villes de premier ordre. — Qui a été tordu plusieurs fois.
- 13—Enceinte demi-circulaire de filets dormants verticaux pour retenir le poisson. — Chef-lieu du dépt. des Hautes-Alpes, sur la Luye. — Parcourut des yeux. — Retour des sons de plusieurs vers.
- 14—Epoques. — Pronom démonstratif. — Monnaie d'or arabe. — Quittance.
- 15—Plate-forme flottante. — Couvrir le pain émiété. — Arme pour lancer des flèches. — Ile de la Sonde, à l'est de Florès. — Titre anglais.
- 16—Négation. — Capitale de la France. — Ville d'Espagne (Vieille-Castille). — Etoffe de soie fine, moel-leuse et lustrée. — Ile de l'Atlan-tique.
- 17—Charrue sans oreilles. — Etat de ce qui est élimé. — Bords d'un fleuve.
- 18—Réunion de personnes qui pro-fessent la même doctrine. — Large, bien ouvert. — Qui a rapport au pays où l'on est né.
- 19—Espèce de poche. — A travers. — Possédée. — Petite prairie. — Sem-blable.
- 20—Patrie du chimiste J.-B. Dumas. — Etat de l'Afrique du Nord. — Qui a de la pitié. — Troisième person-ne de la Trinité hindoue.
- 21—Batiste très fine. — Arôme des viandes. — Petit bâtiment à un mât. — Division territoriale en Croatie.
- 22—Complet. — Genre de plantes dont diverses espèces croissent dans le voisinage des saules. — Triste, plaintif.
- 23—Commune du Puy-de-Dôme, arr. de Clermont-Ferrand. — Plate-forme que l'on suspend à un bal-lon. — Vexe, tourmente.

DECOUPEZ ICI

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23
1	E	S	C	A	R	P	E		P	R	A	G	I	L	E		E	G	R	E	N	E	R
2		S	A	L	A	I		S	O	U	V	E	N	I	R	S		R	O	G	E	R	
3	T		B	E	B	E	S		E	T	E	N	D	R	E		C	A	S	E	S		D
4	E	S		S	A	R	O	S		I	N	N	E	E		D	O	T	E	R		L	E
5	N	E	F		T	R	I	E	R		T	E	S		B	O	T	E		B	O	G	
6	O	G	E	R		E	N	V	O	L		S		C	O	M	T	E		C	O	T	E
7	R	U	M	E	N		S	I	D	O	N		L	O	U	P	E		C	I	V	I	L
8		R	U	A			C	E	T		D		L	I	T		J		S	I	R		
9	B		R		R	I	D	E	S		S	E	P		P	E	T	E	R		N		P
10	A	M		S	E		O	S		L	E	G	A	L		R	O	T	E	R		E	R
11	L	I	M	A	C	O	N		S	A	V	A	I	E			M	E	N	O	T	T	E
12	I	N	P	L	I			M		C	I	T	E	S		T		R	E	T	O	R	S
13	V	E	N	I	T		G	A	P		R		R		L	U	T		R	I	M	E	S
14	E	R	E	S		C	E	L	U		G				I	N	A	R		R	E	C	U
15	R	A	S		P	A	N	E	P		A	R	C		T	I	M	O	R		S	I	P
16	N	I		P	A	R	I	S		A	V	I	L	A		S	A	T	I	N		R	E
17	E		R	I	T	E			E	L	I	M	A	B	E		R	I	V	E	S		R
18		S	E	E	T	E		P		E	V	A	S	E		F		N	A	T	A	L	
19	S	A	C		E		R	A	R		E	U	E		P	R	E		L	T	E	L	
20	A	L	E	S		M	A	R	O	C		D		P	R	I	E	U	X		C	I	V
21	L	I	N	O	N		F	U	M	E	T		C	O	T	R	E		B	A	N	A	T
22	E	N	T	I	E	R		S	A	L	I	C	A	I	R	E		D	O	L	E	N	T
23	M	E	S	S	E	I	A		N	A	C	E	L	L	E		M	O	L	E	S	T	E

Les réponses doivent nous parvenir avant le 1er juin 1957.

Problème No 1324

 Nom
 (M. Mme ou Mlle)

Ville

Adresse

Province

ADRESSEZ VOS REPONSES : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, 18, QUE.

DECOUPEZ ICI

VERTICALEMENT

- 1—Voix d'homme la plus élevée. — Discours frivole. — Ville des Etats-Unis (Mass.).
- 2—Sa Sainteté (abr.). — Femme de lettres française, née à Saint-Petersbourg. — Substance minérale, telle qu'on l'extrait de la mine. — Mine de sel gemme.
- 3—Espèce de cabriolet. — Os de la cuisse. — Lieux souterrains où l'on extrait des métaux. — Nouveaux.
- 4—Chef-lieu d'arr. (Gard). — Roue à gorge d'une poulie. — Détériorés. — Genre d'oiseaux grimpeurs. — Du verbe être.
- 5—Morceau de toile blanche que portent au cou les gens de robe. — Narration d'un fait. — Main ou pied de l'homme, (fam.). — Créée.
- 6—Le premier des apôtres. — Piscine de Jérusalem. — Billet d'identité. — D'un verbe gai.
- 7—Attentions délicates. — Toute libéralité à titre gratuit. — Caractère propre et distinctif d'une langue. — Onomatopée du bruit d'un coup.

- 8—Mauvais traitements exercés sur une personne. — Qui sont du sexe masculin. — Publiés.
- 9—Auteur de Robinson Crusoe. — Tournes autour en épiant. — Sans mélange. — Oeuvre d'imagination.
- 10—Commune de Suisse (Zurich). — Portion qui revient à chaque personne dans un partage. — Etendue d'eau douce. — Sorte de bière. — Cette chose-là.
- 11—Temps destiné par l'Eglise pour se préparer à la fête de Noël. — Punir avec rigueur. — Rend plus ardent. — Contraction convulsive de certains muscles.
- 12—Chef-lieu de canton (Maine-et-Loire). — Dommage occasionné par une cause violente. — Qui a l'humeur chagrine. — Symbole chimique du cérium.
- 13—Pays que dirige le premier ministre Nehru. — Oraison dominicale. — Brisure de l'écorce terrestre. — Durillon.
- 14—Unité monétaire italienne. — Cou. — Article. — Durée ordinaire de la vie. — Production filiforme.

- 15—Epoque. — Savetier, cordonnier. — Canal dans lequel coule une rivière (fig.). — Paillasse.
- 16—Vaincre, subjugué. — Capitale de la Tunisie. — Né du même père et de la même mère.
- 17—Jupe de paysanne. — Rivière de la Sibérie. — Bonbon laxatif. — Possédée.
- 18—Outil dont on se sert pour sarcler. — Lancer. — Branche de rotang. — Dans la gamme.
- 19—Vapeur qui se dépose le matin sur le sol. — Mettre les rênes à. — Qui aspire aux mêmes avantages qu'un autre. — Grosse pilule.
- 20—Ville de Hongrie. — En deçà. — Faire cuire à sec. — Sans surcharge. — Partie la plus basse dans l'intérieur d'un vaisseau.
- 21—Venus au monde. — De l'espèce du boeuf. — Divisions d'un volume. — Qui ont l'apparence du satin.
- 22—Première conjugaison. — Partager par lots. — Rendre plus étroit. — Point où le soleil paraît se lever.
- 23—Fonte naturelle de la glace. — Soumettre à l'action du pressoir. — Sabre droit de la cavalerie.

RIEN DE SÉRIEUX

— Voyons Jojo, dit la dame en visite, tu ne dois pas mettre ainsi tes doigts dans le nez.

Le regard mauvais, Jojo réplique :
— Qu'est-ce que ça peut te f... ? C'est pas le tien, hein !

Dans le métro :

Une dame qui veut descendre à l'arrêt suivant demande à un monsieur qui bloque le passage :

— Vous descendez, Monsieur ?

Le monsieur poliment :

— Je ne descends jamais entre deux stations, Madame.

— Imbécile !

— Oh non, Madame, pas imbécile... prudent seulement...

Deux vieux officiers se promènent ensemble. Chaque fois que passe un soldat, au moment de répondre à son salut, l'un d'eux murmure :

— J'en souhaite autant !

L'autre n'y tient plus.

— Mais pourquoi, diable, marmonnez-vous toujours ça ?

— Pardi ! J'ai été soldat avant eux... et je sais ce qu'ils pensent !

Brave campagnarde, elle est depuis quelque temps en service à la grande ville. Elle sert chez un médecin qui soigne, entre autres, les pensionnaires d'un orphelinat.

On l'a envoyée chez le pharmacien auquel elle présente une ordonnance sur laquelle se trouve un remède renfermant deux centigrammes de strychnine.

Le pharmacien pèse, avec le plus grand soin, le dangereux produit.

— Soyez pas si regardant ! s'écrie la bonne ; c'est pour une orpheline !

— Mon garçon dit Maman, je crois que ton père restera muet quand il verra tes mauvaises notes...

— Je l'espère aussi, Maman !

— Votre pauvre oncle est mort ? m'a-t-on dit.

— Oui...

— A-t-il gardé toutes ses facultés mentales jusqu'au bout ?

— Je ne sais pas... On n'ouvre le testament que demain.

Oncle Gaston inspecte le verger en compagnie de Toto.

— Sais-tu à quel moment on doit cueillir les prunes ?

— Pas maintenant : il vaudra mieux attendre que Papa soit sorti !

Madame était partie, pour la première fois seule, au volant de la nouvelle voiture. Monsieur, un peu nerveux, marchait de long en large. Tout à coup, le téléphone sonna.

— Ici le garage de la Tour, dit une voix courroucée. Votre femme vient d'amener la voiture. Est-ce que vous paierez les réparations ?

— Bien sûr, dit Monsieur. Bien sûr que je paierai les réparations de la voiture.

— De la voiture, rugit la voix. On parle des réparations du garage !

Adrien doit se faire opérer, mais il a une peur terrible.

— Il n'y a pas de quoi avoir peur, dit sa femme. Le docteur demande 15 dollars. Eh bien, pour ce prix, il n'y a pas d'opération dangereuse !

Un journaliste américain avait passé quelques semaines à Paris. A son retour, on lui demandait son avis sur la différence des mœurs à New-York et à Paris.

— Voyez-vous, dit le journaliste, à New-York, vous risquez une contravention si vous accostez une jolie femme dans la rue. A Paris, par contre, si un agent de police vous voit accoster une femme dans la rue, il est capable de vous souhaiter de passer une bonne soirée...

LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

"Le Samedi" du 27 avril 1957 (Problème No 1322)

Mme Fernand Angers,
C.P. 2096, Malartic,
Comté Abitibi, P. Q.

M. Maurice Langlais, ptre,
Ste-Anne-de-la-Pocatière,
Kamouraska, P. Q.

Mme Joseph Robichaud,
St-Jean d'Orléans,
Montmorency, P. Q.

M. J.-Chs. Arsenault,
183, rue Ozanam,
Québec 3, Québec-Est, P. Q.

Mme Aurèle Larose,
RR. No 1, Senneterre,
Abitibi, P. Q.

Mme L. Sicard,
724 St-Ferdinand,
Montréal, P. Q.

Mme Jean Barbeau,
3949 Henri-Julien,
Montréal, P. Q.

Mlle Sylvette Lassonde,
C.P. 86, Sutton,
Brome, P. Q.

M. Lucien Tanguay,
Château-Richer.

Mlle Marguerite Boudreau,
2200 Dorion, Montréal, P. Q.

Mme Marguerite Munoz,
1412 Russell Rd,
Calgary, Alta.

M. G.-E. Tremblay,
59 Gouin, C.P. 731,
Richmond, Richmond, P. Q.

Paul-Armand Boulianne,
45, rue Gagné,
St-Joseph d'Alma,
Lac St-Jean, P. Q.

M. Jean-Pierre Parent,
27 - 17e avenue,
Lachine, J.-Cartier, P. Q.

Mme Dolorès Vadnais,
7275 Lajeunesse,
Montréal, P. Q.

M. Denis Cayer,
277 Blvd McManamy,
Sherbrooke, P. Q.

Mlle Y. E. Charest,
Ascot Corner,
Sherbrooke, P. Q.

Mlle Florence De Lisle,
771, rue Bélanger,
Montréal, P. Q.

Mme Rachel Falardeau,
74, Ave. Maisonneuve,
Québec 4, P. Q.

Mme Béatrice Gagnon,
538, Bardy, Apt. 3,
Québec, P. Q.

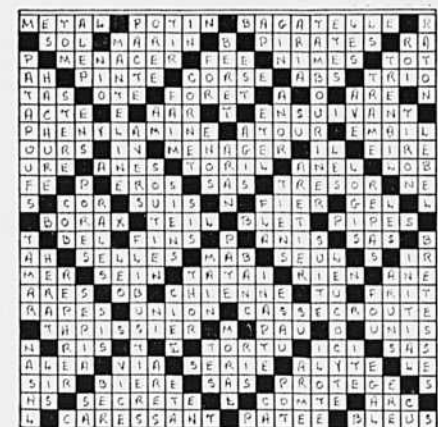
M. Jean-Charles Giguère,
204 1/2 Ave Royale,
Ste-Anne de Beaupré,
Montmorency, P. Q.

M. Edmond Jomphe,
406 Duchesne, Ile Maligne,
Lac St-Jean, P. Q.

Mme Cécile Juar,
2563 ave Desjardins,
Montréal, P. Q.

Mlle Fernande Landry,
Allard, Bonaventure, P. Q.

Solution du Problème No 1321



Dans un petit restaurant viennois jouait un orchestre tzigane. Un des musiciens passait de table en table, pour faire la quête.

— Comment faites-vous, demanda un client au chef de l'orchestre, pour éviter que le collègue qui fait la quête garde quelque chose pour lui ?

— Très simple, répondit le chef. Je lui donne assiette en main gauche et mouche qui vit en main droite. Quand mouche encore là quand quête terminée, musicien honnête !

Un petit garçon triste de quatre ans environ se trouve au bord du trottoir du Boulevard St-Joseph près d'un grand magasin. Finalement un agent de la circulation le remarque et va le trouver.

— Tu cherches quelqu'un, petit bonhomme ? demande-t-il.

— Oui, dit le petit garçon en suffoquant, j'ai perdu ma maman !

« Vous n'auriez pas vu, par hasard, une dame sans un petit garçon comme moi ?

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(pour 12 mois)

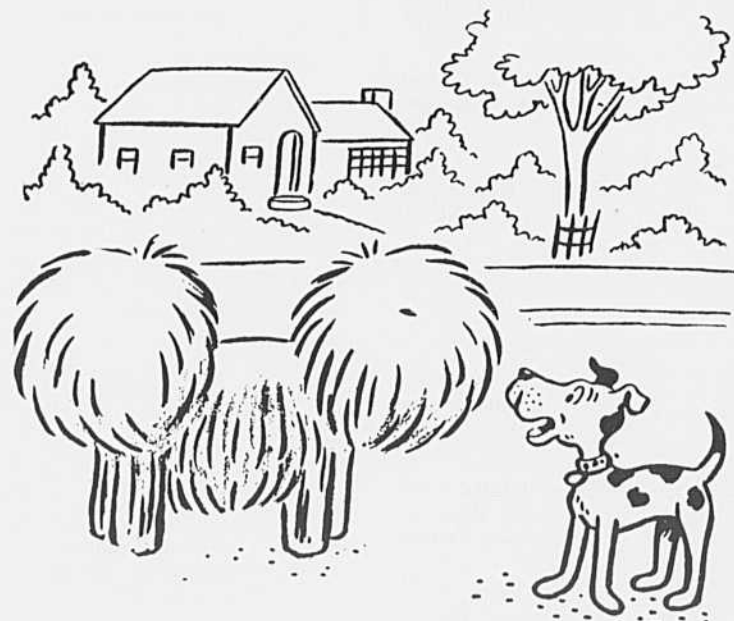
	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00
OU A VOTRE CHOIX		
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel) ..	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

☐ Nom.....
IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Adresse.....

Localité..... Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

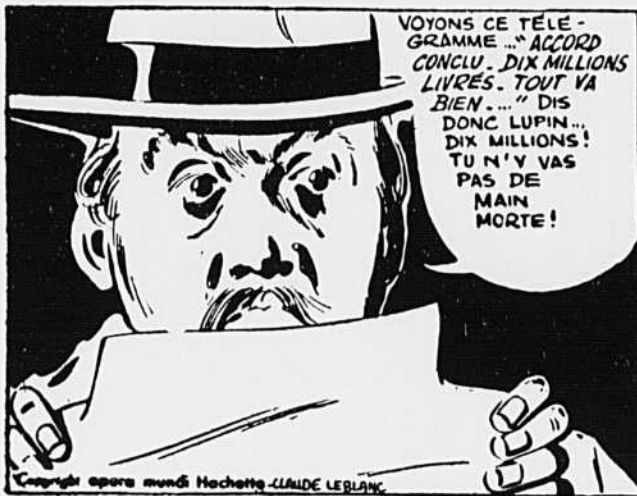


— Je veux bien t'accompagner, mais de quel côté vas-tu ?

ARSÈNE LUPIN *gentleman-cambrioleur*

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — DIX-HUITIÈME ÉPISODE



LA POURSUITE DE FU CHONG

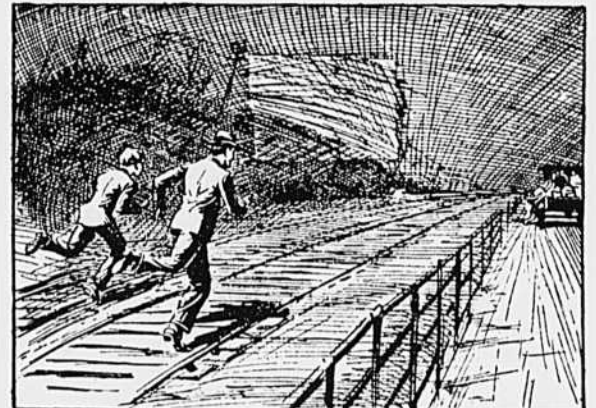
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — DIXIEME EPISODE



1. Pierre, accompagné du garde du train, avait fait ouvrir la porte du wagon de Kenton Steel, son maître, et avait trouvé celui-ci gisant sur le plancher, inanimé... et l'or envolé.



2. On fit arrêter le train immédiatement. Steel examina la porte d'arrière et constata qu'elle avait été forcée. Il comprit alors que l'or avait dû être jeté du train en marche.



3. Pierre et Steel espéraient peut-être que l'on n'avait pu encore ramasser les caisses d'or lancées sur la voie ferrée car ils se mirent à courir le long des rails... mais d'or, point.



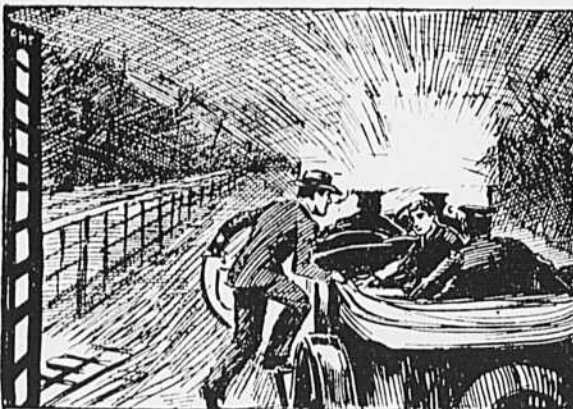
4. Jusqu'au moment où, sur la route qui se déroulait parallèlement à la voie ferrée, ils aperçurent une camionnette qu'on finissait de charger... des caisses d'or. « C'est la camionnette de Chong » s'écria Pierre.



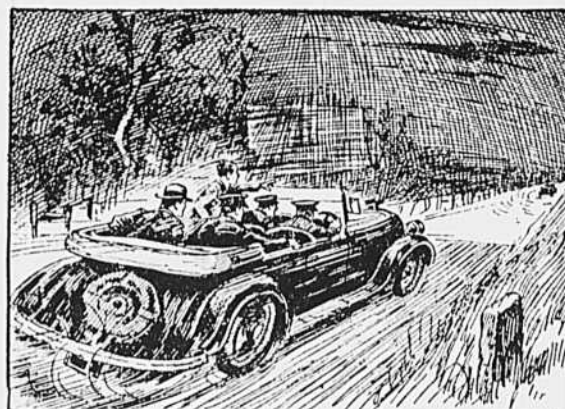
5. Steel court au plus proche téléphone et informa la gendarmerie de l'affaire. En attendant, il n'y avait rien à faire. On ne pouvait tout de même les rattraper à pied.



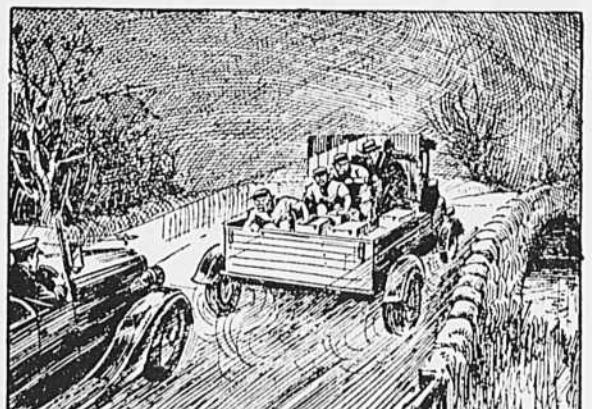
6. Enfin, une voiture de la police arriva. Steel expliqua au chef de patrouille qu'on venait de cambrioler le train de Liverpool et que Fu Chong fuyait avec l'or.



7. « Fu Chong ! » s'écria le chef de patrouille. « Ah ! ce que j'aimerais mettre la main au collet de cet homme. » Steel et Pierre sautèrent à bord de l'automobile qui démarra à vive allure.



8. Heureusement, il ne se trouvait aucun chemin de traverse, ce qui rendait impossible à Fu Chong l'emprunt d'une route secondaire. Bientôt on aperçut la camionnette au loin.



9. L'affaire de quelques minutes encore et la camionnette se trouva dans le rayon lumineux des phares de l'automobile. Les Chinois tentèrent d'empêcher l'auto de passer, mais en vain.



10. Comme un éclair, l'automobile prit le côté gauche de la route et serra de très près la camionnette des Chinois. Fu Chong était tremblant de rage et donnait des ordres inutiles.



11. Le côté de la camionnette vint s'accoter solidement contre la rampe du pont qui finalement céda sous le poids. Une roue se balançait dans le vide. Les Chinois sautèrent.



12. Une lutte s'engagea entre les Chinois et la police. Fu Chong, toujours audacieux, voyant que la situation se retournait contre lui et que ses hommes avaient le dessous, préféra fuir. Il sauta à l'eau. *[à suivre]*

LISEZ, CHAQUE SEMAINE, LES CONTES ILLUSTRES DU "SAMEDI"

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — QUATRE-VINGT-HUITIEME EPISODE



Vaincus par la fatigue, la faim et la soif, les malheureux voyageurs qui, au prix d'un suprême effort viennent d'atteindre la côte du Pacifique errent sur le rivage sans même remarquer que la région porte les traces d'un récent pillage ce qui indique la présence d'indigènes rebelles dans les environs. — Soudain, à un mille de la côte, apparaît un détachement d'indigènes qui s'élance vers eux en agitant ses armes. Acculé à la mer, lord Edward ne peut même pas envisager la fuite. Réunissant ses dernières forces, il va prendre ses dispositions de combat quand John Mangles pousse un cri. — En effet, à vingt pas,

une grande pirogue garnie de six avirons est échouée sur la grève. La mettre à flot, s'y précipiter et fuir ce dangereux rivage est l'affaire d'un instant. John, MacNabbs, Wilson, se mettent aux avirons tandis que Glenarvan prend le gouvernail. — Robert Grant, Lady Helena et Mary s'étendent dans le fond du canot pour ne pas gêner la manoeuvre et Paganel pendant ce temps observe attentivement l'attitude des indigènes qui, inexplicablement, ont rebroussé chemin à toute allure vers le promontoire d'où ils avaient surgi.



C'est encore à un miracle que les voyageurs doivent de n'être pas retombés aux mains des féroces Maoris. Sans cette pirogue providentielle, jamais ils n'auraient pu se soustraire aux coups des attaquants. En dix minutes, l'embarcation est à un quart de mille au large et, le coeur encore battant, les rescapés gardent le silence. — Tout à coup, alors que John, soucieux de ne pas trop s'écarter de la côte va donner l'ordre de longer le rivage, son aviron s'arrête subitement dans ses mains. De la pointe Lettin, il vient d'apercevoir trois pirogues qui fendent les flots dans l'intention évidente de lui donner la

chasse... — Alors, n'hésitant plus et préférant s'abimer dans la mer que d'être à nouveau prisonniers des sauvages, John gouverne carrément vers le large tandis que ses compagnons s'arc-boutent sur les avirons. Enlevée par ses quatre rameurs, la pirogue fait un bond en avant. — Pendant une demi-heure, les fugitifs gardent leur distance mais les malheureux voyageurs, épuisés, ne tardent pas à faiblir et les trois autres pirogues gagnent sensiblement sur eux. Deux milles à peine séparent poursuivants et poursuivis et déjà les indigènes, armés de longs fusils, se préparent à faire feu.



Après tant d'efforts, de fatigues et d'angoisses, lord Glenarvan et ses compagnons sont sur le point d'être fusillés presque à bout portant par les sauvages néo-zélandais. Ceux-ci sûrs de leur victoire attendent d'être à bonne portée pour ouvrir le feu et nos amis n'ont plus que la ressource de recommander leurs âmes à Dieu. — Debout à l'arrière du canot, insouciant de la magnifique cible qu'il offre aux tireurs indigènes, lord Edward scrute farouchement la surface de la mer comme s'il espérait encore y découvrir un secours. Mais quel secours pourrait-il y avoir à des centaines de kilomètres de toute civili-

sation? — Pourtant, une fois de plus le miracle se produit! Poussant un hurlement presque inhumain, lord Edward désigne un point à l'horizon. Un navire, un navire européen puisqu'on distingue sa mâture, accourt vers la côte. Si la pirogue parvient à s'en approcher suffisamment, c'est le salut! — Déployant leur dernière énergie les rameurs frappent l'eau à cadence redoublée et pendant une demi-heure encore, la pirogue reste hors de portée des sauvages. Ceux-ci également ont vu le navire et sentant leur proie leur échapper, redoublent d'efforts pour l'atteindre avant qu'il soit trop tard... (à suivre au prochain numéro)

CONNAIS-TOI TOI-MEME

[Suite de la page 13]

à Mademoiselle JEANNINE TURCOTTE DE MONTREAL...

...Je demande une correction d'adresse. Toute correspondance qui lui est adressée revient au point de départ. Merci de votre collaboration.

réponse à HUGUETTE (Lachute)

Il est bien étrange de voir une écriture accusant des défauts si exécrables à prime abord. Mais, si nous examinons attentivement, nous voyons surtout une gêne qui rend tout geste maladroit, toute parole impertinente. Malgré le tableau sombre (selon vous) de votre personnalité, je vous découvre un cœur d'or que vous n'avez jamais eu la chance de faire entendre. Je vais aussi que vous avez une volonté très forte. Toutefois, elle se change vite en foakes; parce que vous n'avez jamais eu la chance de vous exprimer telle que vous êtes, l'on ne soupçonne pas la moitié de vos capacités. C'est un peu de votre faute.

Je regrette de ne pouvoir vous répondre par la poste, votre adresse est incomplète. Je vous attends donc avec impatience.

réponse à NORA C.

Le ball point utilisé était dans un mauvais état. Cependant, vous vous manifestez avec des ambitions secrètes si grandes que la vue que nous avons du sommet de l'Empire State Building (vous la décrivez si bien d'ailleurs), ne serait pas assez vaste pour les contenir toutes. Et pourtant vous avez su me les faire soupçonner dans dix lignes. Ce qui vous gêne, c'est votre manque de facilité à les exprimer une à une. Et puis, il y a une certaine faiblesse physique générale qui vous empêche d'entreprendre quoi que ce soit de longue haleine, vous laissez tout en chemin malgré toute votre énergie. Vous devriez donc faire le bilan de vos forces et puis agir en conséquence, il n'est pas bon de languir.

réponse à RENEE R (St-Hubert)

Moi aussi depuis longtemps je désire vous répondre, mais je croyais que mon silence vous aurait fait comprendre l'insuffisance de votre texte. Chère Renée, je sais que le superflu vous pèse et que votre intelligence très vive veut bien vite la portée d'une situation, d'un problème, d'une parole, d'un geste mais, en l'occurrence, il m'est impossible de confirmer avec précision toutes les qualités qui se dessinent déjà. Ma réponse va vous importuner, mais votre indulgence et votre bon sens vont m'aider à gagner une nouvelle amitié. Je vous attends donc bien cordialement.

réponse à MINOUCHE (St-Paul l'Ermite)

Vous sans-gêne ne me déplaît pas du tout aujourd'hui, au contraire, vos réparties spontanées m'amuse et j'aime bien rire. Ceci n'est pas une invitation à soigner cette attitude, cependant. Au fait, vous vous risquez parfois devant des personnages beaucoup plus irritables et vous voilà vite dans le pétrin. Vous vous débattiez au maximum, et ce qui vous vaut tant d'indulgence, c'est votre simplicité à reconnaître vos torts. Il ne faudrait pas répéter à volonté ces prouesses, car une fois, pour pourriez ne plus en sortir et vous gémiriez jusqu'à la fin de vos jours.

Pour répondre à votre dernière question, vous avez tout pour être heureuse, mais à la condition de ne pas trop répéter vos impertinences. Vous êtes sincère, vous êtes fidèle, à part quelques petits flirts. Vous êtes aussi bien habile, vous réussissez tout ce que vous avez décidé de faire. Pourquoi ne décidez-vous pas plus souvent ?

réponse à PITOU

Pitou a l'écriture d'un jeune homme consciencieux que rien ne peut distraire de ses responsabilités immédiates. Il sait concentrer ses énergies sur un seul point à la fois. Il sait ce qu'il veut, il est patient, mais il ne rend personne au désespoir par son entêtement louable. Toutefois, s'il manifestait juste un peu plus de fermeté et de hardiesse, la confiance qu'on lui accorde présentement serait doublée, et il pourrait se réaliser plus vite et au profit de tout le monde, et de lui, bien entendu.

Faudrait-il un apport féminin pour le révéler à lui-même ? Le court billet ne me permet pas de soupçonner autre chose.

réponse à ROSE DE L'ESPOIR (Victoriaville)

Pourquoi pareille réticence, vous la jeune fille si pleine d'élan, si remplie de projets parfois chimériques ? Saviez-vous que vous aviez des réserves d'énergie capables de transformer tout un monde ? Saviez-vous que votre esprit de conquête ne se manifeste pas seulement dans le domaine sentimental ? Votre oeil est vif, votre pied est alerte, et votre cœur... ? Pas tout à fait assez tendre pour faire de vous une vraie femme. Rien ne vous échappe, vous aimez à détailler et vous voyez quand même très bien d'un seul trait. Une seule chose vous échappe, c'est le compagnon qui saurait faire de vous un chef de file, mais dans une sphère tout à fait féminine. Continuez de faire la sentinelle.

réponse à LORETTA (St-Thé)

Je vous trouve d'un docilité et d'une patience angéliques. N'allez pas croire que mon silence voulait éprouver ces deux qualités, mais puisque vous les possédez, je me sentirai plus à l'aise pour venir causer avec vous.

Vous possédez une instruction assez convenable que vous avez dû compléter par des lectures. Même si le temps vous manque pour le faire régulièrement. Au fait, vous semblez bien besogneuse ; vous cherchez tou-

jours une occupation et jamais la moins fatigante. Puis, avec des moyens rudimentaires parfois, vous réussissez des tâches assez difficiles, même si vous êtes assez souvent perplexes devant vos problèmes. Vous n'avez jamais voulu parler de vous-même à personne, sauf quelques attendrissements passagers. Mais comme vous préchez l'économie en tout et partout, vos confidences ne durent jamais longtemps. C'est dommage pour moi, ainsi vous ne me permettez pas un discours en bonne et due forme.

réponse à COLOMBE (Sherbrooke)

Vous êtes bien prodigue de vos compliments, vous me flattez vraiment beaucoup. D'ailleurs c'est votre nature ardente et impulsive qui vous commande un tel langage. L'on peut vous croire, vous êtes sincère. Seulement, comme vous êtes impressionnable, et un peu inconscient, vous risquez fort d'exprimer des jugements dépassant parfois les cadres de la réalité. Pour le moment, c'est sans inconvénient, et tout le monde est prévenu. Toutefois, lorsque vous aurez un choix à faire, vous engagerez plus votre responsabilité et vous vous trouverez bien mal quand vous retombez sur vos deux pieds.

En attendant, continuez d'être aussi exubérante, mais n'oubliez pas de vieillir et de vous instruire ; ne partez pas si vite ; essayez plus doucement vos moyens et vous verrez, votre dépense d'énergie se fera d'une façon plus appropriée.

réponse à GUYLAINE T (Jonquière)

Pourquoi vous montrer si conventionnelle quand vous êtes naturellement sans détour, sans calcul, sans façade artificielle ? J'essaie de comprendre votre attitude ainsi : votre délicatesse de cœur vous fait aborder les gens avec réserve et politesse, mais le choc du premier contact passé, vous n'êtes plus la même, surtout si vous recevez l'écho d'une sympathie que vous offrez toujours la première. Votre gêne, que vous n'admettez pas facilement, agit comme un sournois, elle vient paralyser vos plus grands efforts. Que ne puis-je vous provoquer en duel pour vous démasquer complètement.

réponse à MINOU (Princeville)

Votre esprit n'est pas toujours attentif à tout ce qui se passe autour de vous, vous flânez souvent sur des rivages lointains. Pourtant l'on vous reproche un sens pratique bien choquant parfois. Ce qui paraît être exact, c'est que pour des activités jugées d'un vif intérêt, vous devenez très exigeante, vous calculez tout et chaque geste autant que chaque piastre doit porter au maximum. Toutefois, si la chose ne vous dit rien, et ce n'est pas facile de stimuler votre énergie dans un sens qui ne coïncide pas avec le vôtre, vous vous évadez sous le masque de l'indifférence et vous ne bougez plus, vous ne faites que rêver et philosopher. Si l'on savait s'adresser à vous en vous considérant plus souvent comme une adulte, les résultats seraient bien agréables. Il faudrait tout de même que vous me dévoiliez un jour vos qualités de cœur.

réponse à EGLANTINE

A vingt ans, l'on rêve toujours autre chose que le travail du moment, jusqu'au moment où l'on se laisse prendre par une réalité bien captivante. Je vous la souhaite au plus vite, autrement vous risqueriez de devenir ennuyante même à vos yeux. Ce serait vraiment dommage, vous êtes une jeune fille pleine de cran et de bonnes intentions, mais il ne vous manque que des suggestions nettes et précises pour vous décider à démarrer.

Vous êtes une demoiselle de très bonne tenue que le souci matériel ni les graves responsabilités n'ont encore tracassées. Votre seul ennui actuel, c'est votre avenir. A votre place, je ne craindrais rien, votre santé semble

excellente. Vous pourriez donc endosser un peu plus de fatigue en consacrant vos énergies à une activité supplémentaire. Ce qui chasserait les nuages gris de votre ciel. Au revoir, Eglantine !

réponse à FRANCES F. (St-Robert)

Je vous remercie de vos bons souhaits. Je reconnais en vous la bonté aimable de votre mère. Ce n'est pas peu dire. Evidemment, vous êtes à un âge difficile. Aussi, vous trouvez-t-on irritables ; vos gros chagrins n'ont pas de cause apparente ; puis votre fierté naturelle vous crée des embêtements. Mais tout ceci n'est que passager, bien que vous resterez toujours un peu trop impressionnable. Votre esprit est clair et vous êtes à la veille de manifester de la décision. Il y a tellement longtemps que vous pensez à votre affaire que rien ne vous en détournera. Vous rencontrerez des obstacles, mais si vous cultivez la patience afin d'attendre jusqu'au moment propice, vous irez loin sans trop vous fatiguer. Bon voyage, alors.

réponse à MYRIAM l'Instable (Cap-Chat)

Vous vous dites instable parce que vous n'avez pas encore trouvé la formule convenable pour dépenser votre trop-plein d'énergie, car malgré la maladie de votre adolescence, votre graphisme affiche un regain de vitalité bien encourageant, une assurance intellectuelle surprenante et un jugement bien droit. Vous êtes trop jeune pour parler de malchance. Si vous le voulez vraiment, vous irez où vous voudrez, à la condition de vous montrer plus énergique. Je ne vous accuse pas de paresse, mais quand vous ne connaissez pas tout de suite le succès, vous acceptez trop vite votre défaite, du moins vous le laissez croire.

L'on ne doit pas vous blâmer d'aimer une autre langue, cela correspond sans aucun doute à votre personnalité ; mais vous ne devez pas être surprise de la surprise des gens à cette affirmation. Le contact que vous avez actuellement avec un certain public est une occasion toute trouvée pour vous prouver à vous-même si vous pouvez toujours vous accommoder à toutes ses exigences dont certaines sont communes à tout groupement humain. Vous en serez le seul juge et je vous crois apte à le faire, à la seule condition que vous perdiez l'habitude de penser tout haut, même pour dire la vérité.

réponse à FRANK (Thetford Mines)

Si le temps pouvait suspendre son vol, comme vous le dites si bien avec Lamartine, je ne serais pas en retard, n'est-ce pas ? Tout de même, vous me recevrez bien, vous n'avez pas tout à fait la notion du temps, vous n'êtes pas certaine de vivre sur la terre et vous vous accordez fort bien de cette demi-inconscience. C'est un moyen bien innocent de vous faire pardonner des oublis et des négligences de toutes sortes. C'est un phénomène bien drôle et bien étrange, car une fois réveillée, vous courez pour rattraper tous les instants consacrés à la rêverie, vous doublez d'ardeur en tout et partout, vous voyez tout, vous relevez tout, mais d'un seul trait, vous replongez dans les nuages et vous devenez presque inaccessible. Pour combien de temps le petit jeu, c'est rendu à l'état acrobatique...

réponse à GERMAINE R. (St-Florence)

Mon amie Germaine fait des efforts incroyables pour ne rien oublier, mais les détails l'accablent si bien qu'elle en oublie le principal et le pourquoi de ces agissements. Tout ceci pour vous signaler bien gentiment que vous auriez pu laisser tomber votre adresse que je connais par cœur maintenant, et que vous auriez dû me parler plus longuement de vous. Vous êtes une jeune personne à qui l'on peut se permettre d'adresser des reproches, vous les considérez toujours avec intelligence. De plus, vous êtes raisonnable et la moindre amabilité devient pour vous un vif plaisir. Vos amies ne l'ignorent pas et vous font souffrir, mais pas autant qu'elles le voudraient, leur malice ne vous atteint pas toujours. Ne

vous tracassez pas pour souffrir, mais apprenez à vous affirmer, vous méritez d'être signalée à l'attention de votre milieu.

réponse à JACKIE GLEASON (St-Thé)

Pour vous connaître d'une façon plus élaborée, comme vous l'espérez, il me manque le principal, un texte de même qualité. Tout de même, votre personnage se présente bien. Vous avez grandi dans des cadres bien rigides, non pas que vos parents vous aient imposé de dures privations, au contraire, ils vous ont gâtée, ils ont pensé et quelquefois agi pour vous. Aussi, vous vous êtes repliée sur vous-même.

Vous désirez la perfection. Il n'en peut être autrement, l'on vous a toujours prêché sur ce ton, mais vous voulez la perfection seulement pour vous-même, vous vous regardez trop agir, vous miroir vous suit constamment. Pendant ce temps, vous oubliez que pour sortir de vous-même, il faudrait donner de votre personne sans espérer d'avoir immédiatement l'équivalent de l'effort fourni.

Vous recherchez la compagnie distinguée, avec des ambitions au-dessus de la moyenne. Ne vous leurrez pas, leurs ambitions ne diffèrent pas de celles de tout le monde, elles prennent un nom différent. Puis vous ne trouvez jamais dans la complaisance solution à vos problèmes lesquels bien souvent d'ailleurs n'ont de corps que dans votre imagination. Vous craignez votre milieu, c'est-à-dire que les goûts et vcs désirs sont en conflit avec les leurs. Mais parce qu'il vous en coûterait trop pour les réaliser, vous préférez vous retirer derrière le rideau du silence. Avec moi, je vous en supplie, ne persistez pas dans cette attitude. Elle ne vous convient pas.

réponse à MAMAN HEUREUSE (St-Robert)

Mes réponses ne sont pas toujours aussi douces que celle que je vous adresse aujourd'hui, chère Madame. Vous êtes responsable du ton de la vôtre, vous cultivez à souhait ces deux belles qualités que sont la bonté ferme mais douce et l'indulgence envers autrui plus qu'envers vous-même. Vous connaissez ainsi la source de votre succès auprès des vôtres.

Vous semblez aussi heureuse que vous le dites, ce qui ne vous empêche pas d'avoir des soucis. D'ailleurs, vous éprouvez les peines de tout le monde. Votre compassion ne vous empêche jamais de protester au bon moment avec beaucoup d'énergie. Aussi votre autorité n'est jamais menacée. Rien ne vous retient cependant pour demander conseil à d'autres, pour solliciter l'aide de plus jeunes que vous.

Une chose toutefois pourrait vous créer de sérieux embarras, c'est la confiance que vous accordez à toute personne que vous croyez vraiment adulte et franchement supérieure. Remarquez que ce comportement n'a rien d'anormal, mais la prudence a sa place partout. Dans votre cœur, je vois une place pour tous et chacun, mais où est la vôtre ?

réponse à FRANCINE S. (Trois-Rivières)

Quelle jeune demoiselle tourmentée se présente à moi. Pourtant vous n'avez aucune raison de vous compliquer ainsi l'existence. A votre âge, il faut respirer à pleins poumons au grand air. Il est vrai qu'un rien vous blesse, que tout vous émeut outre mesure, que la parole la plus légère peut se graver pour toujours dans votre cœur meurtri. L'on ne vous a jamais appris à vous libérer à mesure de toutes les peines d'enfant. Vous êtes pleine de bonne volonté, mais il vous manque certains moyens élémentaires pour aller plus loin sans encombre. Vous avez peur de vous : si vous croyez que vous vous êtes trop engagée, tout de suite, vous faites volte-face, vous rebroussez chemin et vous devenez aussi taciturne, aussi intraitable qu'auparavant. Ne faites plus l'enfant, je vous en prie.

réponse à LURAY (Trois-Rivières)

Oui, l'abondance de mon courrier dépasse tout espoir. Quelques inconvénients en découlent, comme celui par exemple de vous servir aujourd'hui seulement. Mais comme vous êtes habituée à vivre dans un milieu plein d'intrigues et d'ennuis, vous pourrez supporter celui-ci, n'étant pas le plus désastable, n'est-ce pas ?

Votre graphisme est celui d'une personne non pas débile mais très fragile. Votre nervosité a été si ébranlée que vous ne parvenez pas à prendre le dessus. Votre capacité de travail peut être énorme, mais ce qu'elle gagne en quantité, elle le perd en qualité. Pourtant vous recherchez tout ce qui est délicatement beau, bon, aimable. Vous admirez les belles réussites des autres et vous, vous ne réalisez jamais vos projets. Votre dextérité manuelle devrait vous condamner. Vous n'avez plus d'énergie au moment où vous pourriez vous permettre d'être contente de vous. Cet état de chose vous alarme la première, mais vous semblez si impuissante à régler votre cas. Je ne trouve aucun moyen d'y remédier, sauf celui de refaire vos forces physiques...

réponse à NIKI LOLLOBRIGIDA (Thurso)

En effet, votre écriture est pleine de ressources, et vous êtes bien déterminée pour une jeune fille de 15 ans. Certes les tracés de la main ne peuvent déceler quelle carrière précise vous réussirez le mieux, car plusieurs professions ou métiers ont des exigences communes. Cependant, je puis vous assurer que votre volonté très ferme vous conduira là où vos goûts vous attirent. Seulement, il faudra fréquenter l'école du souci du détail, du souci de sa personne, du souci d'un développement intégral des qualités physiques, intellectuelles et morales. Plus une personne manifeste de raffinement, de distinction en même temps que de la compétence et de la décision, plus ses chances de succès honnête et stable sont grandes. Si vous avez confiance en moi, revenez, et cette fois, faites-vous plus bavarde.

SUR TOUTES LES SCENES

[Suite de la page 8]

Normand Hudon est un homme simple, humble dans la force du mot. Toujours courtois, affable, sans malice. Il est généreux ; c'est le parfait jeune homme de bonne famille. Conseil : lire le contraire de ce que je viens d'écrire.

La plus jeune de nos speakerines, Louise Marleau, n'hésite pas à affronter des personnalités aussi impressionnantes que celle de Madame Edwige Feuillère. Celle-ci fut très étonnée, à la fin de l'entrevue, de constater chez cette enfant une maturité inquiétante.

DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 13]

■ Ah ! si les gros lutteurs Wladek Kowalski, Léo Jonathan, Yukon Eric, etc., étaient aussi forts qu'une puce ou un perroquet ! Une puce, surtout celle du voisin, peut faire des bonds de 3 1/2 à 5 pouces de hauteur. Cela n'a l'air de rien, mais si l'on compare cette hauteur à la taille d'une puce, la proportion est fantastique !

Pour être comparable à la puce, étant donné son poids et sa taille, nos mastodontes de la lutte libre devraient pouvoir faire des bonds de plus de 12

Conseil : rester jeune le plus longtemps possible. C'est tellement mieux ! ?...

Parlant d'enfants, Louise Ranger, la Lulu Bédard de « Beau Temps Mauvais Temps », réalise de semaine en semaine, des progrès énormes. Talent à exploiter. Conseil : ne pas la gêner...

Gilbert Comtois perd définitivement son bel accent du Conservatoire. Quand on est consacré vedette, on peut se permettre certains écarts de langage. Conseil : retrouver un accent... mais le bon ! Sans rancune !

milles ! C'est-à-dire que, par la seule force de leurs jarrets, ils devraient pouvoir s'élancer jusque dans la stratosphère.

Un perroquet de moyenne taille peut soulever avec son bec une cage pesant un peu plus de sept livres. Proportionnellement, un homme fort de 235 livres devrait soulever entre ses dents un poids d'environ deux tonnes...

Demandez aux leveurs de poids, aux gros lutteurs, aux hommes forts, ce qu'ils en pensent.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Le moineau, fils de l'Europe, n'existait pas dans le Nouveau-Monde. Il y fut introduit par l'homme vers 1850. En quelques années, il fit la conquête de tout le pays, couvrit de ses aigres piailllements, dans les parcs des villes, les doux chants des autres oiseaux. Et les Américains se demandent s'ils n'ont pas eu tort d'accueillir ce bien vulgaire émigrant européen.

Joseph Bernier, explorateur de l'Arctique, était capitaine de navire à 17 ans et se retira 25 ans plus tard ayant amassé une jolie fortune.

Les femmes des cornacs, dans l'Inde, confient la garde de leurs jeunes enfants à ces gigantesques créatures que sont les éléphants: la sagacité et les soins délicats que prodiguent aux marmots ces pesantes bonnes d'enfants, en l'absence de leur mère, sont merveilleux. Si, par hasard, les enfants atteignent, en se trainant, une distance qui dépasse le cercle d'action de l'animal (car souvent celui-ci est enchaîné par le pied) l'éléphant allonge sa trompe et ramène l'enfant avec autant d'adresse que de douceur au point d'où il s'est écarté.

Richard Ste-Barbe Baker, né en Angleterre, se dit Canadien. C'est un forestier, président d'une association connue sous le nom de *Men of the Trees*. Baker, qui a voyagé à travers le Sahara, rêve de reculer les limites du désert en y plantant des arbres et des arbustes, et d'arrêter sa marche destructive qui est au rythme de trente milles chaque année.

Lors du débat à l'Assemblée nationale sur l'affaire du canal de Suez, un élu d'extrême gauche, reprenant à son compte l'affirmation du colonel Nasser a prétendu que les travaux de construction avaient coûté la vie à cent vingt mille Égyptiens... Il importe de rétablir la vérité. La main-d'œuvre égyptienne qui contribua au percement de l'isthme oscilla entre vingt mille et cinquante mille ouvriers de 1859 à 1868. La mortalité fut en moyenne de deux par mille. Pourcentage très inférieur à celui du reste de la population.

Au Siam, à l'occasion des enterrements, on vend aux spectateurs massés tout le long du parcours, des ballons noirs, en signe de deuil et de sympathie.

Chaque année, à 180 milles au nord du cercle arctique, 20,000 Norvégiens se donnent rendez-vous aux îles Lofoten. Ils viennent participer au grand massacre des morues pour assurer un revenu de 60 millions de couronnes à leur pays. Dans ce but, ils abandonnent leurs petites fermes: pendant trois mois, tout le monde sera pêcheur.

En l'an 700, Gibraltar était une ville musulmane, mais au XVe siècle les Maures en furent chassés et Gibraltar devint une cité catholique; 250 ans plus tard, ce fut au tour des Anglais de s'en emparer. Gibraltar avait auparavant appartenu successivement aux Phéniciens, aux Carthaginois, aux Romains et aux Goths.

A la conférence parlementaire européenne qui s'est déroulée au Luxembourg, chaque délégué, muni d'écouteurs et d'un petit appareil portatif pouvait entendre, à son choix, en anglais, français, allemand ou italien, les discours prononcés, mais en tournant un cinquième bouton, il pouvait s'offrir un air de musique suave.

Le général Pershing, en 1899, se servit de mules pour transporter soldats et munitions dans la jungle des Philippines, à la recherche du rebelle Aguinaldo; de même qu'en 1916 lorsqu'il fut chargé de poursuivre le bandit mexicain Pancho Villa. C'est grâce à Pershing qu'une plaque de bronze fut apposée à Washington dans l'édifice de la Marine, à la mémoire des 68,000 chevaux et mules qui moururent en France au service de leur pays, lors de la première guerre mondiale.

La principauté de Liechtenstein, située entre la Suisse et la zone française de l'Autriche, a une superficie de 62,000 carrés. Ses 14,000 habitants vivent dans onze villages et hameaux dont le principal Valdez sert de siège au gouvernement.

Ce sont des Indiens qui vivent dans le sud du Mexique. Ils proclament fièrement que leur race existe depuis la création du monde... On a tout au moins la certitude que la race des Lacandons est nettement antérieure à celle des premiers Aztèques.

On trouve encore des chevaux, à l'état sauvage, au Colorado, au Nevada, en Oregon, Idaho, Nouveau-Mexique et Arizona.

L'hospitalité est notre devise!

Je ne suis pas très connaisseur en vins. Je n'en avais guère goûté qu'une dizaine de fois avant de connaître le vin blanc de table Manor St. Davids. Mais depuis, j'ai appris beaucoup de choses.

J'ai appris à aimer les agréables vins canadiens particulièrement le vin blanc de table Manor St. Davids. Des amis peuvent arriver à l'improviste, nous sommes toujours prêts à les recevoir. Nous leur offrons du vin blanc de table Manor St. Davids pour accompagner le fromage servi sur du bon pain français. Nous passons ainsi une agréable soirée, car ce vin crée une ambiance que nos amis apprécient.



Les bons vins canadiens

de **Bright**
DEPUIS 1874



Si vous lisez l'ouvrage "La Cuisine au Vin", vous ne pourrez plus vous en passer. Ecrivez à Bright's Wines, Lachine, qui vous l'enverra gratuitement.

Vous vous sentirez MIEUX! VOUS PARAITREZ MIEUX!

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.



Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS: Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE:
Les jours de bureau sont:
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637-K

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

ODILON RIENDEAU
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.,
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Les 'centres d'achat' sont-ils nouveaux?

Vous vous rappelez le magasin général? C'était le centre d'achat de la "belle époque". On y trouvait une variété incroyable de marchandises—épicerie, tissus, quincaillerie, etc. Mais les goûts ont changé, et l'on ne s'habille plus chez le marchand de clous. Les centres actuels, avec leur diversité de magasins spécialisés, n'ont plus rien de commun avec notre illustration.

L'automobile, et le caoutchouc sur lequel elle roule, ont joué un rôle capital dans cette transformation. Les centres d'achat modernes ne pour-

raient exister s'ils n'avaient les camions pour les alimenter, et si la clientèle n'avait pas la voiture pour s'y rendre. Nos véhicules doivent à la supériorité du caoutchouc synthétique une bonne part de leur efficacité.

Pour la généralité des applications... *le caoutchouc synthétique est meilleur — c'est pourquoi la moitié du caoutchouc neuf utilisé au Canada est du...*

POLYMER
CORPORATION
LIMITED

POLYSAR

SARNIA
CANADA

Marque déposée

POLYMER CORPORATION

SARNIA • CANADA

BIBLIOTHÈQUE DE LA
LEGISLATURE
HOTEL DU GOUVERNEMENT
QUEBEC C P QUE
125018-R-26977